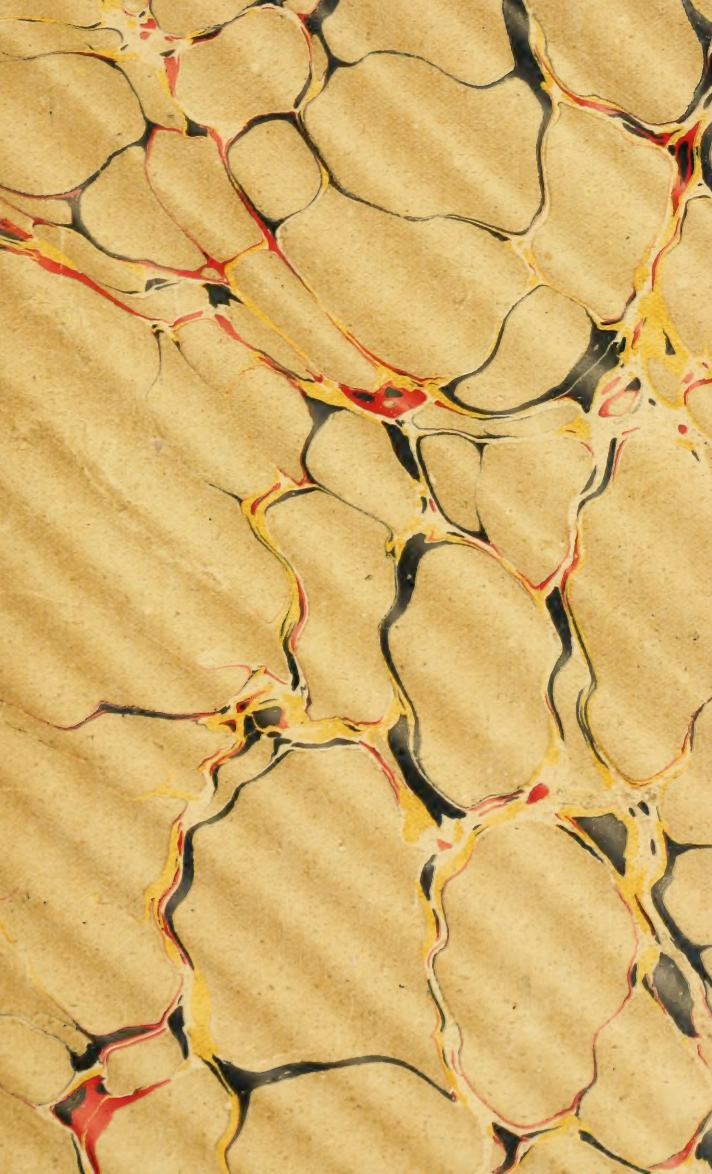

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/labbfidusmursd00rogu

L'ABBÉ FIDUS

2811

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Étreinte ..... 1 vol.

Sabine ..... 1 vol.

Jacques Moreau ..... 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage 5 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

LOUIS ROGUELIN

L'ABBÉ FIDUS

MOEURS DU CLERGÉ SÉCULIER

PARIS
Bibliothèque CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904
Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

En toute probité, j'ai raconté ce que j'ai vu, avec la ferme volonté de m'attacher rigoureusement à la réalité des faits et de respecter, comme tout libre penseur se le doit à lui-même, les convictions sincères d'autrui, dans toutes les manifestations de la vie religieuse. Sans vouloir faire œuvre de polémique, j'ai cherché cependant à montrer dans « l'Abbé Fidus » l'erreur et le danger d'une éducation morale qui ne s'adresse chez l'enfant, chez l'adolescent et chez l'homme qu'à la sensibilité et qui veut ou semble ignorer les exigences de l'intelligence, les impérieux besoins de la raison. Résolument, sans parti pris, j'ai voulu faire œuvre utile et saine en disant, avec une loyauté qui ne craint pas de démenti, les souffrances vécues, les déchirantes angoisses d'un prêtre dont j'ai été le confident ému. Dans l'évocation des tableaux ou

des scènes qui s'inspirent de documents certains, j'ai voulu mettre en garde contre les chimères de l'imagination les âmes droites, simples et crédules qui se laissent prendre parfois aux tendresses extérieures des symboles, à la musique des mots. En agissant ainsi, j'ai la conscience d'avoir servi la vérité, n'ayant eu d'autre ambition que de l'aimer pour elle-même.

L. R.

L'ABBÉ FIDUS

I

Après avoir déposé l'aube et l'amict sur la table de la sacristie, le curé Denis, avant de rentrer dans l'église pour faire son action de grâces, se retourna vers son répondant qui se tenait à ses côtés.

— Jacques, va dire à ton père de venir me parler au presbytère ce matin.

— Oui, Monsieur le Curé.

Et l'enfant de chœur, tout joyeux, s'empressa d'obéir.

Tandis que le sacristain, les ayant pliées avec soin, remettait la chasuble et l'étole dans le tiroir de la commode de chêne, le prêtre, en une dévotion profonde, revenait s'agenouiller au pied de l'autel. Aucun bruit ne pouvait troubler sa pensée ou interrompre son oraison. Maintenant l'église était silencieuse et vide des rares dévotes qui assistaient à la messe matinale. Une paix bienfaisante et parfumée le conviait à la prière, tandis qu'au dehors les oiseaux gazouillaient dans les cyprès du cimetière, et que les hirondelles, alignées en brochette sur le bord du clocher, jetaient leurs trilles aigus dans l'espace, tout inondé de la chaude clarté du soleil.

Longtemps, l'abbé pria, les yeux obstinément fixés sur le tabernacle, les bras croisés sur la poitrine en une attitude recueillie. Quand son oraison fut achevée, lentement il s'inclina. Après un rapide coup d'œil autour de lui, il sortit de l'église par la porte basse s'ouvrant sur le cimetière dont les hautes herbes masquaient çà et là des tombes abandonnées et des croix branlantes. La barrette sur la tête, les mains dans les poches de la soutane, il reprit le chemin du presbytère. Ainsi qu'un flâneur absorbé, d'un pas nonchalant, il s'engagea sous l'avenue de chênes qui précédait sa maison. Parfois, il s'arrêtait comme se parlant à lui-même, et sa physionomie semblait refléter une joie tout intérieure ; puis il continuait sa route dans le ravissement de sa pensée, bercé par la douce image de Jacques Fidus, de cet enfant tendrement affectionné, dont il allait vouer la chère existence au service de Dieu. Et le prêtre bénissait en sa foi robuste la Providence dont les impénétrables desseins s'étaient manifestés à lui d'une si évidente façon. A travers sa confiance sereine, Jacques Fidus lui apparaissait déjà comme le disciple aimé du divin Maître, ardent à prêcher la sainte doctrine et à répandre la bonne parole, semence de vie.

L'abbé Denis était âgé de cinquante-sept ans. De taille moyenne, d'aspect vigoureux, il avait du paysan le masque aux traits accentués; une longue chevelure presque blanche et légèrement bouclée au-dessus du col de la soutane encadrait son intelligente physionomie qu'éclairait la douceur de deux grands yeux bleus, ombragés d'épais sourcils. Depuis dix-huit années accomplies, il

desservait Guémanoir, modeste paroisse en Basse-Normandie, de trois cent quarante habitants, disséminés sur une grande étendue, ce qui rendait le ministère particulièrement pénible, l'hiver surtout, par les chemins défoncés, à travers les champs et les sentiers boueux.

C'était un esprit simpliste, une intelligence peu cultivée, il est vrai, mais une nature d'une parfaite probité. Sa foi était profonde, d'une inébranlable fermeté comme sa piété vive. La vie retirée de ce prêtre, au fond de cette campagne perdue, se consumait monotone en un calme absolu, dans une constante oraison, le lendemain ressemblant à la veille, le Carême à l'Avent.

Très absorbé par les obligations de son sacerdoce, les heures pour lui se fondaient sans émotion et sans surprises. C'était d'abord, de bon matin, la messe quotidienne, puis la visite aux malades, la lecture du bréviaire, la méditation devant le tabernacle, et, certains jours de la semaine, le catéchisme aux enfants, la présence au confessionnal; autant de charges du ministère paroissial qu'interrompait la culture d'un vaste jardin potager, le seul souci du brave curé. Parfois, à la veillée, et de préférence l'hiver, les pieds allongés sur les chenets, auprès d'un feu de bûches, il lisait à la pâle lueur d'une chandelle, la *Semaine religieuse* du diocèse ou *le Monde*, qu'un confrère plus fortuné lui adressait de temps à autre. Il n'aurait pu s'offrir, certes, le luxe d'un abonnement, car il était pauvre, d'une pauvreté presque joyeuse. Il riait lui-même de sa misère. Suffisant à peine, en effet, avec son traitement aux exigences de la vie matérielle, il ne songeait

guère aux économies, en prévision des infirmités de la vieillesse; il s'en reposait à Dieu du soin d'assurer ses vieux jours. Et il avait raison de n'en pas prendre souci, car ses paroissiens eux-mêmes, qui l'aimaient d'une égale affection, mêlée de respect, parce qu'il était tout simplement bon, ne l'auraient pas laissé dans la gêne ou la détresse. Pour lui, se seraient tus l'égoïsme et l'intérêt. Son origine, aussi, le rapprochait de ses ouailles. Il était né de gens obscurs et le paysan le reconnaissait volontiers pour l'un des siens; à ce titre, il lui témoignait une affection sincère, sans arrière-pensée, qui se manifestait de mille façons. C'est ainsi qu'aucun fermier de la paroisse n'aurait osé garder de belles couvées sans l'en faire profiter, ou abattre le cochon traditionnel du temps pascal sans lui offrir la chair la plus délicate de l'animal. Et le brave curé acceptait tous ces cadeaux, dont il se réjouissait pour ses pauvres plus que pour lui-même. Il était heureux de cette chaude sympathie dont on l'entourait. A vrai dire, il n'en parlait jamais, par humilité, car il était d'une modestie touchante. Il se contentait d'en recueillir les témoignages, et il en reportait à son Maître l'honneur et le bienfait. Tout à tous, suivant la loi chrétienne; d'abord facile et la main tendue à tout venant, il avait su conquérir ses paroissiens par sa complaisance enjouée, par son empressement dévoué, par sa bonhomie souriante. Et on ne discutait pas plus ses mérites qu'on ne doutait de l'austérité de ses mœurs et de la loyauté de sa parole. Dans les incessants conflits que faisait naître l'âpreté du paysan, c'était lui le juge nécessaire, l'arbitre suprême

capable de ramener la paix là où régnait la guerre.

A cette responsabilité parfois ennuyeuse, souvent grosse de difficultés, car les adversaires n'étaient pas généralement des gens conciliants, il ne cherchait, en aucune façon, à se soustraire; il y mettait d'autant plus de bonne volonté que l'animosité était grande de part et d'autre. Egalelement indulgent aux filles abandonnées, il les protégeait de son influence sacerdotale. Il s'efforçait de rétablir leur réputation ou du moins d'excuser leurs faiblesses. Se faisant une très haute idée de son rôle de médiateur, il allait vers l'infidèle sans se laisser rebuter par la pensée de l'accueil brutal qui l'attendait. Avec un calme éprouvé, il morigénait l'oublieux comme un enfant honteux et l'amenait doucement aux épousailles. Et tel était son ascendant, l'autorité qui s'attachait à son caractère, que le gars obéissait sans trop de murmures, à la grande joie de l'épousée.

Dans ces dernières années, l'abbé Denis avait remarqué, parmi les enfants du village, au catéchisme d'abord et pendant la préparation à la première communion, un garçonnet, Jacques Fidus, fils de petits cultivateurs, le dernier né d'une nombreuse famille, très attachée à la commune. En l'isolement de son existence de prêtre, il s'était particulièrement occupé de cet enfant intelligent et docile. Chaque jour il le faisait venir au presbytère, après la classe, veillait lui-même à la confection des devoirs, puis plus tard, quand celui-ci eut quitté l'école primaire, il lui avait donné quelques notions de latin. Jacques s'était intéressé vi-

vement à ce nouvel enseignement. Le curé, agréablement surpris des dispositions naturelles de son élève, avait continué son instruction, l'éloignant de plus en plus des champs. Un peu égoïstement peut-être, il songeait déjà pour Jacques au grand séminaire, mais comme il était d'une parfaite probité, avant d'engager l'enfant dans cette voie, dès ce moment et avec une discrétion tout ecclésiastique, il avait parlé à la mère de son projet, un jour, à l'issue des vêpres. Celle-ci en accueillit la confidence avec joie. L'abbé Denis, par son aveu qu'elle pressentait, répondait à son plus secret désir, à son ambition inavouée. Aussi s'empressa-t-elle de lui donner son assentiment. Du reste, en dehors de tout intérêt immédiat, elle éprouvait pour le prêtre un respect fait de crainte religieuse. C'était, à ses yeux, le représentant de Dieu, l'homme qui, par son caractère sacré, détenait sur la terre une puissance presque redoutable, aussi ne lui fût-il jamais venu à l'esprit de discuter aucune de ses décisions. Du moment où Monsieur le Curé avait parlé, elle s'inclinait soumise et flattée, en même temps, dans son orgueil et sa vanité de paysanne et de mère. A son mari, le soir, quand ses autres fils furent couchés et que la maison se fut endormie après le rude labeur du jour, elle en chuchota quelques mots avec précaution. Le père Fidus, dans la pensée d'une bouche de moins à nourrir, l'exhorta encore en la rassurant: « Tu chai bi, lui dit-il, que j'l'laisserons faire, M'sieu le Tchuré, s'i veut s'chargi d'Jacques, j'n'y mets pé d' contrariété. Vê-tu, être tchuré à c'l'heure, ch'est un bon méti qui nourrit toujou' s'n'homme. Jacques n'est pé sot, i chaura

bi s'tiri d'affait, il aura un jou un bon probytère et quand j'serons vieux, pus bon à ri, j'irons vivre chez li, dans sa tchure. »

Encouragé par sa mère, sous la direction du prêtre, Jacques Fidus continuait de travailler avec une absolue docilité; son intelligence vive, stimulée par une bonne volonté toujours égale, s'éveillait progressivement à la notion des choses et s'intéressait chaque jour davantage à l'enseignement donné.

L'abbé Denis maintenant, dûment autorisé, le gardait près de lui à la cure, autant pour conserver à son égard toute l'influence acquise que pour laisser son élève dans une douce ignorance des choses. Quand l'heure des leçons était finie, l'enfant se livrait au jardinage à côté de son hôte et, en cette intimité, le prêtre se faisait encore plus familier. La bêche à la main, la soutane retroussée, il lui racontait des histoires pieuses, autant de souvenirs du martyrologe, autant d'anecdotes de la vie des saints. Jacques écoutait attentif et charmé. Sa piété sincère y trouvait une nouvelle raison de prière et d'adoration. Son imagination, où toutes ces images s'embellissaient des riches couleurs de la légende, entrevoyait déjà l'heure où, lui aussi, il pourrait dire la messe, car en son âme ingénue, tout résidait là, dans cette mystérieuse puissance du prêtre, qu'il ne pouvait concevoir cependant en dehors des ornements et des décors du culte.

Tout du reste l'attirait vers la prêtrise: son esprit amoureux inconscient du mystère, sa crainte apeurée d'une divinité redoutable, la sensibilité même de sa nature impressionnable. Et

vers ce but le poussait aussi l'éducation première qu'il avait reçue de sa mère dont la piété superstitieuse l'avait entouré dès son enfance et avait frappé son imagination, déjà disposée à reconnaître en tout évènement l'intervention d'un Dieu terrible. Une fois enfant de chœur, dans l'isolement embaumé de l'église, sous les influences pénétrantes qu'elle répand autour d'elle, l'âme de Jacques Fidus s'était encore affinée et il s'absorbait en ses fonctions avec une attention pieuse. C'était pour lui un vrai régal des yeux de toucher aux ornements, de veiller à l'entretien des chasubles et des chapes, des étoles et des aubes. Souvent, d'une main délicate et prudente, il les maniait avant de fermer les armoires, caressant du regard les multiples broderies et les nuances moirées des étoffes. En son âme naïve, sur laquelle se fixaient les moindres impressions, sensations neuves et durables, des idées de vanité et d'orgueil se posaient, éveillant d'autres désirs, celui d'être prêtre et de pouvoir à son tour revêtir tous ces insignes sacrés dont il aimait tant à contempler la richesse un peu grossière et les violentes couleurs. Souvent aussi, en servant la messe, il s'oubliait à regarder les mains blanches de l'officiant, les tranches dorées et les vignettes du missel dont les signets de soie écarlate marquaient l'ordre des prières.

De retour au presbytère, modeste maison de chaume, l'abbé Denis pénétra dans la salle à manger qui donnait sur le jardin. C'était une vaste pièce délabrée, dont le plancher, pourri en maint endroit, craquait sous les pas. Le mobilier en était simple et vraiment rustique. Il se compo-

sait d'un très haut buffet de chêne, large et profond, d'une table ronde, d'une demi-douzaine de chaises cannées. Deux vieux fauteuils en reps grenat, usés jusqu'à la corde, achevaient l'ameublement. Sur la cheminée s'alignait, sous des globes de verre, une pendule Empire, escortée de gros bouquets de fleurs artificielles. Çà et là, accrochés aux murs, et sans doute pour masquer les déchirures de la tapisserie, des cadres dont les pieuses gravures portaient la marque de l'humidité ambiante.

L'abbé Denis vint s'asseoir près de la fenêtre, dans un fauteuil, place familière où il aimait à somnoler tout en récitant son bréviaire. Mélanie, sa vieille servante très dévouée, lui présenta dans un petit bol de grès son déjeuner quotidien, invariablement composé d'une soupe aux légumes et au pain bis. Le curé finissait à peine ce modeste repas, quand un paysan, en habit de travail, vint soulever le marteau de la porte du presbytère. Au bruit qu'il fit en retombant, l'abbé Denis se leva brusquement et vint lui-même au-devant de son visiteur. Et tout en lui tendant la main de son air le plus accueillant:

— « A la bonne heure, mon brave Fidus! voilà un empressement qui me touche. » Et il l'introduisit dans la salle à manger. Le paysan s'assit près du curé, la casquette à la main.

L'abbé Denis, sans autres détours, alla droit à son but.

— Je vous ai prié de venir, mon cher paroissien, parce que je voulais au plus tôt vous parler de Jacques. Il y a quelque temps déjà, je fis part à votre femme des projets, vagues alors, que je

formais à son sujet. Depuis, mes sentiments n'ont fait que se fortifier et je suis convaincu que Jacques, si vous le voulez toutefois, pourrait entrer au petit séminaire de Briovère afin d'y commencer ses études. Le temps presse, trois mois à peine nous séparent de la rentrée des classes. »

Le paysan écoutait silencieux, dans une attitude soumise. Le prêtre continua. Sa parole devenait affectueuse et persuasive.

— « Vous savez que j'aime beaucoup Jacques. C'est une jeune âme à laquelle je me suis attaché depuis longtemps et j'ai formé le pieux dessein, je ne vous le cache pas, d'en faire un prêtre selon le cœur de Notre-Seigneur. Eh bien! qu'en dites-vous?

— V' êtes si bon, M'sieu l'Tchuré, d'vô donnaie tant de mâ pour not'fils. Si c'est s'n'idaie d'allai au séminai, j'le veux bi. Mais comme vô savez, n'onn som' pé riches et n'onn pouvons ri fai pour s' n'éducachion. La penchion, çà coûte chi et n'onn pouvons pé li donnaie d'argent à c't'heu.

— Je le sais, mon brave, aussi je ne viens pas vous demander de sacrifices au-dessus de vos moyens. Vous avez une nombreuse famille, des charges. Vous êtes un travailleur. Il est évident que vous ne pouvez vous engager à payer une pension. Mais cela ne doit pas vous paraître un obstacle cependant. Vous ferez ce que vous pourrez. Je m'en rapporte à votre bonne foi, je m'arrangerai pour le reste, et le bon Dieu nous aidera. Ce que je désire en ce moment, c'est votre consentement et rien de plus. »

Le paysan balbutiait sa réponse, en un visible

embarras, car il craignait de se compromettre par quelque promesse hasardeuse.

— « J'f'rai c'qu'i faudra, M'sieu l'Tchuré, j'donn'rai bi quéque chose pour vô dédommagi. Si c'est s'n'idaie à Jacques d'allai au séminai, j'n'y fais pé du refus, ni sa mair, ni mé.

— Alors c'est entendu, mon ami. Je me chargerai de cet enfant. A la rentrée prochaine, je le conduirai au petit séminaire et je m'entendrai avec ces messieurs. Jacques est en tous points digne de leur bienveillance; il est intelligent, laborieux. De plus, sa piété m'édifie, il deviendra plus tard un humble serviteur de Dieu. Il sera certainement, pour votre famille et pour la paroisse, une source de grâces et de bénédictions.

— A vot' conv'nance, M'sieu l' Tchuré, vô s'êtes bi honnête de l'faire instrui ; j'vo z'en s'rons bi obligés.

— Allons, vous êtes un brave homme, père Fidus. Et maintenant, trinquons à la santé des vôtres. »

Et l'abbé Denis debout, le regard comme éclairé d'une joie enchanteresse, prit dans le buffet la bouteille de vieille eau-de-vie dont il servit au paysan une généreuse rasade.

Quelques instants après, Jacques Fidus apprit de la bouche même de l'abbé Denis le résultat de l'entrevue:

— « Ton père, lui dit le curé, ne s'oppose pas à ton départ pour le petit séminaire, je t'y conduirai dans quelques mois. »

A cette nouvelle, qu'il attendait cependant, la joie de Jacques fut si grande, son émotion si profonde, qu'il resta muet, sans une phrase, sans un

mot de remerciement. Ses yeux exprimèrent seuls tout son bonheur intime et contenu.

— « Allons, remets-toi, et rends grâces au bon Dieu. N'oublie pas, mon cher enfant, que tu prends aujourd'hui des engagements solennels. C'est le premier pas dans la voie où la Providence te conduit. »

Quand Jacques fut seul, il s'abandonna naïvement à l'immense plaisir qu'il éprouvait, mais au souvenir des paroles de son bienfaiteur, toute sa foi lui revint et, avec un empressement pieux, il prit son chapelet. A travers les allées du jardin, toutes parfumées de la senteur des roses, il le récita dévotement, plein d'une confiance sereine. Quand il eut achevé sa prière, la joie le ressaisit tout entier, chassant au loin les cruelles appréhensions qu'il avait ressenties dans l'incertitude où il était du consentement de son père. Il redoutait en effet que ses frères, jaloux des préférences qu'on lui témoignait, n'eussent conseillé à celui-ci, au dernier moment, de le contraindre à vivre à la ferme, à travailler la terre comme eux depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil.

Maintenant qu'il pouvait, en toute liberté, suivre sa vocation, il se sentait l'esprit alerte et réconforté. Son âme impressionnable s'était du même coup affranchie des vaines alarmes qui, souvent la nuit, l'oppressaient comme un cauchemar et qui, devant les siens, le rendaient d'une timidité gauche, presque honteuse.

Dès le lendemain, il s'installa définitivement au presbytère, dans une chambre voisine de celle du curé. Chaque jour, il allait à la ferme embrasser sa mère et il profitait du moment où il la savait

seule pour s'y rendre. Pour la vingtième fois, à chaque visite, il lui redisait sa joie pieuse et mystique. La brave femme l'écoutait ravie, en un sentiment de fierté et d'orgueil.

Tout enfiévré de l'avenir qui s'offrait à lui, Jacques se mit à l'étude avec une ardeur obstinée, avec tout l'entêtement laborieux du paysan qui veut arriver, servant ainsi les desseins de l'abbé Denis qui, dans un but d'économie, pour restreindre les frais de pension au petit séminaire, avait décidé que son élève commencerait sa seconde à la rentrée d'octobre. Il fallait donc se montrer avare du temps et déployer une activité profitable, car il restait beaucoup à apprendre. Mais tout réussit au gré du professeur qui, pour fouetter le zèle de son élève, lui montrait sans cesse la tâche à accomplir. Celui-ci, stimulé par le prêtre, ne s'arrêta pas aux difficultés du début et ne s'effraya nullement de l'effort qu'on lui imposait, le but à atteindre ayant pour lui le rayonnement d'une force attirante. Son intelligence assouplie s'habituait aisément aux études nouvelles, saisissait sans trop de mal l'art de faire les thèmes ou de traduire les versions. Doué d'un esprit pratique, bien équilibré, il sut mettre de lui-même de la méthode dans son travail, apportant un soin égal en toutes choses, plus intéressé et plus studieux à mesure que ses connaissances se fortifiaient. L'abbé Denis ne pouvait en croire ses yeux; il marchait de surprise en surprise et se réjouissait sans cesse des progrès de son élève, résultat obtenu avec si peu de peine. Dans son humble foi, dans sa profonde conviction qu'il n'était rien et qu'il ne pouvait rien par lui-même, faible ins-

trument en la main de Dieu, il reportait à Notre-Seigneur tout l'honneur de cette réussite inespérée: « Vous l'avez bien choisi, Maître, il sera votre serviteur élu et votre zélé disciple, répétait-il dans son oraison ».

Aiguillonné lui-même par la noble émulation de son élève, il se remit comme un simple débutant à la lecture des classiques, s'acharna aux traductions littérales, réapprit, afin de ne pas paraître inférieur à sa tâche, ses grammaires grecque et latine qu'il avait quelque peu négligées depuis longtemps. Par un scrupule excessif, craignant de donner un enseignement incomplet, il s'empressa de recourir aux lumières d'un confrère, moins rouillé que lui avec l'anthologie ou les *Métamorphoses* d'Ovide. Deux fois par semaine, Jacques, après une préparation minutieuse, se rendait au presbytère d'un village voisin où il recevait d'un ancien professeur de petit séminaire d'excellentes et utiles leçons.

Hors de cette discipline intellectuelle, la vie de Jacques se fondait en de paisibles journées. Il n'avait jamais été si parfaitement heureux, loin des contacts grossiers, loin des inévitables ironies, qui, à la ferme, dans la trivialité des conversations débraillées, le choquaient et l'irritaient sourdement. La paresseuse douceur du presbytère, l'isolement affectueux qu'il y goûtait caressaient sa sensibilité et endormaient son âme dans un bien-être absolu.

Toutes les heures du jour trouvaient leur emploi suivant un programme invariable. Dès l'aube, Jacques se levait courageusement, devançant souvent l'instant du réveil de son voisin. Son

premier acte était une prière recueillie au pied de la statue de la Vierge qui ornait, entre des fleurs en papier, sa cheminée délabrée, et cette lente oraison matinale, expression d'une foi naïve, entretenait son esprit en une préoccupation mystique constante. Puis, c'était le travail, la préparation d'un devoir quelconque. Assis près de la fenêtre, il s'y livrait tout entier, dans la blanche lumière de sa chambrette où aucun bruit ne parvenait. Soudain, l'appel impatient de l'abbé Denis retentissait dans le couloir. C'était l'heure de la Messe. Alors il se hâtait et tous les deux s'acheminaient vers l'église. Comme il faisait bon chaque matin marcher dans la fraîcheur de l'atmosphère, sous les grands arbres de l'avenue, parmi le rayonnement tamisé du soleil qui se jouait à travers les branches ainsi qu'une poussière d'or légère!

Jacques, une fois dans la sacristie, s'empressait auprès du prêtre, devinant ses moindres désirs. Lui seul maintenant, car il avait peu à peu accaparé les fonctions du sacristain, choisissait les ornements suivant l'ordre liturgique, préparait l'autel, installait le Missel sur le pupitre, recherchait l'office du jour avec un soin dévot, un esprit attentif, car il considérait ses moindres fonctions comme autant d'actes saints, autant de privilèges sacrés. Chaque matin, en un profond recueillement, il servait l'officiant, écoutait le murmure monotone des prières auxquelles il répondait, les yeux à demi clos, les mains jointes. Puis, quand, après la Messe, tout par lui avait été remis en place, il allait au fond du chœur, s'agenouillait dévotement, attendant sans impa-

tience que l'abbé Denis eût fini son action de grâces. Sur un signe, il se relevait et suivait le prêtre à travers les étroits sentiers du cimetière. Souvent en revenant vers le presbytère, ils récitaient le chapelet, et cette parfaite union mystique resserrait davantage chaque jour les liens d'affection du maître et de l'élève.

Dans ses moments de loisir, Jacques s'employait de son mieux à aider Mélanie, dont la vieillesse hâtive sollicitait ses prévenances. Il lui cassait son bois, allait au jardin chercher des légumes, faisait la grosse besogne de la maison, heureux de cette domesticité, de cette humble servitude vis-à-vis de ses hôtes. Chaque jour également, après le repas du midi, il travaillait au jardin, sous l'œil attendri du curé, qui, revêtu de son tablier de toile bleue, lui apprenait, le sécateur à la main, à faire les greffes ou les marcottes. Il lui enseignait aussi la taille des poiriers. Après la leçon d'arboriculture, Jacques reprenait la bêche ou le rateau et il apportait à embellir les allées du jardin le même soin qu'il mettait à entretenir l'église, où tout était luisant et propret, en dépit de l'usure des dalles, des bancs vermoulus et des statues chancelantes. Tantôt, dans la fièvre de son zèle, il s'armait des forces, malgré les protestations apeurées de l'abbé Denis et, les manches retroussées, il taillait et retaillait les haies vives de buis touffu, qui servaient de clôture au presbystère, sur le bord de la route et qui répandaient une âpre odeur, d'un violent parfum, sous la brise d'automne.

Les mois ainsi hâtivement s'écoulèrent dans la solitude de cette vie laborieuse, loin de tout bruit,

entre l'étude et la libre existence en pleine nature, chaque jour fournissant son même labeur méthodique et facile, aussi le doux bien-être d'une intimité partagée.

Mais bientôt les causeries et les confidences eurent comme un brusque arrêt. L'attitude du maître et de l'élève se modifia. Maintenant devenus silencieux, ils se cachaient leurs impressions réciproques, subissant, sans se l'avouer, la tristesse mélancolique de la saison, la fin décevante des choses. L'heure qui s'avançait grave, presque douloureuse, mettait entre eux le chagrin profond d'une séparation imminente. C'était pour l'élève le frisson de l'inconnu, l'aléa d'une existence nouvelle. Pour le prêtre, c'était la brisure d'une habitude aimée, l'éloignement définitif d'un être intelligent dont la préoccupation presque exclusive, en lui rendant l'exercice de son ministère plus facile et la solitude moins amère, avait mis en son âme une radieuse espérance. Et sur la maison, entre les hôtes, une véritable désolation muette jetait la gêne et la contrainte. Chacun s'absorbait dans son travail, en apparence indifférent aux soucis du voisin. Souvent absent du presbytère, l'abbé Denis se réfugiait dans l'église où il venait demander à la prière la consolation qu'il ne savait plus trouver en lui-même. Son oraison, chaque jour, se faisait plus opiniâtre; elle s'élevait fervente vers le Dieu des affligés, en même temps qu'elle sollicitait le pardon pour cette faiblesse humaine dont il ne pouvait se dédéfendre.

Tout entier livré à ses craintes, Jacques semblait désemparé. Sous la tristesse qui l'envelop-

pait, sous l'oppression qui l'accablait, il restait silencieux et morne, en proie à de vagues appréhensions auxquelles venait s'ajouter le chagrin de quitter son village et ceux qu'il aimait.

Depuis longtemps déjà, en prévision du départ de son fils, la mère de Jacques avait préparé le trousseau réglementaire : chemises de grosse toile, mouchoirs de coton et vêtements de droguet. Sur les indications du curé, elle avait confectionné, tant bien que mal, la redingote noire à courtes basques, qui constituait, avec le pantalon de même couleur, l'uniforme vieillot, inélégant, des élèves du petit séminaire. Dans l'armoire de sa chambre, loin des regards indiscrets et jaloux de ses autres enfants, elle avait caché et disposé avec soin tous ces effets. Elle les montrait à Jacques quand il venait à la ferme. « Guette, lui disait-elle tout est paré. Un mot de M'sieu le Tchuré, et ta malle est rangie ». Et, rayonnante d'orgueil, elle ajoutait: « Vê-tu donc, petit. T'auras un bel habit tout neu. Cré-mé, tu s'ras aussi bi habilli qu'tous l'zautres de la ville ». Sans aucun souci, elle voyait ainsi son fils sur le point de la quitter. Son sentiment maternel ne prévoyait aucun danger et ne ressentait aucunement les angoisses de la séparation. Bien au contraire, elle savait que Jacques allait dans un collège où il devait rencontrer des jeunes gens d'une condition supérieure à la sienne, et la certitude de cette promiscuité flattait sa vanité, justifiait toutes les préférences qu'elle avait à son égard. Elle, si économe, si âpre au gain, même pour ses plus proches, redisait sans cesse à Jacques quand elle le voyait triste et préoccupé par l'imminence du

départ: « Mais sai donc tranquille, tu n'manqu' ras de ri; j't'env'rai de qué mangi tout à t'n'aise, d'not'burre et du meilleu' ».

Quant au père Fidus, cela lui était bien égal que son fils fût là ou ailleurs, pourvu qu'il lui coûtât le moins possible. Au petit séminaire, avec la protection du curé, il était convaincu qu'il serait « bi en tout » et il ne lui déplaisait pas non plus que Jacques se préparât à entrer dans les ordres. Le soir, à la veillée, il répétait souvent à sa femme en y songeant: « Nô z'avons bi agi d'laissi faire le Tchuré. L'z'abbés, vê-tu, sont toujou bi consid'raie dans la contraie. Not'gas ira comme l'z'autres, mangi au châtaie, il aura quasiment pus que no'z'autres lé gousset bi garni ». Tout ainsi se résumait pour lui dans la pensée des avantages matériels que l'avenir devait ménager à son fils. Il s'intéressait à la situation de Jacques comme à la réussite certaine d'une entreprise heureuse et lucrative, d'autant plus sûre à ses yeux qu'il ne courait aucun risque, qu'il n'assumait aucune responsabilité d'argent. Il ne considérait que le but et voyait déjà Jacques en possession d'une grasse prébende dont il viendrait plus tard, quand il serait vieux, prendre sa part légitime.

Quelques jours avant de conduire son élève au petit séminaire, l'abbé Denis s'était entendu avec les prêtres qui dirigeaient cet établissement afin que son protégé fût accepté, dans les conditions les moins onéreuses, au titre d'élève ecclésiastique. C'est ainsi qu'en sa faveur, le prix de la pension de trois cents francs fut encore abaissé. Le curé s'engagea par écrit à payer les deux tiers

de la somme convenue, l'autre tiers devait être acquitté par la caisse du diocèse.

La veille du départ, et pour obéir à des traditions du pays, Jacques s'en fut, à travers les champs, de hameau en hameau, de maison en maison, faire ses adieux. L'âme affligée, veule et sans ressort, il vint frapper à bien des portes, car dans les communes de Basse-Normandie, qui rayonnent sur une vaste étendue, les cousins sont nombreux. Partout on l'accueillit poliment et sans surprise, mais avec une certaine ironie malveillante. Les femmes surtout se montraient particulièrement agressives. Elles lui pardonnaient difficilement en effet d'avoir eu, de préférence à leurs propres enfants, l'amitié du pasteur, amitié qui lui valait maintenant d'aller à la ville et de ne pas se livrer, comme ses petits camarades, aux travaux de la terre. Et ces natures primitives, sous des dehors affectés, en des propos hypocrites, laissaient voir leur jalousie et leurs rancunes. Jacques écoutait les allusions blessantes, la casquette à la main et tout tremblant; il ne protestait pas, car il était sans défense et d'une timidité craintive devant les femmes. On lui parlait de ses frères méchamment, avec une âpreté voulue; on s'inquiétait ironiquement de ce qu'ils devaient penser, de leur inévitable mécontentement. Jacques, à ces questions sans cesse renouvelées, rougissait comme s'il eût été coupable. Aussi, de ces visites décevantes, il s'en revint plus désolé encore et, le long de la route déserte, à l'heure silencieuse du crépuscule, il sanglotait ainsi qu'une fille. Quand il rentra au presbytère, il trouva le curé impatient et nerveux. A la vue

de Jacques, il comprit toute l'étendue de sa souffrance, et avec une tendresse pleine de compassion, il cherchait à le réconforter. « Crois bien, mon cher enfant, que je partage ta peine, mais laisse-moi te dire aussi que tu t'effrayes à tort et que tu t'exagères les choses. Tu te désoles comme si tu nous quittais sans espoir, ce qui m'étonne de toi, car c'est presque là une mauvaise pensée, un manque de confiance dans la Providence. Evidemment, tu seras éloigné de moi, et moi-même je n'aurai plus le charme de ta présence; mais, après tout, notre séparation n'est que passagère et le petit séminaire n'a rien de terrible. Ta vie là-bas comme ici, sera faite de travail et de prière. Et songe bien que là où tu seras, c'est le bon Dieu qui l'a voulu, et que tu dois, sans murmurer, te soumettre à sa divine volonté. »

Mais malgré ces bonnes paroles, affectueuses et douces, malgré la soumission pieuse qu'elles invoquaient et qui avait bien tout son effet sur l'âme mystique de Jacques, celui-ci n'était pas consolé. Il gardait avec l'intense regret des choses qu'il allait quitter, comme l'effroi de l'inconnu. Sa nature imaginative et farouche, qui n'avait vécu qu'au milieu des champs, redoutait l'approche d'impressions nouvelles et l'autorité d'autres maîtres.

Aussi sa dernière nuit au presbytère fut une longue insomnie, faite de cauchemars et de fièvre.

A l'aube, il se leva impatient, attendit en silence et tout endolori le réveil de son voisin qu'il accompagna hâtivement à l'église. La gorge serrée d'émotion, il servit la messe, mais les répons, à demi chuchotés, expiraient sur sa bouche.

A la sacristie, en un sentiment de dévotion attristée, il rangea dans les tiroirs, la chasuble et l'étole, l'aube et le manipule, promenant ses regards sur les broderies et la dentelle qu'il caressait de la main, comme pour effacer l'usure des plis. Avec une volupté inconsciente, il s'attardait à considérer une dernière fois tous ces ornements qui avaient été les confidents de sa pensée joyeuse et qui devenaient l'espérance de son avenir. Et pendant que le prêtre, seul dans le chœur, murmurait son action de grâces, Jacques ouvrait sans bruit les vieilles armoires de chêne. Les yeux noyés de larmes, il adressait ses muets adieux à toutes ces choses aimées qu'il devait quitter maintenant, depuis les lourdes chapes en drap d'or, ornements des jours de fêtes jusqu'aux pauvres chapes noires, ponctuées de larmes, symboles des jours de deuil. Et de ses doigts fébriles, il les maniait avec un amour dévot, allant de l'une à l'autre, comme pour leur témoigner sa tristesse éplorée. Longtemps il resta ainsi, douloureux et inerte. L'abbé Denis vint l'arracher à sa contemplation et, dans un geste affectueux, l'amena au pied de l'autel. Ils s'agenouillèrent. Puis, avec une douceur émue, le prêtre éleva la voix. Ses mains s'étaient jointes en un élan d'ardente piété:

— « Seigneur, dit-il, voici cet enfant que votre bonté m'a confié. Pour votre plus grande gloire, je l'ai élevé de mon mieux, le préparant ainsi à la noble mission de vous servir. Suivant vos inspirations, je le remets entre les mains pieuses de vos serviteurs, chargés par vous maintenant du soin de son âme. Bénissez-le, mon Dieu. Et protégez-moi. Soutenez aussi ma faiblesse en cette

épreuve. Et que Votre Saint Nom soit à jamais béni! »

Et dominant son émotion, il commença le « Pater » dont il scandait avec une foi vive chaque syllabe latine. Quand sa prière fut achevée, brusquement il se leva. Jacques le suivit machinalement et tous les deux quittèrent l'église déserte, n'osant pas regarder en arrière. Ils traversèrent ainsi que des gens pressés les sentiers du cimetière où la rosée mettait sur les aiguilles des hautes herbes des perles irisées. Furtivement Jacques promenait des regards enfiévrés autour de lui, afin de saisir, en un dernier coup d'œil, tout l'aspect de ces lieux jusqu'aux cyprès ombreux qui bordaient l'enclos et dont les oiseaux s'enfuyaient au bruit de leurs pas. Ils marchaient ainsi, côte à côte, silencieux et tristes. Ils se hâtaient. Soudain les yeux de Jacques s'arrêtèrent sur le Christ du Calvaire qui dressait sa vieille croix de bois au carrefour de la route. De la flamme des prunelles élargies du crucifié, de sa face sanglante, du rictus de sa bouche, par toutes les plaies hideuses et saignantes de son corps déchiré, il semblait lui montrer déjà le chemin du sacrifice et la voie qu'il devait suivre pour lui obéir. Et un gros sanglot secoua la poitrine du jeune homme, tandis que la casquette à la main, il se signait avec une religieuse terreur.

De retour au presbytère, assis en face l'un de l'autre dans la salle à manger, l'abbé Denis et son élève déjeunèrent du bout des lèvres, sans échanger la moindre parole.

Le bruit d'une voiture roulant lourdement sur la chaussée de la route vint heureusement les

arracher à leurs pensées obsédantes. C'était la carriole de la ferme que conduisait le père Fidus accompagné de sa femme, tous les deux endimanchés.

Tandis que le prêtre saluait de quelque banale politesse l'arrivée de ses paroissiens, Jacques, en un élan de tendresse filiale, se précipitait vers la cuisine et se jetait dans les bras de Mélanie qui, débout près de la fenêtre, sanglotait éperdûment. Sous cette étreinte, la bonne vieille se redressa toute vaillante et d'une voix entrecoupée, elle lui faisait ses recommandations: « Et surtout, petit, répétait-elle, écris-nous souvent; cha va être bi triste à c't'heur' ichin; travaille bi pour satisfaire not' maître qui t'aime bi, vère ». Et en claudicant, au bruit scandé de ses gros sabots de bois, elle suivit le jeune homme qui se hâtait vers ses parents. La voiture bientôt s'ébranla dans un tumulte de ferraille; au milieu de la route, Mélanie les bras ballants en un geste de désolation regardait la carriole s'éloigner, et sur sa figure jaunie, ridée par les rudes labeurs, de grosses larmes coulaient obstinées, inondant son caraco de laine rouge.

II

Près de sa mère, Jacques, d'un œil mélancolique, contemplait le paysage qui défilait au trot allongé de la jument grise, la meilleure bête de la ferme que son père conduisait avec l'orgueil prétentieux du paysan. De temps en temps, il se retournait afin d'apercevoir encore le clocher de l'église qui lui montrait, en la brume flottante des lointains, la place de la maison bénie, où il laissait le meilleur de son âme et les plus douces images de son enfance. Puis tout se perdit dans l'espace et son angoisse de l'inconnu, vers lequel il allait fatalement, le ressaisit tout entier. Une violente émotion lui secouait le cœur, mais par un effort d'énergie, il la comprima ayant comme la honte de sa faiblesse devant sa mère qui, assise près de lui, semblait radieuse et fière. Dans le désarroi de son âme, il cherchait à se réconforter lui-même et il appelait à son aide sa Vierge aimée, dont l'abbé Denis lui avait vanté les consolantes interventions. Et sa prière muette montait fervente, calmait heureusement dans la confiance de sa foi ses inquiétudes irraisonnées et ses vaines alarmes.

Après quelques heures de douloureux voyage pendant lesquelles l'esprit apeuré de Jacques

oscillait entre la crainte et l'espoir, la carriole s'engagea dans les rues étroites des faubourgs de Briovère et s'arrêta bientôt devant les hautes grilles du petit séminaire, construit à flanc de coteau.

Seul, avec l'abbé Denis, Jacques descendit de la voiture et franchit, non sans un frisson, le seuil de la porte qui se referma sur eux. Ils traversèrent une cour et s'engagèrent sous la voûte centrale d'un bâtiment, puis gravirent à droite un escalier de pierre. Jacques, vaincu et docile, suivait son maître, mais ses jambes flageolaient à chaque marche. Ils se trouvèrent alors dans un long couloir, baigné de lumière, vrai corridor de cloître silencieux et morne. Une étiquette, indiquant le cabinet du supérieur, flambait sur la muraille en lettres ardentes. L'abbé Denis s'arrêta et frappa discrètement. De l'intérieur une voix sonore lui répondit. Alors, avec une brusquerie émue, Jacques saisit la main de son compagnon. Et ils entrèrent dans une vaste pièce dont les murs disparaissaient sous les rayons d'une bibliothèque. Le Supérieur, assis à sa table, écrivait. A la vue des visiteurs, il se leva. C'était un grand et solide ecclésiastique d'une cinquantaine d'années. Il avait le masque énergique, un menton volontaire; il portait les cheveux ras, légèrement grisonnants. Un très vif regard, à la fois intelligent et bon, éclairait sa physionomie expressive. En une attitude pleine de déférence respectueuse, l'abbé Denis présenta son élève. Il vanta son amour du travail, son édifiante piété; il fit allusion aussi à ses craintes, à ses regrets de quitter son village. Le Supérieur l'écoutait avec

une attention sympathique, et s'adressant à Jacques Fidus:

— « Quel âge avez-vous, mon cher enfant?

— Dix-sept ans, monsieur le Supérieur.

Celui-ci sembla réfléchir.

— Vous aurez vingt ans à la fin de votre philosophie, dit-il, c'est parfait. Vous trouverez ici, mon cher enfant, des maîtres dévoués, uniquement préoccupés du bien de votre âme. Le petit séminaire est une grande famille, un nouveau foyer où tout le monde vit dans la plus parfaite harmonie, où vous allez être accueilli avec tendresse et dont, par conséquent, vous n'avez rien à craindre. Vous y travaillerez ardemment sous l'œil de Notre-Seigneur qui aime les jeunes âmes comme la vôtre. Et vous ne sauriez vous préparer trop tôt aux charges et aux responsabilités de votre vocation ecclésiastique. Il faut aussi, mon cher enfant, par votre zèle, honorer le digne prêtre qui vous a formé, qui vous a choisi parmi tant d'autres. Et vous ne sauriez mieux lui témoigner votre reconnaissance que par votre application au travail, votre fervente piété, votre absolue obéissance aux enseignements de vos maîtres. »

Et sur ces mots, l'entrevue prit fin brusquement. D'autres pensionnaires accompagnés de leurs parents ou de prêtres attendaient dans le couloir. L'abbé Denis et son élève quittèrent le petit séminaire après avoir reconnu au dortoir et au réfectoire la place réservée à Jacques. Ils revinrent ensuite à l'auberge rejoindre le père et la mère Fidus. On se mit en devoir de déjeuner copieusement, puis tout le groupe, après le repas, s'en fut déambuler à travers les rues, çà et là

s'arrêtant devant les boutiques, indécis à chaque carrefour sur la direction à suivre.

Machinalement, Jacques suivait ses parents, étranger à tous les étalages qui défilaient sous ses regards distraits. Il était triste et soucieux, tout oppressé à l'unique pensée d'une séparation imminente. Et l'heure qu'il redoutait arriva trop tôt à son gré; il fallut reprendre le chemin du petit séminaire. A pas lents, le groupe s'y dirigea. Le curé, devinant les secrètes angoisses de son élève, lui donnait la main, adoucissait par de douces paroles et la chaleur de son affection l'instant des adieux. Ils furent douloureux. Jacques, sans révolte, pleurait à chaudes larmes. Devant cette détresse misérable, l'abbé Denis sentait son cœur se serrer. Il s'efforçait de raisonner son élève en lui faisant entrevoir l'avenir de ses rêves; il lui parlait de la rapidité du temps; il lui parlait aussi du bon Dieu auquel il devait offrir ce sacrifice pour le bien de son âme, mais Jacques. insensible à toutes ces pieuses exhortations, sanglotait éperdûment. A côté de lui, sa mère pleurnichait sans beaucoup de conviction, ce pendant que le père Fidus, avec une parfaite tranquillité, considérait cette scène qui ne semblait pas autrement l'émouvoir. Enfin, dans un retour d'énergie, l'abbé Denis, apercevant un ecclésiastique sous le porche, lui confia son élève qui, docilement, le suivit à travers un long couloir obscur et froid. Le prêtre, plein de compassion, l'attira vers lui. Les bras autour du cou du jeune homme, la tête légèrement inclinée en une pose affectueuse, il le réconfortait. « Allons, mon cher enfant, ne pleurez plus. Vous êtes ici dans une maison

bénie, au milieu d'amis. Vous verrez comme il fait bon auprès de Notre Seigneur. Je sais, vous avez du chagrin de quitter les vôtres, mais ici, en attendant de les revoir, vous trouverez d'excellents maîtres qui les remplaceront. Allons, allons, consolez-vous. »

Et l'ecclésiastique le conduisit dans une vaste cour où d'autres élèves étaient rassemblés formant des groupes animés. Avec une sympathie attentive, l'abbé questionnait Jacques sur son village, sur le curé qui lui avait donné les premières notions du latin.

— « Et dans quelle classe allez-vous entrer, mon cher enfant ?

— En seconde, monsieur l'abbé.

— Tiens, dans ma classe. Heureuse chance, car je prévois que vous serez un bon élève, n'est-ce pas ? »

Et dans le bien-être de cette causerie familière, l'âme du nouveau pensionnaire se fondait doucement, oublieuse maintenant des appréhensions qui la torturaient. Et Jacques qui, par une timidité excessive, avait tenu la tête baissée, peu à peu réconforté, levait ses yeux brouillés de larmes vers celui qui lui parlait d'une voix si compatissante.

L'abbé Michel était un ecclésiastique d'environ trente ans, de taille moyenne, d'aspect frêle et délicat. Il était laid, mais d'une laideur sympathique. Un regard intelligent, doux et rêveur, corrigeait par son expression la dureté des traits. Dans la cour, Jacques et son compagnon se dirigèrent vers un groupe d'élèves. Le prêtre présenta le nouveau venu à ses jeunes camarades.

On lui fit place et gaiement on l'accueillit. Jacques, rassuré maintenant, répondait en rougissant aux incessantes questions. Avec un étonnement naïf, il écoutait le curieux bavardage de ses voisins qui, sur deux rangs, face à face, allaient et venaient en un joyeux tumulte. Puis, tout à coup, une cloche retentit, un battement de mains se fit entendre, et Jacques, l'esprit inquiet, se laissa pousser dans un rang qui se formait sous l'œil des surveillants.

Sur un signal donné, les élèves se dirigèrent vers la chapelle, située au centre des bâtiments. Au hasard, Jacques se faufila entre les bancs. Dans la clarté tamisée du crépuscule, il regarda cette petite église, si différente de la sienne et qui lui parut froide et triste dans sa nef unique, que dominait l'autel. Il s'étonnait des murs nus, sans autre ornement que les croix noires, semées à des distances régulières, figurant ainsi les différentes stations du calvaire. Il cherchait, mais en vain, les statues des saints qu'il aimait et les chapelles jumelles qu'il revoyait, dans sa pensée, là-bas, sous le clocher de Guémanoir. Il s'étonnait aussi de ne plus voir, encadrant l'autel, le chœur avec ses stalles profondes, dont les chimères, têtes de diables ou figures d'anges, séparaient chaque place. Il cherchait en vain les larges bannières de velours rouge qui, là-bas, dans son village, précédaient la procession aux jours bénits de la Fête-Dieu et des Rogations. Au lieu de la clarté si douce des vieux vitraux dont les nuances changeantes se jouaient sur les murs de son église, la chapelle où il se trouvait recevait la lumière crue du jour par de vulgaires fenêtres disposées en ogives.

Et toutes ces impressions aiguës le ramenaient en arrière douloureusement, quand une douce mélodie de l'harmonium vint l'arracher à son angoisse. Une voix puissante s'éleva. Elle chantait le bonheur du retour, la joie pieuse des fraternelles réunions sous la même discipline, aux pieds de Notre-Seigneur. Puis elle se tut et tous les élèves à l'unisson, d'un même élan convaincu, proclamèrent à leur tour la douceur et le charme de la vie commune, sous le même toit, dans la paix bienfaisante de Dieu:

Ecce quam bonum, quam jucundum
Habitare fratres in unum!

La surprise que causait à Jacques ce cantique au rythme langoureux remplissait son âme de mélancolie. En dépit des sentiments qu'il exprimait, en dépit des joies ineffables dont il célébrait la touchante réalité, il subissait la détresse de son abandon en cette foule anonyme, étrangère à sa souffrance. Son esprit, hanté de souvenirs, le rejetait vers ses chères visions. En proie à l'obsession des regrets, Jacques ne voulait plus entendre ces chants pieux, à cette heure, pour lui, cruelle ironie. Dans les images aimées, il cherchait un refuge consolateur. Son âme frémissante retournait vers les lieux et les horizons qu'il avait quittés, et dont il subissait l'attirance invincible. Sous les reflets incandescents du soleil, caché là-bas derrière les hautes futaies, il revoyait la carriole qui roulait sur la route blanche. Et il la suivait obstinément, les yeux clos, avec ceux qu'elle emportait, indifférent au tumulte des cantiques d'allégresse qui retentissaient sous la voûte de la

chapelle. Cependant le *Salve Regina* vint le réveiller de sa torpeur. Cette prière attendrie fut un baume sur sa blessure. Il se mit à implorer la Vierge, dont la statue sur l'autel semblait lui sourire.

Puis après l'*oremus* récité par le Supérieur, le silence se fit autour de lui et le défilé recommença. Il prit son rang comme un être inconscient, mû par une force extérieure. A travers le long couloir noyé d'ombre, à la lueur fugace des becs de gaz, dans le bruit des pas cadencés, il suivit les autres au réfectoire, situé au rez-de-chaussée et dont les hautes fenêtres s'ouvraient sur la campagne environnante. Il retrouva, non sans difficulté, la place et la case qu'il était venu marquer le matin même.

Après le *Benedicite*, le repas commença dans le brouhaha d'une gaieté familière. Jacques silencieux s'intéressa à tout ce qui l'entourait. Comme il était pauvre, on l'avait inscrit à la troisième pension, celle que l'administration réservait aux élèves ecclésiastiques. Au petit séminaire, elle était de beaucoup la plus fréquentée, car sa clientèle se recrutait surtout parmi les futurs séminaristes. Par nature défiant et timide, se sentant étranger au milieu de ses camarades, Jacques, trop ému pour manger, regardait la disposition du réfectoire, où tout était pour lui matière à surprise.

Au centre, sur une estrade élevée, se tenaient les professeurs et maîtres d'études sous la présidence du Supérieur. En face de ceux-ci, et perpendiculairement, les élèves des différentes pensions. Immédiatement devant la table des prêtres, les élèves de la première pension, admis au même

menu que les professeurs; à leur droite et à leur gauche se tenaient les élèves de la deuxième pension, dont le menu était sensiblement inférieur. Ceux-ci étaient pour la plupart fils de la bourgeoisie aisée et se destinaient à la prêtrise ou aux carrières libérales. La nourriture de la troisième pension, dont les tables s'allongeaient le long des murs, était des plus précaires. Elle ne comportait de viande qu'au repas principal, à midi. Le service au réfectoire se faisait par groupe de huit élèves qui eux-mêmes établissaient entre eux un roulement quotidien. Le repas se composait le matin d'une soupe maigre, espèce de pâtée indigeste à laquelle les élèves ne touchaient guère. A midi, au déjeuner, on leur offrait un plat de viande et un plat de légumes. Au souper, à huit heures, la soupe réapparaissait et voisinait avec un plat de légumes. Cette nourriture, d'une insuffisance notoire en quantité, ne se modifiait qu'aux grandes fêtes de l'année; alors il y avait similitude de traitement entre la seconde et la troisième pension, ce qui était tolérable. Tous les élèves avaient indistinctement en tout temps, à discrétion, le pain et le cidre.

Jacques, après les répons du *benedicite*, s'était assis. Il ne mangeait pas. Il écoutait attentivement ses camarades qui, avec un empressement familier, le renseignaient sur les habitudes de la maison, sur son organisation intérieure, sur la nourriture en particulier. A l'un de ses voisins qui s'étonnait de ce qu'il n'eût apporté aucune provision, Jacques naïvement exprima toute sa surprise d'une semblable question. Et l'autre de ricaner:

— « Pensais-tu, par hasard, trouver ici une table bien garnie ? Tu te tromperais, à coup sûr. La nourriture qu'on nous donne est vraiment dérisoire. Nous ne mangeons pas à notre faim. C'est le seul tort de la maison. Tu en feras toi-même l'expérience, et ce ne sera pas long. En quelques jours, tu seras édifié. »

Et comme Jacques remarquait les plats copieux que des garçons déposaient sur les tables des autres pensions, son voisin comprit son regard et devina sa pensée:

— « Rassure-toi, lui dit-il, tu ne seras pas admis au même régime, tu ne paies pas assez cher pour cela. Ici, on t'en offre pour ton argent. Ne compte pas trop sur l'ordinaire de l'administration. Crois-moi, sans plus tarder, écris à tes parents afin qu'ils t'envoient du lard ou de la charcuterie ou du beurre. On tolère tout au réfectoire. En attendant voilà du saucisson, prends-en de préférence à ces lentilles. Ici, on n'est pas fier, on partage souvent entre camarades, à charge de revanche. » Et Jacques, vaincu par cette franchise si naturellement simple, se mit à manger.

Et, s'enhardissant, il posait des questions à son voisin, mais n'osait le tutoyer.

— « En quelle classe êtes-vous ?

— En philosophie. Voilà trois ans que je suis venu au petit séminaire, dans les mêmes conditions que toi, probablement. Mes parents sont pauvres, ce sont de petits cultivateurs dans le nord du département et nous sommes nombreux à la ferme. Ils ont fait de grands sacrifices pour payer ma pension. Mais ma mère désirait beaucoup que je vinsse ici.

— Et vous avez sans doute l'intention d'être prêtre ?

— Certainement, je suis entré ici dans cette idée et j'irai jusqu'au bout. J'en ai pris déjà l'engagement. Nous sommes nombreux dans ma classe avec la même vocation.

— Moi, je vais entrer en seconde. Connaissez-vous mon professeur ?

— Oui, c'est l'abbé Michel, le meilleur de tous, un des plus instruits bien qu'il soit d'une excessive modestie. Depuis que je le connais, j'ai su l'apprécier; il est mon confesseur et mon ami. Je n'ai pas de secrets pour lui. Souvent il m'a remonté le moral, car ici tout n'est pas rose. Je m'ennuyais: j'aurais voulu retourner au pays, cultiver la terre et reprendre aussi ma liberté. Je lui ai conté mes peines, il m'a exhorté à rester. Son insistance a été si douce, si affectueuse, que je lui ai tout promis. Et si un jour je suis prêtre, c'est à lui seul que je le devrai.

— Alors, vous l'aimez beaucoup?

— Assurément. C'est un saint que je respecte. Prends-le donc comme confesseur ; tu verras comme il est bon et juste. »

Jacques ne répondit pas. Il continua à interroger son voisin.

— « Pourquoi donc cette chaire devant le Supérieur ?

— Ah! cela t'intrigue. Rassure-toi, on n'y fait pas de sermons. Tu dois bien penser que nous ne parlons pas toujours ainsi au réfectoire. Ce sont des libertés exceptionnelles. Tous les jours, aux repas, l'un d'entre nous, choisi parmi ceux qui possèdent une belle voix, fait une lecture dans un

ouvrage quelconque d'histoire ou de littérature dont on a eu soin de masquer les passages que nous devons ignorer. Souvent je suis appelé à la chaire et je ne cherche pas à m'y soustraire, car ce jour-là je fais, après le départ des autres, un bon dîner avec le menu des professeurs. Et je t'avoue que j'apprécie cette aubaine. Cela me change un peu de la charcuterie à laquelle nous sommes condamnés. »

La conversation des deux camarades fut brusquement interrompue par un signal du Supérieur. Tout le monde se tut et se leva. Quand le silence se fit plus absolu, le prêtre alors récita les grâces avec onction et lenteur. Puis les élèves reprirent leurs rangs et remontèrent vers la chapelle pour la prière du soir.

Jacques, à genoux à son banc, la tête entre les mains, écoutait d'une oreille distraite le débit monotone des oraisons que déroulait un professeur. Dans la pénombre qui l'entourait et qu'éclairaient d'une lueur fugitive les globes des lampes fixées au mur, il rêvassait, l'âme engourdie, tandis que les litanies défilaient leurs mystiques symboles.

Dans le dortoir, grâce au numéro d'ordre qu'on lui avait attribué, il retrouva facilement sa cellule. C'était un étroit espace carré, ouvert sur l'une de ses faces et qui comportait comme mobilier un petit lit de fer, une armoire minuscule prise dans le développement de la boiserie et où étaient disposés ses vêtements et son trousseau. A droite et à gauche de la sienne, d'autres cellules identiques, dos à dos, s'alignaient.

Jacques, tout déconcerté de se voir dans ce

réduit, où ses moindres mouvements devaient être calculés sous peine de heurts douloureux, eut comme la honte de se sentir ridicule. A la hâte, fébrilement, il se déshabilla et, pour mieux cacher le chagrin qui lui montait à la gorge, il se blottit dans son lit. Les draps relevés sur la figure, mais les yeux au dehors, il regardait curieusement un prêtre qui allait et venait d'un pas régulier en récitant son chapelet, et le murmure de ses patenôtres suivait son allure, s'avançait ou s'enfuyait dans la profondeur du dortoir. Tout à coup, une cloche retentit qui fit tressaillir Jacques. Trois fois elle tinta d'un son argentin et lent, puis elle résonna dans une peine envolée tapageuse. Une dernière fois, la silhouette du prêtre passa comme une ombre rapide, puis elle disparut. L'obscurité se fit complète. Alors, effrayé de cette solitude qui l'enveloppait, Jacques eut à l'âme une douleur aiguë. Vaincu, mais sans révolte soumis d'avance à toutes les surprises de cette existence imprévue, il se mit à pleurer, blotti sous les couvertures pour mieux cacher sa peine. Puis, insensiblement engourdi par le bien-être du lit, inconsciemment il s'endormit.

Le lendemain matin, à cinq heures, la cloche le réveilla en sursaut. Autour de lui, il jeta un coup d'œil d'étonnement. Une voix puissante le secoua et le mit sur son séant: « *Benedicamus Domino* », disait-elle, et comme autant d'échos empressés, de tous les coins du dortoir, d'autres voix claires lui répondirent: « *Deo Gratias!* » En même temps, un prêtre passait devant sa cellule, excitant d'un battement de mains les retardaires assoupis. Jacques, maintenant rassuré, s'habilla promple-

ment. Avec une timidité gauche, il se hasarda vers le lavabo installé au centre du dortoir. L'eau fraîche acheva de le raminer tout à fait. Sur un signal, il vint se ranger à l'entrée du vestibule avant de descendre à l'étude où la prière du matin se faisait en commun.

Déjà il se trouvait moins seul, le bruit l'occupait et l'intéressait. Il s'habituait aux objets, aux physionomies, à l'aspect des choses. Esprit méthodique et sérieux, il goûtait l'harmonie de cette discipline qui réglait en ses moindres détails toutes les occupations de sa journée. Cependant, durant les deux heures qui précédèrent le déjeuner, la vision du presbytère passa devant ses yeux. Le désœuvrement de son esprit la fit renaître à son insu. Il s'y abandonna en un empressement égoïste. Son âme de sensitif était encore trop pleine des images de Guémanoir pour qu'il les oubliât si promptement dans la sensation de l'heure présente. Au son des cloches d'une église voisine qui rappelait aux fidèles l'heure des Messes matinales, il songea à la dernière qu'il avait servie la veille même, et tout l'écheveau de ses souvenirs se déroula en un vivant tableau. Il suivait le prêtre à l'autel, et il lui semblait entendre le murmure des oraisons et la voix chantante de l'officiant.

Pour mieux goûter le charme pénétrant de ses mystiques évocations, Jacques fermait les yeux, la tête inclinée vers un livre dont il gardait devant lui, par une ruse ingénieuse d'écolier, les feuillets ouverts afin de mieux cacher aux regards indiscrets sa pensée vagabonde.

Quand sa rêverie l'eut abandonné, il se prit à

regarder la salle d'étude où il se trouvait. C'était une vaste pièce où plus de cent de ses camarades étaient assis devant des tables parallèles, sous la surveillance d'un seul ecclésiastique. Pas le moindre bruit, un silence profond régnait de tous côtés, et cela le comblait d'étonnement. Son voisin, d'un geste imperceptible, attira son attention. Tout bas, il lui chuchota:

— « Tu es un nouveau? »

Et Jacques, façonné à la même tactique:

— « Oui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Jacques Fidus. Et vous?

— Pierre Romain. En quelle classe vas-tu entrer ?

— En seconde.

— Moi, en rhétorique. D'où viens-tu ?

— De Guémanoir.

— Une petite commune, sans doute ?

— Oui, à sept lieues d'ici.

— A quelle pension es-tu ?

— A la troisième.

— Je te plains, tu y seras très mal. Tu aurais dû demander à tes parents de te mettre à la seconde, j'y ai mangé pendant quelque temps, avant d'aller à la première. C'est suffisant, mais bien juste cependant.

— Mes parents sont pauvres et ne peuvent rien pour moi. C'est M. le curé Denis qui m'a placé au petit séminaire.

— Sans doute, tu désires te faire prêtre?

— Certainement. Et vous ?

— Pas le moins du monde, je n'y ai jamais pensé. »

Et brusquement:

— « Chut! taisons-nous. Le surveillant nous regarde. »

Et les deux camarades prirent l'attitude de gens studieux, absorbés en leur lecture.

Quelques heures plus tard, au moment où Jacques entrait en classe, il éprouva un vif contentement, une douce joie des yeux: l'abbé Michel était là, debout derrière sa chaire, d'où il assistait au défilé de ses élèves. Au passage, il l'appela.

Tout rougissant, Jacques timidement s'avança.

— « Eh bien! mon cher enfant, vous êtes consolé et rassuré, je suppose. Tout à l'heure, nous allons prier l'Esprit Saint, demandez-lui d'inspirer votre premier travail. »

Jacques, que cet accueil réconfortait, leva vers son interlocuteur un regard plein de reconnaissance émue. Le prêtre, d'un geste affectueux, le congédia et, quand ses élèves furent réunis, l'abbé Michel s'agenouilla. Les mains jointes, en une dévotion profonde, de sa voix lente et convaincue, il récita: « *Veni Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium*, etc. »

Jacques, à genoux à son banc, dans un élan d'ardente foi, rassemblait toutes les forces de son âme, il appelait à son aide, avec une ferveur suppliante, les lumières d'en haut, car il se sentait envahi d'un inexprimable malaise, au moment d'affronter l'épreuve d'un premier effort, à la réussite duquel il attachait une importance considérable. L'abbé Denis ne lui avait-il pas dit: « Et surtout ne manque pas ta première composition, on te renverrait en troisième. »

Quand la prière fut achevée, l'abbé Michel s'adressant à ses élèves sur un ton d'affectueux entretien:

— « Mes chers amis, vous êtes ici les bienvenus, tous au même titre. Nous commençons ensemble une nouvelle année. Il faut qu'elle vous soit utile et profitable. J'espère aussi qu'elle sera féconde par les résultats que vous obtiendrez, en même temps qu'édifiante par votre constante piété à remplir vos devoirs. Le meilleur moyen d'honorer Notre-Seigneur, voyez-vous, est de bien travailler, toujours avec une égale ardeur. C'est l'oraison la plus méritoire et la plus noble, c'est la sanctification la plus efficace. Vous savez que tout mon dévouement vous est acquis, mes chers amis. A vous de me faciliter ma tâche par votre bonne volonté et votre obéissance. Et pour n'avoir jamais de faiblesse dans l'accomplissement de nos obligations réciproques, remettons nos cœurs et nos intelligences aux pieds de la Sainte-Vierge, afin qu'elle nous soit propice et qu'elle nous donne l'incessante activité laborieuse dont nous avons besoin. Amen. »

Et l'abbé Michel, après s'être dévotement signé, d'une voix claire, dicta le texte de la version latine. Jacques, avec une impatience fiévreuse, se mit à la traduction. Son esprit irrésolu, inquiet, s'affolait à chaque période, triomphant, non sans lutte, des moindres difficultés. Les deux heures qui s'écoulèrent ainsi en cette tension douloureuse, semblèrent au pensionnaire d'une déconcertante brièveté. Il finissait à peine sa rédaction quand la cloche retentit. D'une main nerveuse, il remit sa copie et s'agenouilla, tout défaillant,

pour la prière qui terminait chaque classe. Et bientôt il entendit la voix du prêtre qui, dans un abandon mystique, murmurait tendrement: « *Sub tuum præsidium, confugimus, sancta Dei Genitrix* ».

Le soir, à l'étude, après s'être recueilli afin de mieux ordonner son récit, Jacques écrivit à son curé une lettre de filiale résignation, à la fois familière et respectueuse, où son âme se montrait en sa naïve franchise, avec ses craintes et ses étonnements, ses résolutions subites et ses pieuses espérances. Cette longue conversation, dans laquelle il avouait à son bienfaiteur jusqu'aux confidences reçues au réfectoire, allégea son cœur d'un poids oppressant. Au dortoir, sa cellule lui parut moins sombre et moins étroite ; il s'endormit apaisé en égrenant dévotement son chapelet.

Guémanoir, 4 octobre 1878.

« Mon bien cher enfant,

« Quand Valentin, le facteur, a franchi ce midi la porte du jardin, tenant à la main une lettre, j'ai ressenti une très douce joie. Je supposais bien que c'était la tienne qu'il m'apportait. Je l'attendais avec une impatience que je ne me connaissais plus depuis longtemps et qui se justifie pleinement du reste par l'inquiéude où j'étais à ton endroit. J'avais grande hâte de savoir comment tu avais supporté cette première séparation et l'isolement, loin de nous, dans une sainte maison hospitalière, à coup sûr, mais que je me figure

impressionnante pour toi avec son organisation sévère, sa discipline et son silence. Par tous les détails intéressants que tu me donnes, je constate avec plaisir que ton âme s'est rassurée en présence de l'accueil de tes bons maîtres et de tes camarades. J'en bénis Dieu qui m'a exaucé et j'en remercie du fond du cœur la Providence. Mais moi, je dois t'avouer que j'ai été moins brave et moins raisonnable que toi. Ton départ m'a replongé dans cette tristesse découragée où j'étais quand je me suis chargé de ton éducation. Le souci de t'instruire, mes quotidiennes occupations, nos communes oraisons à l'église, jusqu'au travail même dans le jardin, tout charmait mon âme et remplissait mes journées. Aussi la solitude maintenant ne m'en paraît que plus amère et plus vide. Afin de tromper la monotonie des heures lentes, j'ai demandé à de ferventes prières une diversion à ma souffrance si tenace et si profonde. Et en faisant ma méditation, je me suis senti coupable envers Notre-Seigneur, car j'ai mesuré, avec toute l'étendue de mon attachement pour toi, ma négligence, à l'égard du Divin Maître. Alors, tout pénétré de remords, j'ai considéré mes devoirs plus étroitement et j'ai été effrayé de mon injustice, de mes offenses, inconscientes peut-être. C'est là ma seule excuse. A genoux devant le tabernacle, j'ai songé à mes malades que je ne visitais plus, aux infirmes de notre pauvre paroisse près desquels je n'allais plus comme autrefois porter avec l'aumône la parole consolante des promesses du Sauveur. J'ai songé aussi à mes chers enfants que je dois instruire dans les augustes vérités de la foi et j'ai rougi de

les avoir ainsi oubliés, de n'avoir pas su peut-être les préserver du péché. Dieu a dû me pardonner car j'étais plein de confusion. Aussi je vais redoubler de zèle et leur consacrer tout le temps que je t'avais si généreusement donné. C'est mon seul devoir maintenant et mes plus douces obligations aussi. C'est la raison même de mon sacerdoce et ma redoutable responsabilité, car Dieu me demandera compte de toutes les âmes qu'il m'avait confiées.

« Mélanie, qui n'a pas les mêmes motifs que moi de raisonner, pleure et se lamente. Je l'entends souvent qui maugrée et s'exclame: « J'aurions bi mieux agi d'l'garder ichin! » Mais comme je ne veux pas répondre à ses interrogations ou discuter avec elle pour lui faire comprendre les nécessités de ton départ, elle me bouscule, modifie suivant ses caprices l'heure des repas ou néglige son travail. J'accepte tous ces ennuis avec une absolue indifférence parce qu'elle est le dévouement, la bonté mêmes. Je dois t'avouer aussi que je me sens plein, envers elle, de mansuétude, puisque nous souffrons du même mal et de la même absence.

« Ainsi que tu le souhaitais, sans oser me le demander néanmoins, mais, devinant ton désir, je n'ai pas voulu te remplacer à l'église. C'est le sacristain, le père Léonor, qui présentement me répond la Messe; il a repris ses anciennes fonctions dont je l'avais déchargé en ta faveur, mais à coup sûr, il n'apporte pas le même soin que toi dans son service. C'est un brave homme mais qui n'aura jamais aucune des délicatesses auxquelles tu m'avais habitué.

« Chaque matin, sous les vieux chênes dépouillés, sous le ciel gris et froid d'automne, je fais ma promenade, mais solitaire maintenant. Elle me semble particulièrement triste à cette époque où tout se meurt, où la nature enveloppe les choses d'une affreuse mélancolie. Parfois quand ma pensée, devançant la saison, s'effraye déjà de la solitude de l'hiver dont j'ai toujours redouté les longues soirées et les mornes silences, je m'arrête devant le calvaire, à l'intersection des routes que tu connais. Là, je m'agenouille sur la pierre et, pénétré de respect et de foi, je regarde le Christ sur la croix. Je l'interroge, je cherche dans ses yeux douloureux l'expression de sa volonté divine et parfois il me semble que ses lèvres remuent. Oh! alors, je tressaille. Et je crois percevoir le son de sa voix éteinte qui murmure à mes oreilles: « Mon fils, tu manques de courage, tu négliges mon service ». J'écoute encore, mais tout se tait. Et je contemple mon Dieu crucifié, plein de remords et d'angoisse. Mais sa bonté, dont j'éprouve les ineffables joies, me réconforte en ma détresse et je continue ma route, absorbé dans une muette prière. Je songe aussi qu'à mon humble appel, tout à l'heure, il descendra sur l'autel, pour raminer encore mon âme défaillante.

« Maintenant, ecoute-moi bien, mon cher enfant. Au moment où ta vie se modifie profondément, où ton âme va rester isolée, en proie à des hésitations douloureuses, je te recommande de choisir au plus tôt ton confesseur. Lui seul sera ton guide et ton meilleur ami; il me remplacera près de toi dans toutes les responsabilités de ton

éducation. Et je prie bien Notre-Seigneur qu'il t'inspire en cette occurrence, car de ton choix peut-être dépendent ta direction morale et ton avenir, encore incertain, car nous ignorons les desseins impénétrables de la Providence. Il faut, vois-tu, que ton confesseur comprenne toutes les délicatesses de ta nature si probe et si scrupuleuse, mais faible aussi quelquefois. Il faut qu'il la soutienne dans ses défaillances, car tu faibliras sous les chármes trompeurs de la tentation; il faut qu'il l'éclaire de ses lumières, car tu ignores encore tous les mystères de la révélation; il faut aussi qu'il la réchauffe au contact de sa foi. N'oublie pas, mon cher enfant, que dès maintenant tu dois te préparer à la redoutable mission, si consolante aussi, pour laquelle Dieu t'a choisi en sa bonté infinie. Et souviens-toi que ton âme ne sera jamais assez pure et ton cœur assez ardent pour servir Celui qui t'appelle aux saints autels. Dans cette pensée garde-toi de toute liaison avec les camarades douteux. Il est bien probable que tu n'en trouveras pas dans cette chaste maison où je t'ai conduit; mais enfin il est possible que le hasard (et le démon souvent le met sur nos pas) te fasse rencontrer quelque sympathique compagnon, n'ayant pas les mêmes préoccupations que toi ou la même vocation surtout. Alors évite-le, car il pourrait te distraire du bon Dieu et t'empêcher de prier comme tu ne dois jamais cesser de le faire, sous peine de commetttre un grave péché. Sache bien que toutes tes facultés doivent se concentrer vers un seul but, l'amour du Divin Maître; sache bien qu'aucune d'elles ne peut rester dans l'ombre sans l'offenser. Bien au con-

traire, dans une pieuse harmonie, elles s'efforceront d'élever ton âme vers Notre-Seigneur, afin que ta soumission soit plus complète et ton obéissance plus absolue. N'a-t-il pas mis en toi toutes ses complaisances, toutes ses prédilections attendries? C'est donc pour répondre à ses bienfaits que tu dois cultiver ton intelligence, affermir ta volonté par un constant effort, afin de le mieux honorer en proclamant sa gloire.

J'ai demandé à ta mère de t'envoyer les provisions que tu réclames. Je ne pensais pas, mon cher enfant, que tu serais soumis si tôt à de si dures épreuves. Ne cherche pas à en comprendre les raisons, accepte-les sans murmure et n'écoute pas les plaintes. Offre donc au bon Dieu ces souffrances et ces privations, en rémission de tes fautes et pour ta propre sanctification. Ecris-moi souvent, confie-moi tes peines, nul mieux que moi n'y compatira et ne te sera plus dévoué en Notre-Seigneur.

Je t'embrasse paternellement.

F. Denis,
Prêtre.

Suivant une tradition du petit séminaire, habitude ancienne qui remontait aux époques de sa fondation, le Supérieur, à la fin de la première quinzaine d'octobre, annonça aux élèves réunis à la chapelle l'approche de la retraite et les exhorta à s'y préparer. Cette retraite annuelle était toujours prêchée par un ecclésiastique ou un moine étranger au diocèse. On le choisissait ainsi afin qu'il eût plus d'action sur son auditoire. Cette

mission était comme une préparation à l'année scolaire dont le travail était suspendu pendant les huit jours qu'elle durait. Les élèves ne pouvaient recevoir aucune visite du dehors ni faire leurs respectives correspondances. Ils devaient s'isoler dans la prière et la méditation. On leur laissait cependant une certaine latitude dans le choix de leurs occupations ou de leurs lectures à l'étude.

Jacques Fidus apprit cette nouvelle avec joie. C'était une heureuse occasion de pieux recueillement et d'humbles oraisons dont il escomptait, en sa foi naïve, d'ineffables bienfaits pour son âme craintive. En cet état d'esprit, loin de toute distraction extérieure, complètement rassuré par la lettre affectueuse de son curé, il se montra très attentif à tous les exercices qui se succédaient méthodiquement chaque jour. C'était d'abord l'assistance à la messe à la descente du dortoir, la causerie familière de l'après-midi à la chapelle et le soir, le grave sermon auquel certaine vérité catholique servait de thème. Souvent le missionnaire, en des descriptions saisissantes sur le radieux bonheur des élus, les angoisses du purgatoire, les châtiments éternels, les tortures de l'enfer, cherchait à impressionner son auditoire. Il y parvenait facilement par des tableaux savamment esquissés et il laissait sur l'âme de ces jeunes gens attentifs des frissons salutaires ou des craintes apeurées. L'émotion ressentie s'exacerbait encore pendant le sommeil; les images entrevues traçaient leurs empreintes plus profondes et plus durables. Chaque jour ainsi fournissait son contingent d'impressions nouvelles, affinant les uns, terrifiant les autres, secouant les

plus insensibles, mais les préparant tous par des influences diverses au but de la retraite, à la confession d'abord, à la communion générale qui clôturait les exercices. Sous le coup de fouet de ces troublantes visions, d'autant plus nettes qu'il ne les avait jamais soupçonnées dans toute l'étendue de leurs terribles réalités, sous l'empire aussi de son exaltation mystique, Jacques s'absorba en de lentes méditations, cherchant à s'isoler par mille ruses ingénieuses afin de se mieux éclairer sur le choix qu'il devait faire de son confesseur. C'était en effet une importante décision qui l'effrayait, le charmait tout à la fois. Dans la franche simplicité de son cœur, plus il réfléchissait et plus il se sentait attiré vers son professeur par une invincible confiance. Tout le sollicitait vers ce prêtre depuis la première impression si durable par la douceur du souvenir jusqu'à la séduction de son regard plein d'affectueuse bonté, jusqu'au charme ecclésiastique de ses manières affables. Aussi, après de nombreuses invocations à la Vierge, il se résolut. A l'étude du soir, il écrivit, non sans trembler, sur une feuille de papier, son nom au-dessous de celui de l'abbé Michel. Puis tout ému de sa décision, il remit le bulletin au surveillant qui était chargé de le faire parvenir à qui de droit. Dès lors, en prévision de sa confession prochaine, Jacques commença le scrupuleux examen de sa conscience avec une probité minutieuse, une attention dévote comme s'il se préparait à l'un des actes les plus sérieux de sa vie et dont devait dépendre son avenir.

Le lendemain, pendant l'étude du soir, à l'appel de son nom, Jacques se rendit à la chapelle, près

de la stalle de l'abbé Michel. Là, il s'agenouilla sur la dalle, et avec componction se replia sur lui-même. Puis, en un frisson de tout l'être, il attendit. Le long des murs était installé le confessionnal, large rideau blanc tendu, espèce de clôture derrière laquelle chaque pénitent venait s'agenouiller auprès du prêtre assis dans sa stalle.

A son tour Jacques souleva un des coins du rideau sans oser regarder son confesseur, se mit à genoux et son cœur dans sa poitrine battait à se rompre. Les yeux clos dévotement il se signa, ce pendant que le prêtre en un geste affectueux l'attirait vers son épaule, tendant l'oreille au murmure de ses paroles. A cette manifestation d'une tendresse inéprouvée, Jacques ressentit une indicible émotion. De grosses larmes lui montèrent aux yeux, tandis qu'il chuchotait: « Mon père, bénissez-moi parce que j'ai péché », et lentement il récita le *Confiteor* avec un recueillement dévot. Puis son âme s'abandonna sans détours. Pénétrée de repentir, elle se fondit en des aveux humbles et sincères, montrant dans sa simplicité primitive sa grande honnêteté et ses scrupules. Et quand le pénitent eut ainsi dévoilé les coins les plus obscurs de sa conscience, le prêtre jusqu'alors attentif, avec une douceur compatissante, le questionna sur son passé, sur l'enseignement religieux qu'il avait reçu, sur la façon dont il avait accompli l'acte sacré de la première communion. Puis, passant à des sujets plus profanes, il s'enquit de sa famille, de sa situation sociale, de ses relations au village. Et Jacques, dans un accès de naïve franchise, lui raconta sa douce vie à Guémanoir, son éloignement de la

ferme, son séjour au presbytère, son amour de l'Eglise et de toutes les fonctions qui l'amenaient vers l'autel. L'abbé Michel l'écoutait sans l'interrompre, charmé de l'abondance de ses confidences qui débordaient d'éloquence ingénue. Il y retrouvait comme un parfum de ses impressions lointaines et la trace toujours chère de ses premières adorations.

L'abbé Michel congédia son pénitent d'un geste de pardon. Maintenant, à genoux dans la chapelle, Jacques rayonnait d'une joie triomphante qui lui dilatait l'âme, chassant au loin les vaines alarmes. En la surprise de cet entretien si doux, il retrouvait l'évidente manifestation d'une affection compatissante qui saurait le consoler de l'absence de son vieux curé. Maintenant l'effroi de l'isolement n'était plus. Une bienfaisante paix lui réchauffait le cœur. A travers le couloir où tout à l'heure il frissonnait d'épouvante, il marchait allégrement avec l'assurance d'une force reconquise, en un sentiment de tranquillité sereine. Et sa piété plus éclairée encore, plus sûre d'elle-même, lui montra tous les bienfaits de la retraite qui s'avançait. Son esprit uniquement tendu vers la même pensée s'inquiétait délicieusement à l'approche de la communion, dont son imagination escomptait déjà les pures ivresses intérieures.

Et le samedi soir, après avoir reçu en un recueillement craintif l'absolution qui purifie l'âme de toute tache du péché, il eut comme l'impatience, la hâte religieuse de posséder son Dieu. Avec toute la ferveur enthousiaste de son être, dans sa cellule, à genoux au pied de son lit, les mains jointes, il implora ardemment les bénédic-

tions de la Vierge à l'aurore de cette vie nouvelle qui commençait pour lui. Dans le rayonnement d'une douce béatitude, il s'endormit.

Le lendemain, à la descente du dortoir, les gestes un peu gauches en son uniforme, Jacques se rendit avec ses camarades à la chapelle pour assister à la messe de communion générale. En attendant le moment de s'approcher de la table sainte, avec une attention dévote, il suivait les oraisons du prêtre. A la consécration, quand il vit l'hostie s'élever au-dessus du tabernacle dans une envolée de blanches dentelles, il s'abîma en un sentiment d'adoration et de foi soumise, toutes les facultés et tous les sens tendus vers le drame mystérieux qui s'accomplissait sur l'autel. Au *Domine, non sum dignus*, son âme tressaillit d'une délicieuse angoisse. Il écouta la suprême exhortation du missionnaire. Celui-ci, avant la communion, s'était tourné vers son auditoire frémissant et le conviait au festin eucharistique dont il vantait les délices, célébrant aussi l'amour de Jésus et sa divine tendresse. Il se tut et le défilé commença.

Par rang de taille et les aînés les premiers, les élèves allaient vers l'autel en longues théories, l'air recueilli, en une attitude pleine d'humilité, les mains jointes ou les bras croisés sur la poitrine. L'harmonium les accompagnait de quelque cantilène sentimentale, douce mélodie à peine murmurée sous des doigts agiles et souples. Jacques sur la première marche du chœur s'agenouilla; de ses mains tremblantes il saisit le voile de la grille et il sentit son âme se fondre en une délicieuse ivresse quand le prêtre, déposant l'hos-

tie sur sa langue, prononça la formule sacrée : *Corpus Domini nostri, Jesu Christi, custodiat animam tuam in vitam æternam.* Jacques se releva comme sous le coup d'une joie immense. Le buste incliné, il revint à sa place, et tout pénétré de l'acte qu'il venait d'accomplir, dans un sentiment d'adoration et d'amour, il se prosterna, anéanti. Il ne voyait plus, il n'entendait plus. Son esprit s'effaçait dans le trouble de la sensation aiguë qu'il ressentait. C'était comme un rayonnement d'une puissance mystérieuse qui l'avait envahi jusqu'aux fibres les plus intimes de son être. Il resta ainsi longtemps en une muette contemplation, les yeux clos, tout entier à cette possession du Dieu eucharistique dont son âme goûtait les ineffables tendresses.

La voix du Supérieur, récitant les prières des indulgences, le réveilla de sa torpeur voluptueuse, mais il resta sous l'influence du charme étrange durant tout le jour.

Le soir, au Salut, il écouta dans une espèce de déchirement les adieux du missionnaire. Son départ sonnait pour lui la fin subite des joies mystiques dont son cœur s'était amoureusement grisé en la pieuse oisiveté de la retraite.

Cependant, sous l'influence de ces émotions, son intelligence s'était ouverte à des raffinements inconnus. Sa foi un peu naïve, ses simples croyances, dans le charme distingué des causeries et des sermons éloquents, s'étaient élevées vers un culte plus gracieux et plus tendre. La religion prenait à ses yeux un aspect moins sévère; elle avait exalté sa nature avec ses sentiments. C'était une route nouvelle qui s'offrait à lui dans

un cadre plein de séduction, d'élégance et de noblesse.

En cet état d'esprit, le règlement le saisit, la discipline le trouva tout disposé, soumis et malléable. Avec un égal empressement, dans cette maison qui lui semblait maintenant familière, il accepta la règle immuable des jours et des heures; il se livra tout entier aux travaux imposés, sans préférence et sans nonchalance pour aucun d'eux. Sa nature impressionnable, frissonnante au moindre choc, s'était rassurée au contact du prêtre qui le premier avait compris la détresse de son âme. Son cœur satisfait près de lui, s'était réconforté contre les défaillances du dehors et le regret des intimités défuntes. Aussi avec quelle joie et jalousement dissimulée, écrivait-il chaque samedi son billet de confession, attendant avec la hâte d'un amoureux l'instant de s'agenouiller près de celui qu'il aimait d'une tendresse respectueuse et prosternée ! Impatient et ému à l'appel de son nom, il se rendait à la chapelle pendant l'étude du soir. A genoux, la tête sur l'épaule de son confesseur en un doux abandon, il lui décelait, sous l'impulsion de scrupules apeurés, jusqu'aux replis les plus secrets de son âme naïve, pleine de foi et d'amour.

Le moindre mot de reproche le troublait, et, dans une confusion absolue, tremblant sur la dalle, il récitait avec une lenteur humiliée, la pénitence qu'il exagérait volontiers par un besoin de purification et de soumission.

Obéissant à la loi des premières impressions, Jacques s'était aussi épris d'amitié pour son voisin d'étude dont il avait fait son confident. Il

subissait également son influence parce qu'il lui reconnaissait une certaine supériorité morale, née de son assurance, de son aisance d'allures, de sa facilité de parole. Avec une obstination confiante, il le recherchait sans cesse, en toute occasion, aux récréations, à la promenade.

Dans un besoin d'expansion qui demeurait à ses yeux la plus douce forme d'affection, il lui racontait les moindres incidents de sa vie d'écolier ou les réminiscences de son séjour au presbytère.

Pierre Romain, d'un an plus âgé que son compagnon, éprouvait à son égard la même attirance et la lui témoignait avec une certaine vivacité. C'était un élève intelligent, fils de bourgeois aisés, quelque peu frondeur, insouciant aussi parfois, beaucoup moins laborieux que Jacques, mais généreux et franc. Elevé uniquement par sa mère qui, très pieuse, l'avait dès l'enfance entretenu dans des pratiques de dévotion constantes, Pierre avait à l'instar de son camarade un tempérament mystique et une imagination vive. Sous une apparence trompeuse de brusquerie, il cachait une âme affectueuse et sensible. Tous les deux d'une même constitution morale, soumis à une même éducation dont l'enseignement religieux était la base et l'unique régulateur, ils devaient en subir également les profondes influences et se rechercher réciproquement sous l'impulsion de leurs affinités de caractère.

Indépendamment de ces raisons qui les attiraient l'un vers l'autre, Jacques aimait Pierre en reconnaissance de toutes les preuves d'attachement qu'il lui prodiguait en une touchante discré-

tion. Celui-ci en effet, gâté par sa mère, ne recevait pas la moindre friandise sans en glisser sa large part à Jacques, dans sa case, au réfectoire. Et ces gentillesses répétées, qui permettaient au jeune paysan d'améliorer son ordinaire, le liaient chaque jour davantage à son aîné par une douce préoccupation de gratitude.

Mais ce fut, hélas! pour lui la cause d'un grand chagrin. Cette obstination dans son amitié prit bientôt les allures d'une relation défendue, chose grave, prohibée au premier chef par les règlements de la maison et auxquels, dans la naïve expansion de son âme, Jacques n'avait guère songé.

Un soir, à la sortie de l'étude, le surveillant l'appela près de sa chaire et d'un ton sévère l'admonesta:

— Mon cher enfant, votre conduite laisse beaucoup à désirer. Je regrette d'avoir déjà à vous adresser des reproches. Vous n'ignorez pas sans doute que les amitiés particulières sont interdites de la façon la plus formelle, et cependant vous fréquentez presque exclusivement un de vos camarades, Pierre Romain. C'est un bon enfant, assurément, je le sais, mais ce n'est pas celui que vous devez rechercher. Vous n'êtes point appelés au même avenir, vous ne suivez pas les mêmes voies. N'oubliez pas, mon cher ami, que vous devez dès maintenant vous priver de tout ce qui ne serait pas un objet de sanctification pour votre âme ou un sujet d'édification pour votre esprit. Vous devez donc fréquenter indistinctement tous vos camarades, sans préférence aucune, d'abord parce que la règle l'ordonne, et aussi parce que

toutes les amitiés particulières sont un danger et nous prédisposent au péché mortel. »

Pendant toute cette réprimande, Jacques rougit, baissa les yeux comme un coupable honteux, mais resta muet, sans protestation et sans défense. Il se sentait envahi d'une émotion intense. Le prêtre s'en aperçut et se libéra du mal qu'il venait de faire par une tape familière sur la joue:

— Allons, mon cher enfant, il ne faut pas vous désoler. Ce que je vous dis là, c'est pour votre plus grand bien. Et afin de vous faciliter la tâche que je vous impose, vous allez changer de place à l'étude. Et il lui indiqua une table très éloignée. Jacques machinalement obéit. Pliant sur ses jambes, en proie à une véritable frayeur, sous la conduite du surveillant, il opéra son modeste déménagement et rejoignit ses camarades au réfectoire.

Le long du couloir obscur où résonnaient ses pas inquiets, il se demandait quelle faute il avait bien pu commettre, mais il cherchait en vain la cause de cette peine qu'on lui infligeait. Devant son impuissance à trouver le mot de cette énigme; il se sentait tout meurtri en ses plus intimes sentiments. Son honnêteté, faite de simplicité, de droiture rudimentaire, s'indignait à juste titre, et s'étonnait sans comprendre, de cette défense et de ces reproches. En proie à une émotion profonde qu'il refoulait âprement, étranger à la lecture qui se faisait à la chaire, il ne mangea pas, le regard perdu. Il s'impatientait de la longueur du repas, trop long à son gré, tant il avait hâte de s'isoler. Au dortoir, quand l'obscurité eut noyé d'ombres la longue perspective des cellules, il

s'abandonna sans contrainte à son chagrin. Avec un véritable déchirement, il songeait déjà au lendemain, à l'étonnement de Pierre quand il le verrait assis à une autre table; et cette brutale désertion lui semblait une mauvaise action. Sa conscience s'en révoltait. Sous le poids de ce remords imaginaire, il se reprocha de ne s'être pas défendu, d'avoir ainsi accepté en une soumission craintive un blâme que rien ne justifiait à ses yeux. Il regrettait de ne pas avoir dit toutes les bontés dont il avait été l'objet. Peut-être eût-il touché son juge ? Mais un vague instinct lui montrait l'inutilité de sa défense. Et la phrase du surveillant, qui était un ordre impérieux, lui revenait en un sentiment d'effroi: « Les amitiés particulières sont interdites. » Et l'avertissement qui suivait résonnait encore à ses oreilles sans qu'il en comprît bien le sens, tant son âme était naïve: « Elles sont un danger en nous prédisposant au péché mortel. » Et dans le trouble de cette menace, dont sa foi estimait toute l'importance, il se désolait encore davantage.

A la descente du dortoir le lendemain matin, la tête basse, plein de honte, s'imaginant aisément l'ironie de ses camarades, il vint s'asseoir à sa nouvelle place. De temps en temps, pendant la prière, il jetait des regards furtifs vers son ami, cherchant à deviner sa secrète pensée. Son regard étonné rencontra le sien, il remarqua aussi un geste de dédain, un haussement d'épaules à l'adresse du surveillant.

A la récréation, tout débordant d'affection, bravant la réprimande, il courut vers son compagnon. En des phrases impatientes, il lui raconta

ce qui s'était passé. Sa voix était suppliante, elle semblait implorer un pardon pour cet éloignement dont il subissait la dure loi. Pierre l'écouta sans mot dire, un pli de colère contracta ses lèvres:

— Mon pauvre Jacques, cela devait finir ainsi. Vois-tu, ils ont tous ici l'esprit baroque, les pions et les professeurs. Je te demande un peu quel mal nous avons fait, et de quelle faute on nous accuse ? On me soupçonne toujours de quelque mauvais dessein parce que mon allure n'a rien d'ecclésiastique et que je n'ai nulle disposition pour le grand séminaire. L'abbé qui t'a fait la morale estime sans doute que ma compagnie profane est chose dangereuse. On nous sépare. Soit. Prends-en ton parti. Cela ne m'empêchera pas de te préférer aux autres et de te défendre à l'occasion, car tu as peur de tout. Crois-moi, ne t'en fais pas de souci.

Et comme Jacques levait vers son ami des regards inquiets, pleins d'angoisse.

— Tu sais bien que je ne t'en veux pas, reprit Pierre, et il lui tendit la main avec une brusquerie émue. « Quittons-nous maintenant; voilà le surveillant. » Ils s'éloignèrent hâtivement, chacun de leur côté, mais Jacques, en sa désolation muette erra de groupe en groupe, indifférent et sombre. Ce fut avec une impatience maladive qu'il attendit le samedi suivant, tant il avait hâte d'aller confier sa peine à l'abbé Michel, espérant trouver près de lui un réconfort en cette épreuve. Mais contrairement à son attente, il reçut de son confesseur un conseil d'absolue soumission, qui acheva de le déconcerter.

— Il faut obéir, mon cher enfant, à l'ordre qui vous a été donné. Laissez à vos maîtres le soin et la responsabilité de votre direction morale. C'est une règle de cette maison d'interdire les préférences entre camarades; c'est ainsi la plus grande protection contre votre inexpérience. Les amitiés particulières engendrent souvent les faiblesses et les fautes; elles sont souvent la cause de nos offenses envers Notre-Seigneur. Ne discutez pas, mon cher enfant, obéissez. Ce sera un nouveau sacrifice agréable au divin Jésus. Prenez dès maintenant la résolution de lui consacrer exclusivement toutes les ardeurs de votre âme. C'est à lui seul que vous devez aller; il est l'ami qui ne trompe pas et dont la sublime tendresse nous enveloppe, nous protège contre nos propres défaillances. Allez en paix, mon enfant, et ne péchez plus. »

Et Jacques vaincu vint s'agenouiller dévotement sur la dalle; il y resta longtemps dans une contemplation absorbée. Son esprit était sans révolte, son âme s'était soumise.

Au petit séminaire, l'enseignement religieux occupait une large place dans les préoccupations des supérieurs qui apportaient un soin particulier et une certaine solennité aux réunions du catéchisme de persévérance. Dans ce but, chaque jeudi, les élèves de la première division qui comprenait les internes et les externes depuis la troisième jusqu'à la philosophie inclusivement, descendaient à la chapelle à huit heures. Là, après la récitation du catéchisme et le chant des cantiques commençait la conférence d'instruction religieuse; elle était faite par un des professeurs des classes supérieures et elle avait pour objet suivant un pro-

gramme vigoureux, l'enseignement du dogme, les sources de la révélation, les mystères de la foi et quelques leçons aussi d'histoire ecclésiastique. Dans la chaire, le prêtre, avec une certaine lenteur, lisait son travail documenté, divisé en titres et en sous-titres pour la plus grande facilité des élèves qui, fiévreusement, le crayon à la main, penchés sur leurs buvards, s'efforçaient de reproduire les phrases mêmes du conférencier, car, dans la reproduction fidèle du texte résidaient le mérite et la valeur de l'élève. Après la conférence, un autre prêtre montait en chaire et donnait une homélie sur un sujet de morale évangélique.

A ces réunions, Jacques apportait une attention pieuse, cherchant à imiter ses camarades, mais son inexpérience tâtonnait dans ce travail de sténographe et il se désolait de ses notes maladroites, incomplètes. Il s'efforçait de se réconforter en pensant que Pierre viendrait bien en cachette à son aide, mais il savait que c'était là une fraude grave et sévèrement punie et il demeurait inquiet. A peine remis d'une remontrance, il appréhendait de nouvelles réprimandes. Par scrupule de conscience aussi, il rédigea seul sa conférence, dans une véritable angoisse d'esprit. Confiant dans le jugement de son ami, il lui soumit son travail et Pierre, non sans quelque ironie, le tranquillisa sur l'impression qu'il produirait:

— « Rassure-toi, lui dit-il, tu seras bien coté parmi les lévites, mais surtout n'oublie pas ta prière. »

Il était de tradition, en effet, au catéchisme de persévérance, de terminer par une invocation quelconque chaque rédaction. C'était une façon

habile de permettre aux prêtres enseignants de suivre l'état d'âme des élèves et d'exercer une surveillance discrète, mais efficace, sur les tièdes et sur les ardents, sur les mystiques et sur les indifférents.

Sous le coup de l'épreuve qu'il venait de subir, Jacques transcrivit à la fin de son devoir religieux cette oraison sincère et humiliée : « Seigneur Jésus, donnez-moi toujours le courage d'accepter les blâmes qui me sont adressés ou les ordres de mes maîtres sans murmurer, dans un absolu esprit de soumission et de foi. Daignez agréer toutes mes souffrances, jusqu'à la moindre de mes contrariétés, en rémission de mes péchés et aussi en reconnaisance des bienfaits dont vous m'avez comblé. Amen ».

Chaque jeudi, la conférence terminée et les notes données, le professeur avait l'habitude de lire pour l'édification des élèves la prière qui lui semblait la plus digne d'être citée, sans que le nom de son auteur fût prononcé cependant. Celle de Jacques, pour cette raison sans doute, fut publiquement lue et commentée. A cette lecture révélatrice, Pierre reconnut son ami et se retourna vers lui en souriant, tandis que celui-ci, confus de cette indiscrétion, baissait la tête comme un enfant honteux.

Ainsi les mois s'écoulèrent dans l'ordre invariable des occupations quotidiennes et l'âme de Jacques se façonnait sous les douces impressions de cette vie calme et pieuse. Sa grande sensibilité trouvait un charme profond dans ce constant labeur, en cet isolement dévot où tout concourait à une perpétuelle oraison. Sa pensée, enveloppée

de la mysticité ambiante, s'employait obstinément dans un travail soutenu, car pour lui, tout effort louable était une prière, une élévation du cœur et de l'esprit vers Dieu. En cette préoccupation de son intelligence, rien ne venait maintenant l'inquiéter ou l'émouvoir. Les lettres qu'il écrivait chaque semaine à sa mère ou au bon curé Denis et les réponses différentes qu'il en recevait, l'une rudimentaire remplie de soucis matériels, l'autre attendrie, pleine de foi et de dévouement, constituaient ses seules distractions, car il ne sortait que très rarement, au premier jeudi de chaque mois. C'était l'unique jour réservé aux entrevues de famille et encore cette liberté ne durait que de courts moments, quelques heures à peine. Le contact avec le monde extérieur se réduisait à cette simple sortie mensuelle. Par cette règle voulue et acceptée de part et d'autre, au petit séminaire, l'élève restait ainsi pendant dix mois, en dehors de quelques journées au premier de l'an et après les fêtes de Pâques, sous la domination affectueusement sévère de ses maîtres. Les enseignements qu'il en recevait, toujours inspirés par les plus ardentes croyances, transformaient son esprit et son cœur en une individualité malléable qui gardait profondément les impressions reçues. La nature la plus rebelle, la moins imaginative subissait fatalement, par l'habitude d'abord, par les influences du milieu, par le charme séduisant de cette harmonie religieuse, l'empreinte de cette éducation très spéciale qui s'adressait surtout au cœur de l'enfant et qui l'amenait doucement au travail en lui parlant sans cesse de Dieu, de la Vierge et des Saints.

Jacques, dont l'âme droite ignorait les moindres défaillances, était tout disposé à croire à la science absolue, à l'infaillibilité des prêtres qui l'enseignaient et il acceptait tout de leur autorité, qu'il considérait comme une délégation de la puissance divine. Sa foi conservait infatigablement ses élans de tendresse et d'amour, ses scrupules et toute son humilité inquiète. En un sentiment d'absolue soumission, il s'abandonnait sans réserve à la direction de son confesseur. Fidèle à son amitié, tout en évitant avec soin l'assiduité à l'égard de Pierre, ce qui, à ses yeux, aurait été un grave péché, il le cherchait discrètement cependant, de temps en temps, de préférence les jours de promenade. Il espérait par cette ruse permise passer inaperçu dans la cohue indifférente des autres et désarmer les reproches. Alors il était heureux, d'un bonheur intime et profond qu'il gardait jalousement pour lui, serrant parfois, en un geste inconscient, la main de son compagnon. Et quand sur les larges routes normandes, ils marchaient par groupes de trois (car c'était encore une règle de la maison), il avait à l'âme une volupté si douce qu'elle brillait dans ses yeux limpides, dans son regard élargi. Ces longues courses à pied, d'un pas méthodique et régulier, sans jeu et sans désordre, lui rappelaient les flâneries d'autrefois avec l'abbé Denis, par les chemins ombreux, saturés de l'âpre odeur des buis ou, à travers les hameaux, dans le silence des bois endormis. Et l'imagination de Jacques, par l'évocation toujours chère de ses premières impressions d'enfant, goûtait un charme plus pénétrant encore dans l'affection de Pierre dont la parole moqueuse et la gaieté sonore

secouaient heureusement sa timidité et sa gaucherie. Quelquefois Pierre ramenait la conversation sur l'insuffisance de la troisième pension dont il critiquait amèrement l'existence, car il était bon et généreux. D'un mot où se révélait toute son obéissance passive, Jacques l'arrêtait : « Si j'étais envieux, je t'approuverais peut-être, mais je ne le suis pas. De plus, j'ai une autre raison pour ne pas me plaindre. Je veux être prêtre et je dois être pauvre comme Notre-Seigneur ».

Pierre insistait, blâmant les supérieurs d'avoir ainsi établi dans le même réfectoire des différences sociales entre les élèves, les uns bien traités, les autres condamnés à ne pas satisfaire leur faim.

Mais Jacques, toujours soumis, l'interrompait:

— Tu es injuste, tu exagères, nous avons du pain à discrétion, je me suis toujours rassasié. Et puis enfin, je paie une très faible pension, on ne peut me nourrir comme toi qui paies fort cher. Tout cela est peu de chose, vois-tu. D'ailleurs, je ne serais pas mieux à la table de mes parents qui sont pauvres, je n'ai pas le droit de me plaindre.

Mais Pierre haussait les épaules, nullement convaincu: sa probité se révoltait devant cette soumission si ingénue. Et il reprenait sur un ton plus âpre et plus violent:

— Eh bien ! moi je leur en veux et je trouve ces procédés bien peu évangéliques. Le pain sec, c'est le régime des prisonniers. Crois-moi, beaucoup de tes camarades en souffrent en silence.

Et il citait des noms dans sa franchise indignée.

— Tais-toi, Pierre, on pourrait t'entendre et ce sont là de mauvaises pensées.

Et subitement inquiets, oppressés, la conversation tombait entre eux.

Deux fois par mois, Jacques avait une autre raison de se rencontrer avec son ami. Il en attendait impatiemment l'heureux moment, chaque quinzaine. Ils appartenaient en effet tous les deux au même groupe de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul: d'où naissait pour eux l'obligation d'aller, sous la conduite d'un professeur, visiter le dimanche avant les vêpres les pauvres et les infirmes dans les faubourgs de la ville. Alors, dans la liberté relative qu'on leur octroyait, la conversation prenait une autre allure. En ce devoir de charité sincère qu'ils accomplissaient ensemble d'un cœur joyeux, leur sensibilité trouvait un regain d'attendrissement et les vives impressions qu'ils ressentaient leur mettaient à l'âme une commune sympathie pour tous ces malheureux auxquels ils apportaient, d'une figure souriante, la main tendue, en même temps que des secours, le réconfort de leurs paroles affectueuses.

Ainsi l'année s'écoula et pendant les deux mois de vacances, Jacques vint reprendre sa place au presbytère où l'abbé Denis le garda jalousement loin de la ferme. Il redoutait pour lui les sarcasmes ou les tracasseries de ses frères et il voulut lui éviter ces souffrances inutiles en l'installant chez lui comme l'année précédente. Dès lors, les habitudes anciennes le ressaisirent et la tranquille intimité d'autrefois, d'allure plus sérieuse et plus grave cependant, les réunit de nouveau. Avec une joie impatiente, Jacques dès le lendemain reprit ses fonctions à l'église où il s'attar-

dait volontiers dans la douceur des souvenirs qu'il y retrouvait. Au presbytère, assis auprès du vieux prêtre, sous les charmilles du jardin, il écoutait en un recueillement attendri, les moindres récits des événements passés que l'abbé Denis lui déroulait, depuis les séances du conseil de fabrique, les décès ou les naissances survenus, les mariages célébrés, jusqu'à l'état des récoltes et les colères de Mélanie.

Souvent aussi, à l'ombre des chênes séculaires dont les robustes branches plongeaient l'avenue dans une tiède fraîcheur, côte à côte, ils déambulaient lentement, des heures entières. Jacques, un bréviaire d'emprunt à la main, donnait les répons des psaumes à son compagnon qui déjà l'initiait aux prières quotidiennes et à l'office des saints, à toutes les légendes dorées. Avec un contentement pieux, l'élève s'empressait, attentif et grave, tout heureux de se voir déjà appelé à ces obligations sacerdotales. Et dévotement d'un geste recueilli, il se découvrait chaque fois que ses lèvres murmuraient le nom du Divin Maître.

Hormis ses occupations et les soins du jardinage, Jacques se livrait à l'étude, s'entretenait la mémoire, ou bien, quand le temps devenait propice et que le ciel se chargeait de nuages, sur un signe du vieux prêtre, ils couraient tous les deux à la Sienne, petite rivière sinueuse et jolie qui serpentait limpide à travers les prairies. L'un portait la hotte et les appâts, l'autre la ligne soigneusement roulée dans un étui de toile brune. Au pied d'un tronc de hêtre, à demi cachés par les roseaux, ils préparaient l'engin, puis, silencieux, ils s'asseyaient, guettaient le jeu du bouchon avec une

intense émotion. Et Dieu sait de quels éclats triomphants l'abbé Denis, la soutane retroussée, le tricorne sur l'oreille, saluait l'apparition d'une truite frétillante, aux écailles nacrées. Entre ses doigts malhabiles, il la prenait, la retournait avec une curiosité d'enfant, un frisson de tout l'être. Et quand, à la chute du jour, à l'heure où l'étroite vallée se noyait sous un rideau de brumes flottantes, la hotte s'était alourdie, il la soupesait avec délicatesse, en connaisseur satisfait. Sa physionomie s'éclairait subitement, une lueur d'indicible ravissement passait dans ses yeux et il éclatait de rire en sa joie délirante. Puis, tout à coup, il redevenait presque grave et d'un geste brusque, il se découvrait: « Seigneur, soyez loué pour cette bonne aubaine. Vraiment, vous gâtez votre vieux serviteur. Ah! mon cher Jacques, que nous allons bien souper ce soir ! » Et le rire résonnait plus bruyant encore. Alors, avec son compagnon, l'abbé Denis reprenait le chemin du presbytère. A travers les prairies, mis en belle humeur par quelque refrain attardé d'un paysan regagnant sa ferme, il fredonnait un cantique à demi voix d'abord, puis s'enhardissant peu à peu (car son contentement éprouvait comme le besoin de se répandre au dehors) sur un ton jovial, en une cadence de chanson, il célébrait la Vierge:

L'heure était venue
Où l'airain sacré
De sa voix connue
Annonçait l'Ave...

Et Jacques, à l'unisson de sa joie, reprenait à pleins poumons: « *Ave, ave, ave, Maria* », que

l'écho fidèle répétait au loin derrière la colline estompée.

De retour à la maison, en son impatience fébrile, l'abbé bousculait Mélanie, tout effarée de cette vivacité inaccoutumée, et, sans tenir compte de ses protestations de ménagère, il étalait sa pêche sur un coussinet d'herbe fraîche, au milieu de la cuisine, et il l'admirait béatement. Puis quand le poisson tout enfariné n'attendait plus que la cuisson, l'abbé Denis venait s'asseoir dans le vieux fauteuil de paille devant l'âtre. Et là, il surveillait d'un œil inquiet la large tuile où se bronzaient dans le beurre odorant les grasses truites. Mais un remords le saisissait brusquement. Ce péché de gourmandise isolée empoisonnait son plaisir, et pour racheter sa faute, vite il déléguait Jacques à la recherche du sacristain et du maître chantre, ses voisins. Et ce soir-là, les volets clos, le cidre en bouteilles lançait au plafond dans une détonation retentissante son bouchon libéré des entraves et sa liqueur dorée moussait joyeusement dans les verres remplis jusqu'aux bords.

Au mois d'octobre, avec la mélancolie qui accompagne toujours chez les intelligences sentimentales les changements d'habitudes ou les modifications de vie, Jacques Fidus revint au petit séminaire. Sa piété, dès le début, prit une tournure plus grave et plus exclusive.

Un événement en apparence sans importance en fut la cause. Par suite du départ d'un élève de philosophie, l'abbé Michel, son confesseur, le choisit comme répondant, et cette fonction, qu'il convoitait depuis longtemps et qui lui conférait certains privilèges à la chapelle, le combla de joie.

Il y trouva un motif plus puissant encore de se montrer zélé, car il voyait là une faveur de la Providence. Par esprit de sacrifice, afin de ne rien distraire de cette préoccupation, en vue d'attendre aussi peut-être une plus grande perfection, il s'éloigna de Pierre dont la piété, contrairement à la sienne, se refroidissait. Il en souffrit beaucoup, mais garda au fond de son âme isolée son désappointement douloureux.

Pendant la retraite cependant, croyant le moment favorable, il l'exhorta à plus de ferveur, à un retour vers une foi plus vive. Pierre, médusé, l'écouta avec une surprise mêlée d'inquiétude. Et brusquement il l'interrompit. Sa voix avait une inflexion moqueuse :

— Ah! çà, qu'est-ce qui te prend aujourd'hui ? Attends au moins d'être sous-diacre pour me faire des remontrances. Vraiment, tu m'étonnes.

Et Pierre lui tourna les talons avec humeur. Jacques, déconcerté, resta sans réponse, mais son élan affectueux se brisa contre cette boutade et sa pensée incomprise le rejeta dans une sage réserve à l'égard de son ami. Dès lors le travail avec la prière le saisit égoïstement et il mit en toute chose une scrupuleuse activité. Il resta ce qu'il avait été, un bon élève, sans être l'élève brillant qu'il eût pu devenir. Très défiant de lui-même, ne pouvant se débarrasser de sa timidité naturelle, gardant profondément la crainte native du paysan, il manquait de toute initiative, de toute hardiesse intellectuelle, qualités d'action qui eussent pu le porter aux places enviées. D'ailleurs il ignorait l'attrait des satisfactions d'amour-propre. Son cœur demeurait sans vanité et sans orgueil.

Tout en donnant aux travaux quotidiens un égal soin, il apportait néanmoins une particulière attention à la conférence d'enseignement religieux, convaincu que la connaissance des mystères de la foi était la seule chose utile au salut de son âme. Son confesseur, qui gardait sur lui une influence absolue, l'entretenait dans ces idées étroites et lui répétait sans cesse que l'unique science qu'il importait de connaître était celle de Dieu.

Dans le but louable de procurer aux lévites sortis de la maison un certain relief, une plus grande autorité, le petit séminaire payait les frais d'examen au baccalauréat aux plus studieux d'entre eux, aux meilleurs élèves dont le succès semblait assuré. Jacques fut compris dans cette catégorie. Son professeur l'avait désigné à la bienveillance de l'administration comme un séminariste capable d'occuper plus tard une place honorable dans le diocèse.

Quelque temps avant la session, le Supérieur annonça aux élèves réunis à la chapelle qu'une neuvaine allait commencer afin d'appeler la protection de saint Joseph sur tous ceux qui se préparaient à subir les épreuves, et il les exhorta à tout le recueillement désirable en semblable occurrence.

Jacques, avec toutes les marques de la plus suppliante humilité, suivit les différents exercices de cette neuvaine qui se terminait par une communion générale.

Sous la conduite d'un professeur qui ne les quittait pas, il se rendit avec ses camarades au siège de la Faculté, où il subit du reste avec un

plein succès la première épreuve du baccalauréat ès lettres.

A cette heureuse nouvelle, qu'il apprit un matin de juillet, l'abbé Denis tressaillit de joie. Il se prosterna devant son Christ, puis brusquement comme mû par un ressort, il se releva. Au risque de se casser les reins, il dégringola l'escalier : « Mélanie ! Mélanie ! » criait-il à tue-tête. Celle-ci accourut, terrifiée à cet appel. Mais il ne lui donna pas le temps de se remettre. En sa fureur d'allégresse, il se contenta de lui jeter ces mots mystérieux: « Jacques est bachelier ! » Et comme la vieille servante regardait de ses grands yeux hébétés, la face figée dans une expression de stupide étonnement :

— Ah ! vous ne comprenez pas! Eh bien! Jacques est un savant ; il vient d'obtenir un beau diplôme !

Et l'abbé Denis, sans s'expliquer davantage, continua sa course précipitée. Sous les arbres de l'avenue, il rencontra le sacristain. Brusquement il s'arrêta: « Grande nouvelle, mon ami. Jacques est bachelier. Tu le diras à tous les gens que tu verras, tu entends bien, n'est-ce pas ? »

— Oui, M'sieu le Tchuré.

Et il courut plus ardemment encore vers la ferme. Il y entra en coup de vent. Le père et la mère Fidus étaient attablés avec leurs fils; suivant l'habitude du pays, ils collationnaient de pain noir et de lard. A la vue du prêtre, ils se levèrent tous, respectueux et se découvrirent.

— Père Fidus, reprenait le curé, gloire à Dieu! Jacques est bachelier !

Et, dans l'enthousiasme de son contentement,

tête nue, le tricorne à la main, le visage radieux, il chantait les louanges de son élève.

Ce succès obtenu prit à ses yeux des proportions fantastiques. Cela devint une idée fixe, mais charmeuse, et il vécut en cette obsession volontaire. Ainsi qu'un événement de la plus haute importance, il l'annonçait à tout venant. Il en parla même en chaire, après le prône, à ses paroissiens attentifs comme d'un nouveau sujet de bénir Notre-Seigneur. Puis, se tournant vers les jeunes garçons qui l'écoutaient, il leur montra le modèle qu'il fallait suivre, « cet ancien camarade qui, après avoir été leur édification par sa constante piété, devenait aujourd'hui, par son travail, l'honneur de son village et la joie de son vieux curé... Admirez, mes chers frères, ajoutait-il, cette preuve de la divine bonté de Jésus envers nous. N'est-ce pas là une manifestation évidente des bienfaits de la Providence qui est venue chercher dans une humble maison, pour l'appeler à son service, l'enfant qui doit honorer un jour notre Mère, la Sainte Eglise ?... » Et son âme émue s'exaltait dans cette pensée où vibraient la tendresse touchante de son affection et l'inébranlable confiance de sa foi.

Quelques jours après, Jacques revint au pays. Tout frémissant d'impatience, l'abbé Denis l'attendait. Devant le presbytère, à la descente de la carriole, il l'accueillit, les bras ouverts, avec une intense émotion. Il le serrait sur sa poitrine : « Mon cher enfant, mon cher enfant ! répétait il. Que tu me rends heureux ! »

Il disait vrai le brave homme ! Ce fut certainement une des plus douces heures de sa modeste vie.

Dès lors un sentiment nouveau se fit jour en son âme. Cette distinction obtenue par son élève modifia son attitude. Son esprit simpliste, d'une instruction rudimentaire, très enclin à subir l'influence d'une supériorité intellectuelle, se montra moins familier à l'égard de Jacques, dont les connaissances, sanctionnées officiellement, l'intimidaient. Ce n'était plus l'enfant de chœur qu'il avait devant lui, c'était déjà un lévite instruit et prédestiné. Aussi parfois il l'accablait de questions, éprouvant une secrète jouissance à reconnaître la facilité et la sûreté des réponses de son protégé. Au pied du tabernacle, en ses méditations profondes, il bénissait son Divin Maître de l'avoir ainsi choisi, lui, ignorant serviteur, pour guider vers l'autel les premiers pas de ce Benjamin qui, peut-être, illustrerait le diocèse de son savoir et de son éloquence.

Avant de l'accompagner une dernière fois au petit séminaire, l'abbé Denis eut avec Jacques un entretien très solennel et très ému.

— Mon cher enfant, lui dit-il, voilà le début de tes études de séminariste. Tu vas entrer en philosophie et celle qu'on t'enseignera n'est que le prélude d'une autre science plus approfondie. Ton professeur t'expliquera l'intérêt et la nécessité de cet enseignement, mieux que je ne pourrais le faire. Sache bien que tu vas prendre devant Dieu, qui t'a comblé de ses dons, de solennels engagements, redouble de piété afin que le Saint-Esprit t'éclaire et donne à ton intelligence, si faible sans sa grâce, la force dont elle a besoin. Vois-tu, mon cher enfant, dans le monde où tu auras à lutter contre les embûches du démon, on attaquera sou-

vent notre sainte religion, il faut te préparer dès maintenant à la défendre en vaillant soldat. Le meilleur moyen, c'est d'être instruit, parce que tu ne te laisseras jamais surprendre par les sophismes de nos adversaires et les affirmations des athées. Garde donc au plus profond de ton âme un culte tout particulier pour la Sainte Vierge, ne fais rien sans l'intéresser à ton travail. Tu as été certainement son enfant de prédilection, reste toujours digne de sa tendresse et de ses bienfaits. Souviens-toi que l'innocence de l'esprit et la pureté du corps sont à ses yeux virginaux les vertus les plus nobles et les plus agréables. Dans la vie de chaque jour, notre ministère sacerdotal est soumis à de rudes épreuves. Si nous trouvons autour de nous de braves gens comme ceux que tu connais dans notre village, nous rencontrons aussi des méchants et des calomniateurs. N'oublie jamais que la dignité de l'existence et l'estime de soi-même sont les meilleures réponses aux outrages. Ne te laisse pas séduire par l'appât de la richesse, reste pauvre, doux aux humbles comme Notre-Seigneur. Tu verras comme toutes les misères sont peu de chose en présence des souffrances du Sauveur. Et tu auras vite oublié alors les inévitables meurtrissures de ton cœur quand tu tiendras entre tes doigts consacrés le corps du divin Maître. Alors tu comprendras les ineffables joies du sacerdoce, quand l'auguste Victime descendra sur l'autel à ta voix. Ah! ce jour béni! comme je l'attends! Chaque matin, mon cher enfant, je demande au bon Dieu l'insigne grâce de me conserver la vie pour avoir l'immense bonheur de l'accompagner au Saint-

Sacrifice. Il me doit bien cette faveur, puisque c'est moi qui t'ai élevé. »

Dans le charme mystique de tous ces entretiens Jacques reprit sa place au petit séminaire. Il apporta à la connaissance des principes de philosophie qu'on lui enseignait son activité pensante, toute sa plus curieuse attention. Il fit des dissertations soigneuses où il transcrivit fidèlement ses sentiments de probité, ses idées de bon sens et de raison. Avec une conscience inquiète, il apprit la psychologie. La morale l'intéressa puissamment: son esprit y trouvait un aliment plus conforme à ses tendances. La logique lui inspira, par son aridité et son art de raisonner, un mortel ennui, mais il s'efforça de le supporter. Son âme disciplinée et très profondément pieuse allait de l'étude à la chapelle, vivant et agissant dans une constante préoccupation religieuse. Isolé, de nature peu communicative, réservant toutes ses tendresses refoulées pour son confesseur, Jacques n'avait et ne recherchait aucune distraction extérieure, heureux cependant, mais avec mélancolie, quand il recevait des lettres de Pierre, volontaire d'un an dans un régiment d'infanterie. Ces longues épîtres provoquaient un court instant de joie, puis il revenait vers un état de quiétude et de contemplation, au contact de son confesseur dont il subissait l'entière influence. Il pensait chaque jour davantage à l'avenir qui approchait et il était impatient de se livrer en un complet abandon de lui-même à ce qu'il croyait être sa vocation.

Ce moment tant désiré vint enfin. Un soir du mois de juin, il fut appelé chez le Supérieur. Dans une hâte inquiète il se rendit à son cabinet de tra-

vail. A peine entré, d'une voix paternelle et volontairement douce, le prêtre, en lui désignant de la main un siège près de lui, le rassura !

— Mon cher enfant, asseyez-vous.

Il reprit:

— Quand le digne prêtre qui vous a élevé est venu vous recommander aux professeurs du petit séminaire, il nous fit espérer que vous vous destineriez au Saint Sacerdoce. Il vous avait présenté comme un lévite digne à tous égards de notre bienveillance, et je suis heureux de vous dire que vous ne nous avez donné que des sujets de satisfaction et d'édification. Maintenant que vous êtes sur le point de terminer votre philosophie, je viens vous demander, tant en mon nom qu'en celui du conseil de cette maison, si vous persistez dans vos intentions pieuses.

Jacques Fidus, qui demeurait très attentif, répondit sans hésiter, avec une crânerie presque joyeuse:

— Oui, Monsieur le Supérieur. C'est mon plus grand désir.

Le prêtre sourit:

— Mon cher enfant, je suis très heureux de votre détermination. Vous verrez comme le service de Dieu est bon et consolant. Jamais il ne trompe, lui seul n'engendre jamais la désillusion. Le salut des âmes, c'est une grande chose, une tâche noble entre toutes, une source inépuisable de félicité et de grâces.

Puis, sur un ton moins solennel:

— Je vais avertir dès maintenant vos futurs Directeurs du grand séminaire. Vous pouvez an-

noncer vous-même votre décision à vos professeurs.

Et le Supérieur, se levant, s'avança vers Jacques et, lui prenant les deux mains affectueusement:

— Allons, mon cher ami, que Notre-Seigneur vous bénisse et fasse de vous un saint prêtre.

Quand il sortit de cette entrevue, Jacques était comme transformé. Une force nouvelle dilatait son cœur; il éprouvait un délicieux contentement et une confiance sereine qu'il n'avait jamais ressentis. En sa hâte impatiente de répandre sa joie au dehors, il courut chez l'abbé Michel. Lui, d'ordinaire d'une tendresse plutôt craintive, eut à l'égard de son confesseur une hardiesse affectueuse qu'il ne raisonna pas. A peine entré, la porte close, il se précipita dans ses bras. Le prêtre, sous la surprise un peu brutale de cet élan, eut un cri d'anxiété:

— Qu'y a-t-il donc ? Que vous est-il arrivé?

Jacques le rassura:

— Mon père, je suis heureux; je viens de voir Monsieur le Supérieur. J'entre au grand séminaire.

A ces phrases heurtées, la physionomie de l'abbé Michel se modifia subitement. Elle prit une expression de gravité religieuse.

— Mon cher Jacques, lui répondit-il, comme vous, je me réjouis. *Gaudeamus*. N'est-ce pas moi qui ai dirigé votre âme vers ce but ? Mais, croyez-moi, le sacerdoce est une chose redoutable. C'est souvent le chemin du sacrifice, à l'imitation de celui du Divin Crucifié. Aussi faut-il vous préparer à la lutte et à la souffrance dans une cons-

tante oraison. Là seulement résident la force et le courage du prêtre. N'oubliez pas non plus que, pour servir Jésus, il faut être bien pur et garder jalousement son âme de toute souillure comme de toute faiblesse. La Sainte Vierge vous y aidera. Prions, mon cher enfant. »

Et l'abbé Michel s'agenouilla, Jacques l'imita. Et avec une foi profonde, le regard perdu, le prêtre récitait : « *Salve Regina, Mater misericordiæ* », Jacques près de lui, la tête inclinée en une dévotion recueillie et les mains jointes, murmurait la même invocation.

Depuis cette heure inoubliable, en possession d'une certitude aimée, Jacques vécut des heures de rêve. Il s'anéantissait souvent, le matin, après la messe, en des méditations absorbées, goûtant le charme infini de sa prière. Son âme, dans la prescience de l'avenir qu'elle désirait, contemplait tous les tableaux qui l'enchantaient et cet abandon au Dieu d'amour, joint à la beauté des cérémonies du culte dont il serait lui-même l'ordonnateur, lui apparaissait comme l'unique but de toutes ses aspirations et de ses ardeurs généreuses. Sous l'empire presque exclusif de ces idées, avec une indifférence absolue, il passa la deuxième épreuve du baccalauréat et revint plus docile encore au presbytère de Guémanoir où l'abbé Denis l'accueillit avec tous les élans de sa vive tendresse et la satisfaction de son orgueil paternel. Jacques y vécut deux longs mois, heureux dans la paix bienfaisante de l'âme et l'impatience des joies mystiques qui l'attendaient au grand séminaire.

III

Unelles, petite ville d'environ huit mille âmes, siège de l'évêché, avait été construite sur les deux versants d'une colline escarpée. Dans son groupement resserré, de la base au sommet, Unelles s'étageait harmonieusement, offrant ainsi aux regards une étonnante variété d'aspects. Du Nord au Sud, entre des maisons d'inégale hauteur, une rue sinueuse, aux brusques tournants, la traversait en son étendue. Vers cette artère centrale, qui montait et descendait, d'autres voies étroites convergeaient venant des faubourgs ou des routes bordées d'arbres qui se déroulaient à ses pieds. Au point culminant de la colline, sur un plateau exigu se dressait, en son orgueilleuse majesté, la cathédrale d'une merveilleuse beauté, un des plus purs chefs-d'œuvre de l'art gothique. Des sommets de l'horizon, de quelque côté qu'on la contemplât, elle ravissait les yeux par son élégance altière. La hardiesse de ses lignes, l'incomparable pureté de son dessin provoquaient l'enthousiasme et l'admiration, en même temps qu'elles célébraient la puissante patience et le génie créateur des siècles de foi.

De chaque côté du portail, face à l'occident et surmonté d'une verrière dont les nuances s'étaient à demi effacées sous la patine du temps, deux

tours carrées dressaient leurs masses géantes. Vers les cieux, elles montaient s'affinant graduellement et de leurs flèches élancées surgissaient, au niveau des bourdons, ainsi que des aiguilles de pierre, des clochetons ajourés aux fines nervures. En arrière des flèches, dans l'axe de l'édifice, au-dessus de la voûte du transept, s'élevait en sa déconcertante audace le Dôme de forme octogonale dont la galerie aérienne semblait commander à l'espace infini. L'intérieur de la cathédrale offrait l'image d'une croix latine. Partout y régnait une majestueuse ordonnance. C'étaient d'abord, dans les nefs latérales qui se prolongeaient autour de l'hémicycle du chœur, les six chapelles toutes baignées de la lumière voilée des vitraux, puis la nef principale escortée de légères colonnes qui s'élançaient d'un seul jet vers les arceaux des voûtes. C'étaient ensuite le transept aux grandioses proportions, enfin le chœur circulaire dont les arcades ogivales, reposant sur des colonnes géminées, faisaient à l'autel surélevé d'un marbre de neige comme une floraison épanouie de pierres ouvragées et de rosaces.

A flanc de colline, des deux côtés de la cathédrale ainsi que des sentinelles avancées se dressaient les églises paroissiales, Saint-Pierre et Saint-Nicolas, robustes édifices de style ogival qui dominaient de leurs clochers la masse compacte des maisons. A une courte distance de l'évêché, situé à droite de la cathédrale, s'allongeaient en bordure sur la rue les bâtiments parallèles du grand séminaire, constructions lourdes et inélégantes dont les murs élevés, percés de fenêtres étroites, donnaient à l'ensemble le triste aspect

d'une immense prison, avec ses vastes cours, peuplées d'arbres chétifs.

A mesure que les mois s'écoulaient au grand séminaire, Jacques Fidus sentait une vague inquiétude envahir son âme. Non que sa foi eût diminué de ferveur, elle était toujours aussi vive que son mysticisme était profond, mais il éprouvait une étrange souffrance à vivre cette existence monotone, bien différente de celle que son imagination lui avait fait entrevoir. L'isolement moral d'abord et la somnolence intellectuelle, qui s'appesantissaient tout autour de lui, l'oppressaient et lui causaient une douloureuse déception.

La défense absolue de toute amitié lui semblait la loi la plus rigoureuse à observer. En toute circonstance, les relations entre confrères devaient garder un caractère exclusif d'impersonnalité et de courtoisie dont le tutoiement était proscrit. Les Directeurs sulpiciens admettaient facilement qu'une affection particulière est une offense à Dieu dont elle détourne le cœur du séminariste. C'était donc une aggravation des idées dont il avait eu à souffrir au petit séminaire. En conformité avec la règle imposée, les lévites, sans distinction de grades, devaient se fréquenter indifféremment, au hasard de la sortie de la chapelle où ils se rendaient toujours après les repas. Cette obligation mettait Jacques souvent en présence de confrères plus ou moins sympathiques, et la conversation s'en ressentait au cours des récréations, pendant lesquelles ils devaient marcher trois par trois et ne jamais se livrer au jeu. L'objet des colloques ne se rapportait qu'aux menus potins de communauté, incidents de classe ou critiques de profes-

seurs, car aucun journal, pas même la *Semaine Religieuse*, ne pénétrait dans la maison où les portiers faisaient bonne garde.

De cette indifférence, savamment entretenue, naissait comme une insouciance générale déconcertante pour les natures affectives.

Tout d'abord Jacques, grâce à des ruses ingénieuses, avait cherché à renouer des relations avec ses anciens camarades, maintenant diacres ou sous-diacres, mais il n'avait trouvé près d'eux qu'un accueil banal, d'une courtoisie protectrice. Aussi n'avait-il pas insisté, car sa timidité lui enlevait toute assurance. En son désarroi, sa première pensée fut d'écrire à l'abbé Michel, de préférence à son vieux curé, car il craignait avec raison que le récit de ses impressions ne lui parût une plainte déguisée et ne lui causât une peine extrême. Son confesseur du moins comprendrait sa souffrance et certainement lui apporterait la consolation dont son âme inquiète éprouvait l'impérieux besoin. Aussi dans l'espérance du secours qu'il escomptait déjà, il lui avoua avec une simplicité d'enfant sa détresse morale. La réponse ne se fit pas attendre, mais ce fut une déception.

Bien que parfumée de tendresse mystique et de sentimentalité sacerdotale, elle contenait d'amers reproches : « Eh quoi, mon cher enfant, vous vous « plaignez déjà au service de Dieu! Que vous man- « quez d'amour et d'esprit de sacrifice! Com- « ment ! une simple exigence de discipline, néces- « saire au bien de tous, vous rend défaillant à ce « point ! Vous m'étonnez vraiment. Je vous « croyais plus de soumission et d'humilité. Sachez « que vous n'êtes pas au grand séminaire pour y

« chercher des amitiés selon le cœur de Notre-
« Seigneur. Vous y êtes au contraire pour y
« apprendre à n'aimer que lui seul. » — Et Jacques Fidus désorienté, pleura amèrement.

Sur la foi d'un conseil, donné légèrement peut-être par un ancien, aussi sur l'impression physique qu'il avait ressentie au premier abord, car il subissait l'attirance des traits et des gestes, il avait choisi comme son directeur de conscience le professeur d'Ecriture Sainte, Monsieur Bret. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, à la physionomie joviale et satisfaite. Il affectait des manières aimables, se donnait un ton et des allures de conseiller plein d'expérience et de prêtre bien élevé. Il plaisait aux néophytes par sa rondeur d'aspect et son sourire bienveillant. Jacques, en sa désolation muette, sans aide et sans appui, facile à s'alarmer des moindres blâmes, courut se jeter aux genoux de son directeur. Celui-ci l'écouta avec une attention qu'il cherchait à rendre affectueuse. Aux aveux du séminariste, sa voix se fit douce et persuasive: « Mon cher pénitent, ne vous désolez pas ainsi. Le démon vous a tenté. Je reconnais là une des nombreuses ruses dont il se sert pour ébranler votre sainte vocation. Il faut redoubler de prière et d'adoration au Saint-Sacrement. L'oraison est la force qui le réduira. Allez en paix et priez. » Aussi Jacques dans une anxiété profonde, s'abandonna à tous les exercices de piété, y cherchant un renouveau de foi, en même temps qu'une diversion puissante à ses ennuis.

Dès le matin, il se livrait tout entier à la méditation qui durait trois quarts d'heure et dont le

sujet était donné la veille par le supérieur aux séminaristes. Elle se faisait à la chapelle, en commun, avant la messe. C'était souvent pour Jacques la cause d'une véritable fatigue, pieusement supportée du reste. Bien que peu préparé à ces sortes d'oraisons, il s'efforçait néanmoins dans une tension de toute son activité pensante, et par scrupule de conscience, à pénétrer l'objet de la méditation, cherchant à découvrir le sens des vérités qu'elle pouvait contenir, les conséquences et les obligations qui en résultaient pour lui. Et comme son esprit s'agitait éperdûment dans le même cercle d'idées, inapte à concevoir ces subtiles analyses, il éprouvait, en son impuissance, une lassitude extrême dont sa physionomie gardait l'empreinte. D'une probité minutieuse, à l'heure fixée par le règlement, il procédait dans sa chambre à son examen particulier. En cette étude de son âme; il s'inspirait du manuel de M. Tronson dont le misérable esprit, fait d'étroitesse et de fausseté savante, trouvait aux intentions les plus banales, aux gestes les plus instinctifs, des pensées mauvaises ou des allures coupables. Aussi Jacques, foncièrement chaste et de cœur pur, à la lecture de ce document en arrivait à s'épouvanter des moindres incidents de la vie, des moindres exigences physiques. Et il ne touchait pas sans frémir à ce livre dont il redoutait les étranges révélations et les déconcertants conseils.

Particulièrement le soir, et c'était là son heure bénie, il venait à la chapelle faire son adoration. Les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude d'extase, les yeux obstinément fixés sur l'autel, à genoux sur la dalle, il retrouvait ses élans d'amour,

ses appels de tendresse, sa foi sereine et ses enthousiasmes d'antan. Seul devant l'image chérie du Sauveur, étranger à tout ce qui ne rayonnait pas du tabernacle vers lui, dans le silence de son âme prosternée, il lui parlait comme à l'éternel confident de ses peines. Et sa prière était parfois si ardente et si souveraine qu'il lui semblait entendre la voix charmeuse de Jésus. Cette divine musique le consolait dans un court instant d'exquise ivresse. Alors, comme mû par une force inconsciente, Jacques Fidus se relevait en un transport de tout l'être.

L'organisation de l'enseignement théologique, tel que les directeurs le donnaient, le déroutait aussi par la méthode suivie, car elle le livrait à ses pauvres ressources, sans autre secours que le manuel de M. Bonal. C'était une vaste compilation en six volumes dont le mauvais latin le heurtait par sa trivialité et sa banalité. Seul avec ce livre, uniquement guidé par ses études insuffisantes de philosophie, il errait à l'aventure, à travers les pages, restant dans l'intervalle des classes, sept heures moroses en sa chambre avec les notes griffonnées au cours du professeur et qui n'étaient que de pâles commentaires sans aucune utilité. On l'initiait d'une étrange façon à la philosophie thomiste et on ne lui laissait guère le temps de comprendre la valeur de toutes les thèses soutenues, car la Somme défilait devant ses yeux étonnés, par petites tranches mesurées, les interprétations se succédant invariablement, dans la lettre étroite du texte.

C'étaient d'abord les traités de la Révélation, sa nécessité, son fait historique, l'Eglise, son insti-

tution, sa constitution, son autorité doctrinale, les lieux théologiques, l'autorité de la tradition, du Concile des Papes ; puis ensuite, le dogme proprement dit, les traités de Dieu, la Trinité, l'Incarnation, la Grâce, etc., en un mot toute la théologie objective. Tout cela se déroulait sous une forme exclusivement didactique, sans aucun relief. Et la multiplicité des thèses encombrait son esprit, surchargeait sa mémoire au détriment de la raison. En dépit de l'effort constant que Jacques apportait, malgré la tension d'esprit à laquelle il se contraignait dans le calme de sa chambrette, il n'avait que des vues confuses et incomplètes en chaque chose. Et il se désolait de son impuissance et de ce qu'il croyait être la faiblesse de son intelligence. Parfois, il éprouvait un sentiment intense de découragement, en présence de l'immensité du labeur imposé. Alors il se réfugiait en des prières acharnées qui ne suffisaient plus à le réconforter contre ses défaillances.

Effrayé de son ignorance, n'attribuant qu'à lui-même le désordre de son esprit, il s'en fut confier sa peine à son directeur qui le déconcerta en le rassurant avec une bonhomie souriante : « Je comprends vos scrupules. Contentez-vous de lire votre manuel avec profit. Voilà le nécessaire. Nous ne vous demandons pas certes de devenir des théologiens ! » Mais Jacques trouva cette réponse illusoire ; il l'accepta quand même en un sentiment d'obéissance, mais il continua de vivre néanmoins dans une grandissante inquiétude.

D'autres impressions, d'un ordre plus général, l'avaient aussi profondément affecté. Au séminaire, il n'avait pas rencontré la foi sacerdotale et le zèle

ecclésiastique qu'il croyait y découvrir. La plupart de ses camarades, indifférents et paresseux, garantis contre les suites de leur propre indolence par l'insouciance même des professeurs qui n'interrogeaient leurs élèves qu'à de rares intervalles sur les matières enseignées, ne pensaient qu'à une seule chose : apprendre suffisamment leur théologie pour n'être pas refusés à l'examen qui précédait les ordinations de Noël et de la Saint-Pierre. Tel était l'unique but de leurs préoccupations et la dominante de leur esprit. Les règlements intérieurs en facilitaient singulièrement le développement.

En effet, malgré la multiplicité des exercices quotidiens, le régime d'isolement à la chambre ne procurait au plus grand nombre des séminaristes que la lassitude et l'ennui. Fatalement, il en naissait l'ardent désir de s'affranchir de cette claustration néfaste et de voir fondre au plus tôt les quatre années de séjour en cette prison. La plupart des clercs pensaient ainsi et se communiquaient leurs identiques aspirations.

Peu nombreux étaient ceux qui, pour rompre la monotonie des heures lentes, se livraient à un travail intelligent et profitable. Les règlements eux-mêmes semblaient leur interdire toute velléité de cette nature. En dehors des manuels imposés, les directeurs ne toléraient entre les mains que des livres de piété ou des ouvrages classiques.

Absolument dépourvu d'éléments de lecture, le séminariste mortellement s'ennuyait. Quand il avait recopié ses notes, nonchalamment griffonnées au cours, il passait son temps à la porte de son voisin (car il était défendu de rester dans une

chambre close avec un confrère), en des commérages futiles et des conversations vides. Quelques-uns même incapables de secouer leur torpeur, dormaient sur leurs lits.

En cette affreuse somnolence, les plus intelligents, las de cette inaction mentale, recommençaient leurs humanités, relisaient leurs classiques ou se livraient à l'étude des langues étrangères. D'autres, et on les considérait comme des ambitieux, trouvaient assez de ressources dans leur esprit pour approfondir une thèse quelconque. Forts de leur préparation, ils s'amusaient à poser des objections au cours du professeur dans l'espoir, justifié du reste, de l'embarrasser. Toujours celui-ci, pris à l'improviste, confiait la défense du principe à un élève choisi parmi les meilleurs et les plus studieux. Et il se contentait alors d'écouter l'échange des arguments dans un latin familier, d'où toute clarté, sinon toute sincérité, était bannie. Mais les directeurs, soumis à une antique routine et redoutant toute initiative de la part des clercs, ne favorisaient aucunement ce genre d'émulation et cette antipathie leur venait d'en haut.

Le Supérieur, en effet, intelligence bornée, à tout jamais enfermé dans une lamentable étroitesse de pensées, dont il faisait la loi suprême de son enseignement, craignait ce mode de discussion comme une porte ouverte à l'orgueil et comme il ne voulait autour de lui qu'une honnête médiocrité il se montrait particulièrement agressif à l'égard des sujets distingués, ne négligeant jamais l'occasion de les humilier. Aussi cette attitude peu encourageante refroidissait les plus convaincus et les plus laborieux.

Jacques Fidus assistait, en un désarroi profond, à ces multiples incidents quotidiens. Son esprit, désorienté par la méthode de cette éducation décevante, avait des surprises douloureuses, mais comme sa probité native et son humilité lui interdisaient toute critique de l'ordre établi, à peine l'émotion ressentie, il s'efforçait d'oublier, demandant à une prière plus obstinée l'absolue soumission aux volontés des directeurs.

Mais en dépit de ses excellentes intentions, d'autres événements entretenaient son inquiétude. De temps en temps, il apprenait le départ inattendu d'un camarade et ces fuites se répétaient plus fréquentes encore aux approches des ordinations. C'étaient de jeunes clercs, robustes paysans qui, mourant d'inertie dans cette prison sans air, sans activité, sans mouvement, brisaient d'une main brutale les engagements antérieurs et rejoignaient leur régiment. D'autres, au contraire, las de cette oisiveté morale et séduits aussi par la renommée de certains ordres réguliers, échangeaient leurs soutanes contre une robe blanche, affrontant bravement, dans leur impatient désir d'une autre existence, les rudes épreuves du noviciat dominicain. Là, du moins, ils espéraient que leurs facultés emprisonnées retrouveraient leur libre essor. Et leur imagination, fouettée par un sang généreux, escomptait déjà les joies de la vanité et les faciles triomphes en des chaires à la mode.

La plupart attendaient, dans une douce somnolence, la réception des ordres et ne se préoccupaient guère de la légitimité et du désintéressement de leur résolution. Quelques-uns même reculaient devant la honte d'un retour dans le monde

ou les difficultés d'une existence différente de celle qu'ils avaient rêvée.

Témoin attristé de toutes ces choses, Jacques Fidus sentait chaque jour croître son désenchantement. La confiance qu'il avait dans la science de ses maîtres s'en trouvait diminuée, malgré la résistance qu'il opposait à vouloir les blâmer. Doué d'un salutaire bon sens qu'éclairait encore une observation précoce, il s'étonnait à juste titre que les directeurs retirassent à tous les clercs les plus louables initiatives et les condamnassent ainsi à une paresse que les séminaristes intelligents étaient les premiers à déplorer. Mais il gardait pour lui seul ces appréciations judicieuses, et dans les lettres qu'il écrivait au curé Denis ou à l'abbé Michel, il mettait un point d'honneur à n'en rien laisser voir. Et il demandait à lui-même la diversion dont son esprit laborieux avait besoin. Après une consciencieuse étude de théologie, il reprenait ses classiques et il découvrait à leur contact des charmes insoupçonnés jusqu'alors. Les purs génies de l'antiquité, Homère, Virgile, Horace s'offraient à lui sous un jour nouveau. Son intelligence, lasse de la nonchalance imposée, goûtait en pleine liberté, avec une émotion plus intense encore, la poésie des descriptions, la beauté des périodes latines, la musique des vers. Puis il revenait aussi aux grands tragiques et il s'exaltait dans la puissance et la passion des nobles sentiments exprimés, allant ainsi du *Cid* à *Polyeucte* avec une égale admiration.

Le livre à la main, il déambulait à travers sa chambre comme un prisonnier. Parfois aussi, il venait s'accouder à la fenêtre en rêvant à l'avenir.

Comme les autres, déjà atteint de la nostalgie du mouvement, il aspirait à la délivrance, vers le sacerdoce réparateur dont il voulait impatiemment la vie active et les généreux abandons. En considérant la campagne qui se déroulait à ses pieds et les collines boisées qui montaient à l'horizon vers le ciel limpide, il se laissait aller à de vagues songeries. De chers souvenirs le sollicitaient au delà des lointains empourprés ; il cherchait, d'un regard attendri, à pénétrer le coin du village qu'il aimait et le toit hospitalier du presbytère, où son imagination le conduisait souvent en ces heures de mélancolie. Quelquefois; quand le courage défaillait et que sa tristesse se faisait plus sombre, il entre-bâillait sa porte. A ce signal, celle de son voisin s'ouvrait facilement et ils échangeaient de futiles propos, se rassurant eux-mêmes par le bruit de leurs voix.

Paul Cléry était, comme lui, un fils de paysan. Il venait d'un petit séminaire différent, mais son éducation avait été identique, comme son origine, humble et pauvre. Moins intelligent que Jacques, d'un esprit plus lent à concevoir, il avait cependant, au même degré que lui, une extrême sensitivité. Leurs caractères avaient de nombreuses analogies ; ils étaient d'âme droite et franche. Une grande probité de conscience, jointe à une foi ardente, achevait de les rapprocher. Ils avaient aussi l'un et l'autre l'absolue soumission à l'égard de leurs directeurs ; mais l'ennui les rongeait et la suppression de toute vie physique ne faisait qu'accroître encore leur souffrance et leur lassitude sans objet. Quoique timides, ils s'enhardirent dans ces entretiens, sur le seuil de leurs portes, et

ce fut, pour chacun d'eux, un grand délassement, une heure de repos et de confiance. Jacques, dont le cœur était contraint depuis longtemps et privé de toute expansion, se laissa aller avec joie à cette amitié neuve que le hasard lui offrait et qu'une piété profonde devait maintenir à l'abri de toute suspicion.

Après deux mois de vacances passés à la cure de Guémanoir, Jacques Fidus, au commencement de la deuxième année de séminaire, reçut la tonsure à la fête de Noël. Il avait pris la soutane quelques mois auparavant et, contrairement à ce qu'il croyait, cet abandon de l'individualité laïque ne l'émut pas autrement. Il avait tellement songé à cet événement qu'il n'en eut pas de surprise. Il en fut de même de la réception de la tonsure.

Comme on le considérait en lévite zélé, intelligent, animé d'un excellent esprit, le Directeur bibliothécaire, l'abbé Bret, qui était en même temps son confesseur, le chargea de préparer aux jeunes clercs de première année le cours du professeur de théologie. Et sous le prétexte de lui permettre de travailler plus utilement, il l'autorisa à séjourner à la bibliothèque. C'était un cénacle interdit au commun des séminaristes, les favoris seuls des directeurs y étaient admis.

La bibliothèque, située au rez-de-chaussée du bâtiment central, était sectionnée en deux parties distinctes ; la première, de beaucoup la plus vaste, contenait d'assez belles collections d'ouvrages religieux, de théologie ou d'histoire; la seconde, beaucoup plus étroite, s'appelait dans le langage des clercs, la maison du diable ou l'enfer. Elle ne renfermait que des livres dont la lecture était défen-

due, à l'index ou non. Çà et là, à travers les vitrines, apparaissaient, défraîchis sous la patine du temps, tous les emblèmes de la franc-maçonnerie, considérée au grand séminaire comme la manifestation extérieure de l'esprit du mal sur la terre.

Les rares séminaristes admis à la bibliothèque pouvaient impunément circuler dans les deux salles. Du moment où cette faveur leur était accordée, faculté leur était octroyée de tout lire. Du reste, les directeurs en hommes prudents, n'accordaient le séjour à la bibliothèque qu'aux sous-diacres ou aux diacres. Cependant lorsque le séminariste présentait toutes les garanties sérieuses de sécurité, on faisait exception à cette règle. C'était le cas de Jacques Fidus. Celui-ci, heureux de cette liberté concédée, flatté de cette preuve de confiance, s'employa diligemment à la tâche imposée avec toute la probité de son esprit.

Dès lors il s'attaqua au redoutable maître, à saint Thomas d'Aquin, et, en un sentiment de respect attentif, il s'absorba dans la *Somme* dont la philosophie savante l'émerveilla, mais il se perdit sous la multiplicité des idées remuées. En proie à un véritable malaise, il revint à des lectures qui pouvaient charmer son imagination et son mysticisme ; il retrouvait là du moins l'intime communion avec Jésus, l'amour attendri pour le Divin Crucifié. C'est ainsi qu'il vécut en compagnie de saint Augustin, un peu effrayé à la lecture de ses *Confessions*, mais rasséréné par la *Cité de Dieu*, éloquent exposé de sa doctrine ; puis il aima sainte Thérèse dans le récit de sa vie, dans son *Château de l'âme*, dans toutes les manifestations de sa pensée ardente.

Mais au milieu de ses joies discrètes, de douloureuses surprises l'attendaient. Dans la bibliothèque, il rencontra d'autres séminaristes plus âgés que lui et se lia avec eux. Et quel ne fut pas son étonnement de connaître l'objet de leurs lectures quotidiennes ? Au lieu de la préoccupation de la théologie, à la place des philosophes chrétiens qu'ils dédaignaient, ils ne songeaient qu'aux documents de la salle du diable. Suivant leurs préférences personnelles ou la tournure de leur esprit, ils lisaient tour à tour Rabelais, Rousseau, Hugo, Musset.

Parmi les clercs admis à la bibliothèque, le plus assidu à l'enfer s'appelait Achille Bertin. Il passait pour l'élève le plus intelligent de son année et il jouissait sans conteste de toutes les faveurs de son directeur qui, très ostensiblement, lui témoignait la plus vive affection. Le hasard le mit en présence de Jacques Fidus qui, ce jour-là, étudiait dans saint Thomas les sources de la morale chrétienne.

— Je vous admire, lui dit l'abbé Bertin, vous avez une fière patience de vous fatiguer ainsi sur une telle conpilation. C'est triste et ennuyeux comme un jour sans pain, ce que vous lisez là. J'ai bien assez des cours que nous suivons sans recommencer ici la lecture des textes qu'on nous découpe là-haut avec tant de soin. Vraiment, j'ai mieux à faire qu'à m'endormir sur la philosophie scolastique. Au moins ici (et il désignait en riant toute la salle), je passe des heures agréables. Je lis tout ce qui me plaît, je vis avec l'esprit des autres, et, tout compte établi, j'aime mieux Rabelais que saint Augustin. Croyez-moi, ce n'est pas

la peine de se donner tant de mal pour apprendre le catéchisme aux paysans ou débiter des sermons sur l'évangile du jour. Nous en saurons toujours assez pour cette besogne sans gloire. »

Jacques, en une douloureuse surprise, écoutait ces aveux dépourvus d'artifice. Cette confidence renversait, d'un coup brutal, toutes ses idées, brisait, d'une main violente, tous ses chers enthousiasmes. Subitement, dans une protestation muette, sa conscience se révolta ; il eut au cœur une sourde colère qu'il réduisit par un effort d'énergie et il répliqua avec une vivacité pleine de reproches et de blâmes :

— Je ne partage aucun de vos sentiments, je suis même étonné de ce que vous osez dire. Nous ne sommes pas ici pour faire des lectures de fantaisie, mais pour nous préparer à devenir de bons prêtres.

— Vous croyez, vraiment, que nous sommes condamnés à ne lire, à n'entendre que des manuels de théologie ? Fi donc ! mon cher confrère, la vie serait trop morose.

Et, sur un ton ironique, il ajouta :

— Oh ! je suis bien tranquille, vous changerez d'avis.

— Jamais, répliqua l'abbé Fidus avec une ardeur indignée. J'aimerais mieux quitter le grand séminaire à l'instant même.

— On le dit, mais on ne le fait pas. Du moment où nous sommes entrés ici, nous devons aller jusqu'au bout. D'ailleurs où irions-nous ? Le monde ne nous voudrait plus, et nous y serions du reste dépaysés. La carrière ecclésiastique en vaut bien une autre. Elle est honorable et honorée. On y vit

également à l'abri de tout souci, dans une honnête aisance, et cela me suffit.

— Votre langage est une offense à Notre-Seigneur.

Et Jacques Fidus hâtivement s'éloigna, un gros sanglot l'étouffait. D'un pas chancelant, il tourna les talons à son interlocuteur, quitta la bibliothèque et se réfugia dans sa chambre. La porte close, il tomba à genoux, les mains jointes vers le Christ. Son âme douloureuse et surprise se fondit en une imploration de tout l'être. Il resta ainsi jusqu'au soir en oraison.

Dès lors, sous le choc de tant d'impressions déconcertantes, il se créa une vie d'isolement. Désorienté, fiévreux il demanda au travail et à la communauté des mystiques dont l'exaltation le réconfortait la force et l'apaisement que son cœur affligé recherchait avec avidité.

Par un scrupule de conscience, aussi pour ne point provoquer chez son voisin une émotion semblable à celle dont il avait souffert, il ne lui avoua jamais les surprises que lui ménageaient ses séances à la bibliothèque ; il garda pour lui seul ses déceptions ou les étranges réflexions dont il avait été le confident involontaire.

Cette même année, à la fête de saint Pierre, avec une pureté absolue de cœur et d'esprit, il reçut les ordres mineurs, impatient d'arriver enfin aux termes des solennels engagements.

Un soir du mois d'août, alors qu'en compagnie du brave curé Denis, sur les routes de Guémanoir, l'abbé Fidus s'attardait dans le bien-être d'une affectueuse causerie, la conversation tomba brusquement sur la vie du grand séminaire. Tout à

coup, comme obéissant à une idée impérieuse, le vieux prêtre saisit le bras de son compagnon:

— Dis donc, Jacques, pourquoi depuis six mois dans tes lettres ne me parles-tu jamais du séminaire ? Certainement tu me caches quelque chose.

Et avec une émotion poignante dans la voix :

— Aurais-tu quelque hésitation au moment de faire le pas décisif ? Regretterais-tu maintenant d'entrer dans la sainte milice ? Mon cher enfant, il est temps de réfléchir et tu es encore libre, mais hâte-toi. Tout plutôt qu'un prêtre médiocre ou indifférent. Allons, parle, confesse-toi.

Et l'abbé Denis, qui s'était arrêté devant Jacques, le regardait en face, obstinément, comme pour mieux lire sur sa physionomie le trouble ou l'inquiétude de son âme.

De ses yeux limpides et francs, l'abbé Fidus soutint ce regard pénétrant, et, prenant avec une brusquerie émue les mains de son bienfaiteur :

— Oh ! Monsieur le Curé, répétait-il, de grâce, ne doutez pas de moi. J'ai fait à Notre-Seigneur le don de tout mon être et je n'ai d'autre ambition que de lui donner ma vie.

Il ne put continuer. Une violente émotion l'empoignait. De grosses larmes lourdes et chaudes inondaient ses joues.

L'abbé Denis, d'une voix douce, l'interrogeait encore.

— Mon cher Jacques, qu'as-tu donc ? pourquoi ce silence ? Je t'en conjure, ouvre-moi ton cœur, quelle que soit ta peine.

Alors l'abbé Fidus, à cette prière attendrie, se libéra l'âme. Il prit affectueusement le bras du vieux prêtre et, tout en marchant sur la route

déserte où l'épaisse poussière étouffait leurs pas, il lui avoua toutes ses détresses jusqu'alors profondément cachées, depuis l'angoisse d'isolement, l'incertitude morale dans laquelle il vivait, l'indifférence confraternelle, jusqu'aux surprises de la bibliothèque, jusqu'aux aveux cyniques qu'il avait entendus.

Avec une attention compatissante, le prêtre l'écoutait. Sa physionomie s'éclairait à mesure qu'il parlait, et toute sa joie sacerdotale se manifesta dans une exclamation d'enthousiasme et de reconnaissance :

— Que Notre-Seigneur soit à jamais béni ! Tu seras vraiment son fidèle disciple !

Puis avec force :

— Et que t'importent les crimes des méchants, mon cher Jacques ? Dieu saura les châtier. Va ton chemin, la tête haute. Ne t'arrête pas à toutes les défaillances que tu rencontreras : *sursum corda!* Que toujours ces deux mots soient ta devise. Les prêtres, vois-tu, sont des hommes comme les autres, soumis aux mêmes faiblesses, aux mêmes déchéances. Quand ils s'éloignent de la grâce ou la dédaignent, ils retombent dans le péché, leur zèle s'attiédit. Leur âme s'obscurcit sous l'empire de l'esprit du mal et Notre-Seigneur est de nouveau crucifié par ses propres ministres. O Jésus ! Hélas ! je te le dis en vérité, avec une profonde tristesse, il y a de mauvais prêtres, il y a des traîtres parmi nous. Judas Iscariote a des imitateurs. Fais comme moi, prie pour eux, implore la miséricorde du Divin Maître pour que leurs yeux s'ouvrent de nouveau à la lumière, pour que leurs âmes coupables s'humilient et fassent pénitence.

Mon cher enfant, éloigne-toi de tes confrères douteux, fuis-les. Ce sont les Pharisiens. Garde ta foi pure de toute souillure et ton cœur libre de toute attache. Notre-Seigneur est si bon ! son service est si doux !

Et brusquement ils se trouvèrent tous les deux devant le calvaire qui se dressait à l'entrée de l'avenue de chênes. D'un même geste, ils se découvrirent et s'agenouillèrent au pied de la croix. En une même prière, leurs voix implorantes se confondirent : « *Pater noster qui es in cœlis* », disaient-ils, tandis que, les mains jointes, ils contemplaient l'image informe du Crucifié.

L'heure décisive approchait avec la fête de Noël. La retraite qui précédait la réception aux ordres majeurs allait finir. Toutes les facultés de l'abbé Fidus s'étaient concentrées dès le début dans les multiples exercices de ces heures graves et saintes. Indifférent à tout ce qui n'était pas sa préoccupation, étranger même à ce qui n'entretenait pas son recueillement, Jacques vivait en une surexcitation de tous les instants, apportant une attention religieuse aux explications du pontifical, dont il goûtait infiniment la savante harmonie aussi bien qu'aux instructions fréquentes que chaque jour un directeur donnait à la chapelle sur l'ensemble des vertus sacerdotales.

A mesure qu'il pénétrait la gravité des obligations qui lui incombaient dès le premier pas vers la voie du renoncement, son âme frémissait d'un pieux émoi. On faisait un tel tableau des conditions de l'appel divin et des exigences du sacerdoce que tout son être s'affolait, sous le coup de mortelles inquiétudes.

Quand l'angoisse l'empoignait, plus obsédante et plus douloureuse, il se jetait tout meurtri aux genoux de son confesseur qui, à tous ses appels de détresse, lui vantait comme un suprême réconfort les mérites de la grâce, avec laquelle il triompherait de tous les obstacles et atteindrait la perfection chrétienne.

La grâce, mot magique, merveilleux talisman qui demeurait pour lui la source de toute puissance, la raison de tous les prodiges, la plus grande manifestation de l'intervention divine.

L'imminence de la cérémonie provoqua chez Jacques de fréquents accès de fièvre, inévitables conséquences aussi des continuelles mortifications qu'il s'imposait : privations de toute nature ou souffrances physiques vaillamment supportées.

La nuit de l'ordination, il ne put dormir, tant son âme était pleine d'angoisse religieuse. Il passa ces heures silencieuses dans une constante prière, afin de se purifier encore, par cette incessante oraison, des fautes commises, mais aussi pour éviter les rêves qui, dans son sommeil, eussent pu troubler la sérénité de son cœur ou le recueillement de son esprit. Le jour naissant le surprit à genoux devant son Crucifix et l'image de la Vierge. Au son joyeux de la cloche du séminaire, il tressaillit et se releva, tout débordant d'un enthousiasme sincère. Brusquement, il ouvrit la fenêtre de sa chambre. L'air froid de la campagne lui fouetta les tempes et le fit frissonner.

Après une rapide toilette, il revêtit pieusement une soutane toute neuve, don de sa mère, et, le bréviaire à la main, un beau bréviaire de luxe aux tranches mordorées, cadeau du curé Denis, il des-

cendit à la chapelle où déjà l'avaient devancé de nombreux camarades. Là, il revêtit l'aube, s'enroula la taille d'un étroit cordon, plaça sous son bras gauche la tunique et le manipule. Les autres ordinands l'imitèrent. Puis, sur un signal du Supérieur, la longue théorie blanche se déroula en silence à travers les rues désertes. Elle se dirigea vers l'évêché dont le large portail ouvert sur les jardins laissait voir, debout au sommet du perron, l'Evêque vêtu de la *cappa magna*, entouré des archidiacres et du chapitre. Avec une lenteur étudiée, le Prélat escorté des chanoines s'avança vers les séminaristes dont les rangs s'étaient écartés à sa vue en files parallèles et le cortège prit le chemin de la cathédrale dont la majestueuse silhouette, enveloppée de brumes flottantes, se dressait devant eux. Alors les cloches s'ébranlèrent dans une pleine envolée.

D'un même élan passionné, le *Veni Creator* retentit, s'échappant de toutes ces poitrines, de tous ces cœurs jeunes et confiants, dont la sentimentalité contenue, l'exubérance native se manifestaient librement en cet hymne d'allégresse.

Dans la nef centrale, au milieu des fidèles, parents ou amis des ordinands, Jacques, près de la grille du chœur, aperçut son père et sa mère, parés de leurs habits de fête ; plus loin, auprès du lutrin, il reconnut son vieux curé, dont les yeux, pleins de tendresse émue, rencontrèrent les siens. Et sa présence, quoique prévue, lui causa une joie délicieuse.

Après une courte prière au pied de l'autel, l'Evêque s'était rendu à son trône pour y recevoir les ornements pontificaux. Une fois revêtu des

insignes sacrés, accompagné des archidiacres, il gravit les marches de l'autel et commença la Messe.

Après le chant du *Kyrie*, il vint s'asseoir en face des assistants, mitre en tête. Alors Jacques, les yeux clos, les mains jointes, dans une concentration de tout l'être, éleva vers Dieu une suprême prière et toute son âme attentive s'offrit à l'imminente réalité. Un grand silence planait. A la gauche de l'Evêque, le Vicaire général debout conviait individuellement les ordinands à s'approcher. Plusieurs lévites avaient déjà franchi les degrés qui menaient à l'autel.

« *Jacobus-Joseph Fidus* », dit l'archidiacre.

A l'appel de son nom, Jacques redressa le buste en un geste résolu et d'une voix forte :

« *Adsum* », répondit-il.

Puis il vint se placer devant l'Evêque.

Quand tous les futurs sous-diacres eurent ainsi formé un demi-cercle étendu autour du Prélat comme une auréole blanche, celui-ci leur adressa d'affectueuses paroles empreintes d'une redoutable simplicité :

— *Filii dilectissimi, ad sacrum subdiaconatûs ordinem promovendi, iterum atque iterum considerare debetis attente quod onus hodie ultro appetitis, etc.* — Mes fils bien-aimés, sur le point d'être promus à l'ordre sacré du sous-diaconat, vous devez considérer et considérer encore avec attention le fardeau dont vous désirez de vous-mêmes être chargés aujourd'hui. Jusqu'à présent, vous êtes libres : il vous est permis, si vous le voulez, de contracter des engagements dans le monde. Mais, cet ordre sacré une fois reçu, il vous sera

défendu de revenir sur votre résolution ; vous serez attachés, pour toujours, au service de Dieu, du Dieu dont on peut dire que le servir, c'est régner ; il vous faudra, aussi avec son secours, garder la chasteté et vous dévouer à jamais dans l'Eglise au ministère sacré.

L'Evêque leur parlait lentement et il accentuait encore d'un geste énergique de sa main gantée de violet la force de ses avis, la gravité des engagements.

Brusquement il s'arrêta et, les enveloppant d'un même regard pénétrant et doux, il leur adressa cette suprême exhortation. Sa voix avait un accent d'émotion profonde :

« *Proinde, dum tempus est, cogitate et si in sancto proposito perseverare placet, in nomine Domini, huc accedite.* — C'est pourquoi, tandis qu'il est temps encore, réfléchissez, et si vous persistez dans votre pieux dessein, au nom du Seigneur, approchez. »

Une seconde s'écoula, solennelle et terrible. D'un même mouvement saccadé, les ordinands firent un pas vers l'Evêque, exprimant ainsi leur résolution d'un complet renoncement, symbole du serment de l'éternelle fidélité à l'Eglise.

L'abbé Fidus, d'une pâleur extrême, avait à son rang l'immobilité d'une statue, mais son âme s'ouvrait à une félicité inconnue, et ses yeux dilatés contemplaient le tabernacle.

Alors les futurs diacres et les futurs prêtres, successivement appelés par le Vicaire général, vinrent se joindre aux sous-diacres avec leurs ornements. Ils se placèrent derrière ceux-ci, au centre du chœur, en lignes parallèles et à des distances

égales. Quand cette phalange sainte fut formée ainsi qu'une cohorte pour la parade, devant le chef suprême, l'Evêque, debout en une pose hiératique, frappa dans ses mains. Comme fauchés du même coup, tous les ordinands s'abattirent sur les dalles en un bruit sourd et sinistre, affirmant ainsi librement par cette prosternation leur mort éternelle au monde, à ses pompes, à ses fêtes, leur absolu renoncement aux joies terrestres. Alors, derrière le lutrin, des voix puissantes, sur un rythme mélancolique, entonnèrent les litanies des Saints, ce pendant que les mères ou les sœurs des ordinands, terrifiées par ce spectacle d'une émouvante majesté, dominaient à peine leurs sanglots.

Jacques, prosterné au pied de l'Evêque, sur le rebord inférieur d'une marche de l'autel, offrait à Dieu, en cette heure inoubliable, avec un enthousiasme ardent, une foi surhumaine, tout son être, toute sa pensée, toutes ses affections, jusqu'aux plus inoffensifs de ses plaisirs ou de ses préférences. Il lui faisait, dans l'élan passionné de son cœur, le don de lui-même, sans réserve, jusqu'au plus complet sacrifice, et sans hésitation, heureux de lui renouveler encore ses vœux de perpétuelle chasteté, d'éternelle soumission à l'Eglise. Et, à mesure que du fond du chœur, en un chant rapide, se déroulaient les noms des saints du martyrologe, une exaltation grandissante s'emparait de Jacques : un immense bonheur, où toute sa sentimentalité affective s'épanouissait, lui bouleversait l'âme. Dans une détente de tout l'être, des larmes délicieuses coulaient sur l'aube, inondaient son visage.

A quelques pas de lui, le Pontife qui, au chant

des litanies, tourné vers l'autel, s'était agenouillé, tout à coup se leva. Maintenant, face aux ordinands toujours prosternés, mitre en tête et crosse en main, d'une voix ferme, qui détachait toutes les syllabes latines, il demandait à Dieu de bénir ses élus :

— *Ut hos electos benedicere digneris.*

Et le clergé suppliait :

— *Te rogamus, audi nos.*

Il demandait à Dieu de les sanctifier, en purifiant leurs désirs terrestres ; de les consacrer, de les séparer entièrement du monde pour le service des autels :

— *Ut hos électos sanctificare et consecrare digneris.*

Et le clergé toujours implorait, répétant la même prière, triste comme une mélopée :

—*Te rogamus, audi nos.*

Alors les futurs diacres et les futurs prêtres se relevèrent, tandis que les sous-diacres à genoux aux pieds du Pontife écoutaient ses instructions sur leurs nouveaux pouvoirs, sur leurs nouveaux engagements. L'Evêque les exhortait à devenir des hommes de prière, à remplir leurs fonctions sacrées avec le zèle et la vénération qui conviennent à l'expression des symboles sacrés :

— *Altare quidem, filii dilectissimi*, proclamait le Pontife, *sanctæ Ecclesiæ ipse est Christus.* — En effet, l'autel de la Sainte Eglise, c'est Jésus-Christ lui-même, etc.

Et après leur avoir fait toucher le calice et la patène, les mains étendues vers le tabernacle, il implorait pour eux les bénédictions d'en haut ; sa voix était impressionnante :

« Seigneur Jésus, faites qu'ils soient des ministres fidèles, les gardiens vigilants du sanctuaire. Que votre esprit les éclaire d'intelligence et de sagesse. Remplissez-les de votre crainte, rendez-les fermes et constants dans leur divin ministère et qu'ils soient toujours des apôtres pleins d'ardeur et de science pour votre plus grande gloire. »

Revenant alors vers les ordinands, il leur remit individuellement les ornements du sous-diaconat : l'amict dont il leur couvrit la tête, symbole de modération ; le manipule qu'il leur passa au bras gauche, symbole des fruits des bonnes œuvres ; la tunique, vêtement des hommes libres, dont il les revêtit en leur disant :

— *Tunicâ jucunditatis, et indumento lætitiæ induat te Dominus.* — Que le Seigneur vous revête de la tunique d'allégresse et du vêtement de joie.

Enfin, il leur présenta le livre des Epîtres dont la lecture aux fidèles devenait une des prérogatives de leur charge.

Alors l'Evêque, accompagné des archidiacres, revint à l'autel, s'inclina profondément. Un grand silence, angoissant et solennel, enveloppa les nouveaux consacrés. Leur sacrifice était consommé. Sur un signe, ils se retirèrent, les mains jointes, le buste incliné, en proie au trouble mystérieux des saintes et chastes émotions.

Jacques, revenu à sa place dans le chœur, resta longtemps les yeux clos sous le charme d'un égoïste recueillement, aussi doux qu'un rêve. Tandis que les cérémonies de l'ordination continuaient, consacrant d'autres élus, il restait absorbé dans les sentiments d'une infinie reconnaissance envers Notre-Seigneur dont il était main-

tenant l'humble disciple. Les bras croisés sur la tunique, il laissait son âme exhaler sa tendresse, douces confidences qui montaient sans cesse de son cœur vers Jésus. Quand sa prière fut achevée, sous l'impulsion d'une pensée affectueuse, il se retourna et ses yeux, encore tout gonflés de larmes, s'arrêtèrent lentement sur son vieux curé dont le visage rayonnait de bonheur et de foi. Et ce fut pour Jacques un nouveau sujet d'attendrissement et de joie. Alors, avec un saint respect, il saisit son bréviaire ainsi qu'un objet sanctifié. En une dévotion virginale, de sa main blanche osant à peine en tourner les feuillets ornés de gracieuses vignettes, il commença sa première oraison. A mesure que ses lèvres récitaient les psaumes et les hymnes, il sentait davantage l'ineffable beauté des heures qui passaient et son sacrifice lui apparaissait comme l'aurore d'une nouvelle vie, comme la promesse d'une plus grande communion avec le Divin Maître. Son imagination lui montrait la route ensoleillée, saturée d'encens, parfumée de fleurs d'où les ombres d'antan avaient à jamais disparu, avec le souvenir des heurts douloureux. Les impressions si puissantes de son ordination l'avaient enrichi d'une foi plus vive encore, elles avaient laissé sur son âme un rayonnement d'éclatante lumière qui projetait devant ses yeux éblouis une clarté enchanteresse et séductrice. Il était enthousiaste, tout prêt aux abnégations. Lui, il y a quelques semaines à peine, d'une timidité excessive, se sentait maintenant d'une vaillance à toute épreuve : il avait la conscience de sa force morale, il se sentait vraiment fort contre toute défaillance et contre la tentation, d'où qu'elles vinssent. Dans

les transports de cette foi robuste, il attribuait aux mérites de la grâce cette puissance insoupçonnée dont il éprouvait le bienheureux réconfort. Et il bénissait le Seigneur pour cette manifestation évidente de sa miséricordieuse bonté.

En cet état d'esprit, rasséréné, il reprit ses habitudes quotidiennes. Son directeur, l'abbé Bret, qui le considérait avec raison comme un séminariste d'une grande probité, l'avait chargé d'une mission délicate et laborieuse. Comme le désordre le plus complet régnait à la bibliothèque et qu'il était lui-même trop nonchalant pour y remédier par ses propres moyens, il confia à Jacques le soin de remettre l'harmonie là où s'épanouissait la plus étrange confusion. Sans distinction d'aucune sorte, au hasard d'un classement rapide, les ouvrages de théologie et de philosophie se coudoyaient, défiant la main la mieux exercée, le lecteur le mieux informé. Mais, avant de procéder à ce travail de bénédictin qui nécessitait de constantes recherches et un labeur acharné, l'abbé Bret laissa au jeune sous-diacre la faculté de choisir un collaborateur. A cette invitation, l'abbé Fidus ne songea qu'à un seul de ses confrères, à l'abbé Cléry, qui venait de recevoir également le sous-diaconat, et il le désigna sans hésitation à son directeur :

— C'est entendu, lui répondit l'abbé Bret ; prenez-le vous-même sans plus tarder. C'est un de nos excellents séminaristes et votre choix me plaît.

Dès lors, affranchis par ordre de la plupart des obligations quotidiennes, ils s'adonnèrent tous les deux avec une hâte impatiente à leurs nouvelles fonctions. Libérés de la présence au cours, ils

vécurent en dehors des règlements, sous le contrôle unique du directeur bibliothécaire qui leur laissait la plus large initiative. Quelquefois, il s'enfermait avec eux et tout en assistant à l'élaboration difficile d'un catalogue, l'abbé Bret arrêtait les élans de leur zèle dans le bien-être d'amicales causeries. Ainsi les jours fuyaient sans laisser derrière eux la monotonie décevante des heures vides. En cette intimité autorisée, à l'abri du moindre soupçon, l'abbé Fidus et son ami échangèrent sans contrainte leurs impressions et leurs sentiments. Leur commune amitié, basée sur la similitude des caractères et qui avait pris naissance dans le besoin qu'ils avaient éprouvé l'un et l'autre de réagir contre la paresse ambiante et l'isolement, prenait maintenant son libre essor et s'affirmait davantage. Cela devenait une affection mystique, d'une sentimentalité naïve et délicate. Ils vivaient ainsi que deux frères, les pensées de l'un rayonnant sur l'âme de l'autre, les mêmes émotions produisant d'identiques frissons. Souvent aussi, reposant leur esprit de leurs préoccupations laborieuses, dans la joie sereine de la prière, ils récitaient leur bréviaire ou égrenaient leur chapelet, en déambulant à travers les salles sonores de la bibliothèque. Parfois aussi, quand la pensée de la vie sacerdotale les hantait, ils déroulaient leurs projets, s'abandonnaient au charme des confidences, escomptant déjà l'avenir rêvé. Et leur ambition rustique ne dépassait pas le clocher du village à l'ombre duquel ils aimeraient à prier et à vivre dans la paix du Seigneur. Telle était la pureté de leur âme, l'élan sincère de leur foi que la possession du sacerdoce représentait à leurs yeux

l'ineffable bonheur qui devait occuper leur vie et répondre à toutes les aspirations de leur cœur. Mais ils ne s'avouaient leurs intimes satisfactions que lorsqu'ils étaient seuls et la porte close, car ils avaient l'affection discrète et soupçonneuse. A côté d'eux, aux heures de liberté, d'autres séminaristes allaient et venaient, préoccupés chacun de leurs lectures favorites. Parfois l'abbé Bertin venait leur demander quelque renseignement, affectant de s'intéresser à leur travail, mais le souvenir des reproches que Jacques lui avait faits, sous une forme presque agressive, le rendait prudent et il n'échangeait que de banales politesses, en dissimulant sous sa douillette les livres qu'il emportait dans sa chambre.

La première émotion qui vint rompre cette solitude heureuse et partagée fut l'imminence de l'homélie que Jacques devait prononcer. Avant le départ pour les vacances, les séminaristes entrés dans les ordres tiraient au sort le sujet des sermons qu'ils devaient donner dans le courant de l'année. Ils étaient obligés de rédiger ce sermon et d'en confier la copie au Supérieur à la rentrée d'octobre. Huit jours avant de monter dans la chaire du réfectoire, (car les homélies se donnaient aux heures des repas), le Supérieur remettait à chaque abbé son travail et il devait se borner au texte écrit, sans en rien modifier. Le sort avait imposé à Jacques ce sujet : « *Virgo Dei genitrix*, la Vierge est la mère de Dieu ». Durant ses vacances, pendant son séjour au presbytère, dans le recueillement de son âme attendrie et la conscience qu'il se faisait de l'acte à accomplir, il exprima tout ce qu'il ressentait de ce dogme mys-

térieux. Son imagination vive, exaltée par la foi, sut trouver en la fidélité des légendes, dans la fête parfumée de l'Annonciation, dans tous les rites sacrés qui proclament la gloire et la pureté de la Vierge, des accents d'un sentiment élevé, l'aveu aussi de ses infinies tendresses. C'était comme un cantique d'une large envolée, un triomphant hosannah à celle qui symbolisait l'amour maternel et l'idéal de la grandeur morale. Pour expliquer son rôle dans l'humanité, la mission de miséricordieuse bonté, d'intervention suprême qu'elle représentait, il lui attribuait, sans mesure, avec une éloquente expression que son cœur lui suggérait, toutes les vertus dont il avait entendu vanter les charmes et la puissance, depuis son enfance jusqu'à cette heure. Et son âme, remplie des images que ses lectures mystiques évoquaient, s'exaltait encore à la vision d'une rayonnante beauté, maîtresse de l'empire du monde, apportant avec elle, à tous ceux qui souffrent, l'espoir qui réconforte et l'amour qui guérit. Ainsi pénétré de tendresse, il la saluait comme l'Ange Gabriel: « *Invenisti enim gratiam apud Deum.* »

Dans toute l'ardeur de sa foi vibrante, il avait lu au brave curé Denis son hymne d'allégresse. Et sa voix généreuse, éclatante de jeunesse, remuait le vieux prêtre au plus profond de l'âme. Il pleurait de joie.

« Mon cher enfant ! Vraiment, la Sainte Vierge t'inspire. Tu seras un grand prédicateur ! »

Le jour vint enfin d'affronter la redoutable épreuve. Dans sa chambre, durant la semaine qui la précéda, il se soumit à des récitations acharnées, à une incessante déclamation, non par

amour-propre, certes, mais pour se montrer à la hauteur du sujet qu'il allait traiter. Au réfectoire, en habit de chœur, il gravit, les jambes flageolantes, les marches de la chaire. Devant lui, autour des tables, s'alignaient ses auditeurs, dont les regards curieux semblaient l'interroger ironiquement. Au pied de la chaire même, les directeurs attendaient avec des airs indifférents et biasés. Un grand silence subitement se fit autour de lui. Ce fut l'instant rapide d'une cruelle angoisse.

« *In nomine Patris et filii, etc.* », dit-il.

Sa voix, étouffée par l'émotion, sortait à peine : une peur invincible lui serrait la gorge ; il frissonna. Alors, dans un suprême effort, rassemblant son énergie et sa volonté, il se raidit contre cette faiblesse qui le menaçait d'une défaite imminente et il triompha. Les yeux devant lui, fuyant les regards de l'auditoire, il évoqua la radieuse image. En pleine possession de sa force reconquise, il chanta les gloires de celle qu'il vénérait et les divines beautés de la Mère du Rédempteur.

L'ardeur de sa parole, l'assurance de sa phrase, les élans de son âme enthousiaste, qui donnaient à ses gestes une expression adéquate, souleva l'attention de l'auditoire. Le repas fut comme suspendu ; tout bruit cessa spontanément. L'abbé Fidus eut le sentiment très net qu'on l'écoutait avec plaisir. La certitude de cette sympathie l'enhardit et son verbe s'éleva plus affirmatif et plus résolu. L'exaltation grandissait avec l'idée. Maintenant il développait sa thèse avec la force et l'insistance émue que donne la foi profondément sincère. La Vierge apparaissait en la simple beauté de son existence terrestre comme le mysté-

rieux symbole de l'amour maternel, de la douceur et de la bonté.

Dans le relief des images, elle s'avançait ainsi qu'une souveraine, les mains pleines de miséricorde, apportant aux peuples prosternés, avec l'Enfant-Dieu, la promesse des félicités éternelles. Il se tut et il haletait de joie et de fatigue.

Alors le Supérieur se leva. D'une voix nonchalante, il commença l'amère critique du sermon qu'il venait d'entendre. En des phrases tortueuses, pleines de réticences méchantes et hypocrites, il se montra particulièrement dur pour le jeune sous-diacre, qu'il accusa d'avoir cherché le succès par des moyens faciles, avec la sonorité des phrases et l'emploi de mots d'une tenue douteuse.

L'abbé Fidus, la tête basse, toujours debout dans la chaire, écoutait en un frisson de tout l'être cette admonestation sévère. Sa conscience subitement inquiète se repliait en vain sur elle-même, cherchant, mais inutilement, à comprendre les raisons de ces blâmes. Et son cœur désorienté gémissait en silence dans la honte de cette humiliation publique. Lentement, ainsi qu'un homme chancelant sous un choc brutal, il descendit de la chaire. Tremblant d'émotion, il se réfugia dans sa chambre. Devant l'image de la Vierge, la tête entre ses mains, l'âme oppressée, il tomba à genoux. Il y était à peine depuis quelques instants, quand l'abbé Bret ouvrit sa porte. A la vue de son directeur, poussé par un impérieux besoin d'expansion, il se releva et se jeta dans ses bras. L'abbé Bret, impressionné par cet élan d'affectueux abandon, cherchait à le réconforter de sa voix compatissante :

« Allons, mon très cher enfant, remettez-vous. Monsieur le Supérieur a cru de son devoir de vous humilier et de vous reprocher l'éclat de vos paroles, parce qu'il ne fallait pas que votre excellente homélie devînt pour vous un danger, une cause efficiente de péché en éveillant dans votre cœur des sentiments d'orgueil et de vanité. Aux forts, voyez-vous, il faut ces salutaires avertissements ; il faut ces publics rappels à la modestie, à la sainte vertu d'humilité. Aux faibles et aux craintifs, bien au contraire, nous devons l'encouragement et les éloges. »

Et comme l'abbé Fidus, dans le désarroi de cette misérable défaite, restait anéanti, inerte devant son interlocuteur, l'abbé Bret le rassurait :

— Allons, mon cher enfant, ressaisissez-vous. Le service de Notre-Seigneur ne doit point vous trouver si facile à l'abattement. En rémission de vos fautes, offrez-lui cette réprimande. Dans quelques jours, à l'occasion du mois de Marie, vous irez à la cathédrale donner ce même sermon. Je souhaite que Monseigneur vous entende. Cela serait utile pour votre avenir car il aime les bons prédicateurs. Mais n'oubliez pas que cette facilité de parole, dont la divine Providence vous a gratifié, vous crée des responsabilités redoutables ; elle doit être pour vous un constant souci de préoccupation et de perfectionnement. N'en tirez aucune vanité. Soyez humble, *humilis corde*, partout et toujours. L'humilité est la première vertu sacerdotale.

Et l'abbé Bret se retira.

Seul, Jacques s'agenouilla. Il ne savait que prier. Les mains jointes et tendues vers les saintes

images, dans un appel déchirant, il murmurait : « *Salve Regina, mater misericordiæ.* »

Chaque soir, durant le mois de mai, on célébrait à la cathédrale un salut à l'autel de la Vierge, et l'homélie, qui s'inspirait, pour la glorifier, d'un récit quelconque de sa vie, était faite par un élève du grand séminaire. Les Directeurs envoyaient à cet effet les clercs les plus intelligents et les moins timides. C'était une sage précaution, car souvent l'Evêque, dont le jardin longeait l'édifice, venait assister aux débuts du prédicateur et il ne passait pas pour être indulgent. L'auditoire de ces saluts se composait de quelques centaines de dévotes de la ville, de petites bourgeoises inoccupées ou de religieuses enseignantes. C'était un public féminin auquel se joignaient quelques hommes bien pensants. Mais toute l'attention de l'orateur se concentrait vers l'Evêque qui, par surprise toujours au hasard de son caprice et de ses loisirs, venait écouter le sermon. Nul n'était averti de sa présence, aussi les moins impressionnables et même les plus audacieux ne se risquaient à la chaire qu'après une étude approfondie de leur sujet, dans l'appréhension du juge redouté.

Ce soir-là l'abbé Fidus venait à peine de développer l'ordre de son entretien qu'il vit la porte donnant accès aux jardins de l'évêché brusquement s'ouvrir et livrer passage au Prélat, accompagné de son secrétaire. Avec une lenteur dédaigneuse, Monseigneur vint s'asseoir au centre de la chapelle, à la place qui lui était réservée. A cette apparition, et bien qu'il l'eût pressentie, Jacques eut au cœur un étrange saisissement ; ce fut l'instant d'une cruelle angoisse. Sa voix fléchit. Ses

phrases, à peine formulées, devinrent subitement courtes et heurtées ; il faillit perdre en un moment d'indicible hésitation l'ordonnance de son homélie, si savamment et si patiemment édifiée ; mais, comme au réfectoire, d'un effort rapide, il rassembla ses idées fuyantes et d'un tón plus lent, pour se rassurer lui-même, il reprit son débit. L'Evèque, tourné vers lui, assis nonchalamment dans son fauteuil, semblait l'écouter avec une curieuse attention. L'abbé Fidus sentait son regard obstiné le pénétrer jusqu'au fond de l'âme et l'étudier dans les moindres manifestations de sa pensée. D'instinct, par un excès de prudence craintive, il évitait tout geste, toute hardiesse de langage, s'efforçant, par la douce harmonie des mots, d'exprimer la délicatesse de ses sentiments de vénération et son culte attendri. Il y parvint avec une assurance qui l'étonna lui-même. Le danger l'avait rendu plus fort et plus résolu. Mais, aux derniers mots, toute sa vaillance factice lui échappa. Il descendit de la chaire en frissonnant. Alors il eut au cœur une douleur aiguë, car il avait maintenant la terrible appréhension de ce que pouvait penser l'Evêque et des suites que comporterait son jugement. Dans un angle de la chapelle, modestement, il vint s'agenouiller sur la dalle nue, à quelques pas du Prélat. Il assista, l'âme angoissée, au chant des cantiques et des hymnes. Parfois ses yeux se fixaient sur la statue de la Vierge qui, tout enguirlandée de fleurs, dominait l'autel et tenait dans ses bras l'enfant-Dieu. Et il l'invoquait dans une muette prière confiante et désespérée, l'appelant à son aide de toute la puissance de sa foi. Son esprit torturé d'inquiétude songeait déjà au lende-

main, il redoutait une nouvelle réprimande de Sa Grandeur, ce qui eût mis le comble à sa détresse. En ces sentiments affolés, il revint à la sacristie pour se dévêtir du surplis. Il se disposait à partir quand tout à coup il aperçut sur le seuil le secrétaire de l'Evêque. A cette vue, Jacques blémit. Un aimable sourire aux lèvres, avec des gestes onctueux, le secrétaire l'aborda :

— Monsieur l'abbé, je suis heureux de vous dire que Sa Grandeur a été très satisfaite de votre homélie, très satisfaite assurément. Moi-même, j'ai été également très heureux de vous entendre. C'est un excellent début, plein de promesses ecclésiastiques. Peut-être eussiez-vous dû mettre un peu moins d'ardeur en ce sujet virginal et si pur, mais enfin ce n'est là que le défaut inhérent à votre âge et à votre inexpérience. Néanmoins, Sa Grandeur vous a suivi avec un vif intérêt.

L'abbé Fidus, qui, à l'instant même, ne savait plus à quel espoir se rattacher, écoutait dans une délicieuse surprise ces flatteuses appréciations qui tombaient sur son âme désemparée ainsi qu'une rosée bienfaisante, ramenant le calme dans son cœur. Il balbutiait respectueux :

— Monseigneur est vraiment trop bienveillant. J'ai fait de mon mieux après avoir beaucoup prié la Sainte-Vierge. Sa Grandeur me donne un précieux encouragement.

Le secrétaire reprit :

— Votre nom, Monsieur l'abbé ?

— Jacques Fidus.

Et le visiteur salua avec dignité et s'éloigna.

A travers les rues désertes, vers le grand sémi-

naire, le sous-diacre hâtait le pas. Il allait joyeux, dans la volupté d'une immense allégresse.

Deux jours après, à la bibliothèque, l'abbé Bret vint le surprendre. Sa physionomie de chanoine rassasié exprimait une heureuse impatience. Avec une turbulente effusion, il saisit les mains de Jacques :

— Eh bien ! mon cher ami, j'avais donc raison de vous réconforter. De la bouche même de Monsieur le Supérieur je viens d'apprendre toute la satisfaction de Sa Grandeur à votre égard. J'en suis heureux, croyez-le bien. Cela vous vaudra dans un an un bon vicariat, car Monseigneur aime les prédicateurs distingués.

Et avec une certaine inquiétude dans la voix, l'abbé Fidus lui répondit :

— Et Monsieur le Supérieur, qu'en pense-t-il ?

— Mais il s'en réjouit hautement. N'êtes-vous pas un de nos meilleurs séminaristes ?

— Alors, ses reproches n'étaient donc pas sincères ?

— Ne vous ai-je pas déjà dit que c'était de sa part une épreuve qu'il vous imposait comme un rappel à l'humilité ecclésiastique.

La commotion produite par cet incident était à peine calmée qu'une autre surprise plus douloureuse encore allait profondément troubler son âme et y jeter un désarroi sans égal. Quelques mois avant la réception du diaconat, l'abbé Fidus vint se joindre aux clercs de son année pour recevoir du directeur de morale l'enseignement très spécial des cas de conscience. Chaque semaine, le professeur, chargé de ce cours réservé aux seuls sous-diacres et diacres, les réunissait autour de sa

chaire et leur donnait toutes les notions utiles et les règles indispensables sur l'art de bien confesser. Les cas de conscience comprenaient toute la casuistique sur le péché, véritable formulaire, volumineux répertoire où les moindres fautes étaient appréciées dans leur origine et leurs conséquences, avec une minutie de détails ridicule et d'après une argumentation arbitraire et grotesque.

Trop soumis pour élever la moindre observation, Jacques accepta, non sans une certaine hésitation cependant, toutes les sentences et les sanctions édictées ; mais les révélations que lui apporta le sixième commandement le plongèrent dans une indicible angoisse. En un mauvais latin vulgaire, le Directeur leur étalait toutes les hontes des voluptés compliquées, les plus monstrueuses turpitudes des sens détraqués, toute la nomenclature enfin des crimes contre nature. Les ignominies, que l'imagination la plus lamentablement luxurieuse pouvait inventer, se développaient dans ce cours avec un luxe de détails à faire frémir les intelligences les plus calmes et les esprits les plus indifférents. Sur l'âme neuve de Jacques, profondément chaste, que les troubles sexuels n'avaient jamais effleurée, ces descriptions cyniques, cet érotisme dévoilé provoquèrent de tels étonnements qu'il refusa d'y croire et, sans l'avouer à personne, il s'étonna de cet enseignement donné avec tant d'insouciance. Sa probité morale, qui puisait sa force en de nobles instincts, ne pouvait admettre la réalité de ces déchéances mortelles ; toute son âme se révoltait à la pensée même qu'un être intelligent pût s'avilir à ce point. Et en présence de ces révélations, ses joues s'empourpraient, il avait

comme des réveils de pudeur, silencieuses protestations contre cet étalage inopportun d'infamies et de débauches. Certains de ses confrères cependant, excités par une curiosité pervertie, d'une trempe moins honnête, prenaient un malsain plaisir à cet enseignement, et leurs sourires ironiques, leurs questions obstinées qui semblaient s'inspirer faussement de scrupules de conscience, choquant encore davantage l'honnêteté de l'abbé Fidus qui souffrait cruellement en un mutisme hautain. Mais en dépit de ses efforts, sa patience se lassa. Ces cours de confession pratique finirent par l'affoler. Les tableaux lubriques devinrent une horrible obsession à travers laquelle il entrevit un monde inconnu et terrifiant. En vain, rassemblant son énergie, chercha-t-il à oublier ce qu'il avait entendu, à s'arracher tout meurtri à ce hideux cauchemar, l'impression ressentie fut plus forte que sa volonté. Les images sans cesse défilaient sous ses yeux comme autant de diaboliques tentations. Il perdit le repos. Ses nuits d'insomnie et d'épouvante ne firent que le surexciter encore, amenant avec elles de violentes crises de larmes. Vaincu en cette sourde lutte, certain de son impuissance à dominer son imagination, dans une heure de souffrance aiguë, il vint se jeter aux pieds de son directeur, l'appelant à son aide ainsi qu'un possédé. Sans qu'il s'en rendît bien compte, sa foi commençait à s'effrayer au souffle pernicieux de cette luxure. Le prêtre, à ses aveux précipités, en eut le sentiment très réel. Aussi, en présence des désordres dont il était le témoin, l'abbé Biet, par mesure de prudence, l'affranchit de l'enseignement des cas de conscience et le confina plus que

jamais dans la bibliothèque. Mais l'abbé Fidus, sous le heurt douloureux des sensations, resta longtemps en proie à une amère tristesse, aux sombres préoccupations. On eût dit qu'il voulait expier le désenchantement et l'inévitable flétrissure que ces révélations insoupçonnées avaient fait subir à son âme étonnée. Il s'imposa de fréquentes mortifications et s'abîma dans la prière pour s'arracher désormais aux souvenirs obsédants de Sodome et de Gomorrhe.

L'approche du diaconat, en changeant le cours de ses idées, rendit à son âme inquiète un calme relatif. Pour s'absorber plus entièrement dans la préparation à l'ordination, il quitta momentanément la bibliothèque et se confina en des études sur la vie des principaux diacres : saint Etienne, saint Ephrem, le docteur d'Ephèse et surtout saint François d'Assise dont la radieuse figure et l'ardente foi le charmaient. N'était-ce pas son modèle entre tous ? Il aimait à lire le récit de tous ses miracles et se laissait bercer par les merveilleuses légendes qui lui font comme une auréole divine. Il aimait à lire ses suaves et profondes méditations. Il se rappelait avec un saint respect les stigmates dont il avait été honoré, et il vivait dans l'enchantement des rosiers miraculeux qui embaumaient sa retraite. Il voyait aussi les oiseaux accourir à sa voix.

Le jour de l'ordination, lorsqu'au geste de l'Evêque, il se fut prosterné, il retrouva, étendu sur la dalle dans l'envolée des mélancoliques litanies, la douce réminiscence de son premier sacrifice. A genoux au pied de l'autel, en un sentiment d'humilité et de soumission, il écouta les affec-

tueuses paroles du consécrateur qui lui représentait, avec ses prérogatives sacrées, ses responsabilités apostoliques. Pénétré d'émotion et d'amour, il reçut les emblèmes de sa nouvelle fonction : l'étole, symbole d'innocence et d'immortalité ; la dalmatique, tunique de salut et vêtement de joie. Et pour couronner ce jour mémorable, il eut l'insigne honneur de réciter avec l'Evêque l'Evangile de la Messe, offrant ainsi à Dieu, au nom de ses frères, les prémices de son ministère.

A son retour au grand séminaire, après les vacances passées à Guémanoir, l'abbé Fidus se livra à des études depuis longtemps négligées. Lors de son séjour au presbytère, il avait été bouleversé des blâmes que lui avait adressés son vieux curé. Aux questions de celui-ci, qui s'informait de ses travaux, ne lui avait-il pas répondu, en sa franche naïveté, qu'en fait de théologie, il s'occupait surtout de la composition d'un catalogue ? A cette déclarationi inattendue, l'abbé Denis faillit, pour la première fois de sa vie, se mettre en colère. Cette insouciance de son élève, cette absence d'enseignement de la part des professeurs le révoltaient autant qu'elles le scandalisaient. Il se campa devant Jacques les bras croisés, les yeux courroucés :

— Comment ! lui disait-il, c'est là toute ta préparation au saint ministère ! c'est ainsi que tu te disposes à affronter les obligations du sacerdoce ! Oublies-tu donc que tu auras à former des chrétiens, à diriger les consciences ? Que feras-tu alors si tu ne sais pas la science de Dieu, la seule qu'il t'importe de connaître ? Tes supérieurs sont vraiment coupables de t'arracher aux études qui t'in-

combent. Si c'est ainsi qu'ils comprennent leur devoir de prêtres, ils auront un terrible compte à rendre au souverain juge quand l'heure de la mort aura sonné pour eux.

L'abbé Fidus, tout déconcerté, assistait à cette violente attaque. Il ne protesta pas, car il sentait toute la justesse des reproches pour les autres et de la réprimande pour lui. Aussi, à son retour au séminaire, il s'affranchit de ses habitudes de paresse et se mit au travail.

Dégoûté des manuels dont la nomenclature et la sèche analyse l'irritaient, il commença la *Somme de la Foi contre les Gentils*, où toutes les vérités enseignées lui apparurent dans leur origine divine, comme les anneaux d'une chaîne solidement soudés. Parfois il revenait à la philosophie de saint Thomas, au *Traité de l'Ame*, à la morale, et son esprit curieux, malgré l'abstraction de ces ouvrages, en saisissait la force et en gardait la substance. Sa pensée, nourrie d'idées, évoluant dans un monde qu'il ne soupçonnait même pas, s'étonnait de plus en plus de l'inertie mentale qui l'entourait, de l'ignorance où ses confrères se complaisaient. Au contact du grand philosophe chrétien dont la science profonde cherchait à résoudre tous les problèmes, Jacques se reprenait, et son intelligence, élargissant le cadre de la vie, s'inquiétait de toutes les manifestations de son âme, de leur raison et de leur but. Eclairée par la foi, la Divinité lui apparaissait comme la source infinie, la cause et la fin de toute activité, de tout bien, de toute puissance. Sa piété profondément sincère y trouvait un nouveau motif d'ardeur, de recueillement et d'amour. Quand il se retrouvait à la bibliothèque

avec son ami, l'abbé Cléry, il lui faisait partager ses admirations et ses enthousiasmes, excitait son esprit et l'orientait vers les études qui le passionnaient. Et dans la somnolence pieuse qui les entourait, dans les habitudes décevantes d'oisiveté morale qui caractérisaient l'existence des séminaristes, eux seuls travaillaient et cherchaient pour leur esprit sans direction l'aliment réconfortant des saines philosophies et des nobles préoccupations.

Ainsi chaque jour qui fuyait l'amenait insensiblement vers l'heure solennelle qui devait le conduire au but suprême de ses désirs et de ses aspirations, vers le sacerdoce saint et redoutable dont il se faisait une idée d'une majesté grandiose. Il y parvenait doucement avec les sentiments d'une joie ineffable et son âme s'exaltait sans cesse dans l'espoir mystique d'une filiale intimité avec Jésus de Nazareth, le divin Crucifié.

Durant les quatre années qui venaient de s'écouler, l'abbé Fidus avait dû supporter les plus grandes privations. Il les avait endurées stoïquement, gardant jalousement pour lui seul le secret de sa souffrance. Pauvre, sans que le moindre bien-être fût venu interrompre momentanément sa détresse, il avait vécu dans un absolu dénuement sans jamais s'en étonner, n'éprouvant même aucun sentiment de jalousie à l'égard de confrères qui, plus fortunés, recevaient de vieilles dames pieuses ou de riches dévotes, sous forme de secours, des rétributions en argent qui adoucissaient la rigueur de la vie matérielle, leur permettaient un certain confortable de vêtement ou d'intérieur, quelques douceurs à table, du bois pour se chauffer l'hiver dans leur chambre.

Les parents de Jacques, occupés des soucis de la terre, étrangers aux privations de leur fils et aussi par égoïsme, se déchargeaient aisément de tout soin à son égard sur le vieux curé qui avait accepté avec un empressement généreux de lourdes charges, bien au delà de ses ressources. Sans cesse préoccupé de son élève, qu'il considérait comme l'enfant que Dieu lui avait confié, il ne cessait de pourvoir à tous ses besoins immédiats. Il lui fournissait ses soutanes, payait une grosse part de sa pension dont l'abbé Fidus assumait pour l'avenir le paiement du reliquat. Mais là devait s'arrêter son bienfait. Et Jacques, par délicatesse d'âme, ne lui laissait jamais entrevoir la moindre de ses souffrances. L'hiver il supportait vaillamment la rigueur de la saison dans son modeste réduit où une froide humidité tombait des murs, glaçant sa chair et ses os. Pour se protéger contre les morsures du froid, il ne possédait qu'une méchante douillette de drap grossier qui dissimulait mal son corps anguleux et amaigri. Insuffisamment nourri, continuant au séminaire le régime monacal du collège, il s'était affaibli. Ses joues s'étaient creusées, ses yeux avaient l'éclat de la fièvre; sa physionomie, d'expression douce et résignée, gardait une pâleur maladive; sa santé devenait précaire; il subissait parfois d'étranges faiblesses contre lesquelles il se raidissait âprement. Son tempérament robuste opposait heureusement à cette dépression physique une efficace résistance qui, à chaque crise cependant, allait en diminuant. Mais que lui importait toute cette misère ! Le but à atteindre avait pour lui une telle attirance, une telle puissance séductrice,

qu'il acceptait tous ces déboires sans aucune amertume. Prêtre ! ce seul mot flamboyait devant ses regards fascinés comme l'hostie dans l'ostensoir. Le sacerdoce, c'était la merveille promise, l'intime union avec Jésus, le Dieu des pauvres et des déshérités. Quand cette pensée mystique le hantait, il songeait à François d'Assise. Il se rappelait ses souffrances, son séjour dans la montagne, sa pauvreté voulue et glorieuse, son éternel sacrifice dans l'amour infini de Notre-Seigneur. Et pour mieux lui ressembler, pour mieux détacher son esprit des satisfactions terrestres, à mesure que l'ordination approchait, il s'imposait les plus dures mortifications. Terrassé de sommeil, il résistait à la fatigue et s'agenouillait devant son Christ. Là, après une longue oraison, dans un ardent besoin de s'immoler encore, il s'allongeait sur le plancher de sa chambre, se soumettant ainsi à une véritable torture qu'il renouvelait souvent pour mieux tremper son âme, pour mieux éprouver son énergie.

A l'appel de son nom, l'abbé Fidus s'avança revêtu des ornements du diaconat, et portant sur le bras gauche une chasuble ployée. Avec les autres ordinands, il se mit à genoux devant l'Evêque, au pied de l'autel. Et la cérémonie commença.

Le Pontife, après avoir demandé à l'assistance si ces diacres étaient dignes de recevoir le sacerdoce, s'adressant à ceux-ci, leur traçait les privilèges et les charges de la prêtrise. Et il les exhortait :

— Mes fils bien-aimés, leur disait-il, choisis par les suffrages de nos frères pour être consacrés,

conservez dans vos mœurs une vie sainte, pure et irréprochable; comprenez bien ce que vous faites à l'autel, imitez le Dieu de l'Eucharistie que vous consacrez, que vous tenez dans vos mains; prémunissez-vous par la mortification corporelle contre le vice et les passions, vous qui renouvelez chaque jour le mystère de la mort du Seigneur. Que votre doctrine soit un remède spirituel aux maux du peuple chrétien; que le parfum de votre vie réjouisse l'Eglise du Christ.

Alors l'Evêque debout, mitre en tête, entouré des prêtres en étole, impose les mains à chaque ordinand, puis revenant vers l'autel, il chante une solennelle préface où il évoque les origines du sacerdoce dans la loi antique, les saintes hiérarchies, l'autorité de Moïse, les prédications des apôtres. En des invocations obstinées, il implore le secours d'en haut pour ces nouveaux élus. Et s'approchant des diacres toujours à genoux, successivement il leur enlève la tunique et les revêt d'abord de l'étole qu'il croise sur la poitrine:

— Recevez le joug du Seigneur.

Il leur place ensuite sur les épaules la chasuble:

— Recevez ce vêtement sacerdotal, symbole de la charité.

Puis s'asseyant devant eux, le grémial sur les genoux et tandis que retentit comme un suprême appel le *Veni Creator*, l'Evêque procède à la consécration des mains. Jacques, tout frissonnant de dévotion et d'amour, s'avança. Il lui présenta l'intérieur de ses mains rapprochées et étendues. Avec l'huile des catéchumènes, le Pontife lui fit une onction en forme de croix qu'il traça en deux

lignes: du pouce droit à l'index gauche et inversement. Il dit:

— *Consecrare et sanctificare digneris, Domine, manus istas per istam unctionem. Ut quœcumque benedixerint benedicantur, etc.*

— *Amen*, répondit l'abbé Fidus.

L'évêque alors lui ferma les mains que l'archidiacre lia avec un linge blanc, puis Jacques toucha le calice garni de vin et d'eau et recouvert de la patène supportant l'hostie.

Tandis que le défilé des prêtres continuait, l'abbé Fidus, dont les doigts avaient été déliés par l'archidiacre, les purifia lentement avec des parcelles de mie de pain; puis, dans une humilité profonde, les yeux à demi clos, étranger à tout ce qui n'était pas lui-même, il revint s'agenouiller devant l'autel, afin de célébrer concurremment avec l'Evêque, le sacrifice de la messe. A cette heure, toute son âme, toutes ses facultés, toute sa sensibilité se concentraient dans cette première manifestation de sa puissance mystérieuse. Prêtre pour l'éternité, il sentait comme une force surnaturelle rayonner au plus intime de son être et le soulever vers des régions inconnues. Il se laissait aller à ce charme invincible qui l'enchantait. Le formulaire à la main, entre ses doigts tremblants, il scandait toutes les syllabes latines avec une foi passionnée, une ardeur brûlante. Et les symboles imagés, les moindres gestes de l'Evêque prenaient à ses yeux une incomparable beauté. Maintenant, à mesure que la consécration s'avançait, sa prière s'exaltait, elle montait dans une mystique envolée vers Jésus, vers le saint des saints, à qui il donnait sa vie sans réserve, avec tous les élans joyeux du

plus sincère enthousiasme. A haute voix, imitant le Pontife, il prononçait:

Accipite et manducate ex hoc omnes; hoc est enim corpus meum.

Alors, tandis que l'Evêque élevait l'hostie, dans une muette adoration, il se prosterna jusqu'à terre, touchant le sol de son front. Et son âme transformée allait sans cesse vers une émotion grandissante, il n'avait plus la notion du moment; il éprouvait une félicité insoupçonnée: un immense bonheur l'avait envahi. Et quand, au moment de la communion, il reçut l'hostie des mains de l'Evêque, il ressentit une telle volupté qu'il crut défaillir. Ce fut l'instant d'un délicieux trouble qui le plongea durant quelques minutes en un bienheureux engourdissement. Il resta comme perdu dans un rêve.

La voix chantante du Pontife le ranima. Au nom du Seigneur, il lui disait un répons plein de consolation et d'espérance:

— *Jam non dicam vos servos, sed amicos meos...* Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis, parce que vous avez compris tout ce que j'ai fait pour vous.

Alors Jacques se leva et, devant l'Evêque, il fit avec ses frères groupés autour de l'autel une solennelle profession de foi. Et sa parole convaincue, ardente, dominait celle des autres.

— *Credo in Deum, Patrem omnipotentem, Creatorem Cœli et terræ...*

Maintenant les nouveaux prêtres successivement s'approchent de celui qui vient de les consacrer, et s'agenouillant devant lui, ils lui font le serment de respect et d'obéissance.

— *Promittis mihi, et successoribus meis, reverentiam et obedientiam*, interrogeait l'évêque.

— *Promitto*, répondit Jacques d'une voix ferme.

Et ses mains dans celles du Pontife, il reçut le baiser de paix sur la joue droite, afin de sceller, par cette marque d'union, la promesse donnée.

Et tandis que s'achève la cérémonie, du fond du chœur de la vieille cathédrale retentit sous les voûtes élevées le *Te Deum* que chante à pleine voix, dans la sainte exaltation de leur enthousiasme mystique, toute la phalange des nouveaux consacrés. Et les accents du cantique d'allégresse montent et roulent à travers les nefs profondes comme une clameur impétueuse, tandis que s'ébranle la théorie des tuniques et des chasubles. Le portail s'ouvre et, précédés de la croix, les surplis apparaissent.

Une foule affairée et curieuse est là, attentive et dévote. Alors les bourdons lancés à toute volée déchirent les airs silencieux. En leurs voix tumultueuses, ils célèbrent la joie des disciples du Christ et proclament la continuité des apôtres de l'Eglise.

IV

Au village de Guémanoir, la journée s'annonçait superbe, mais chaude. Le soleil qui, dès l'aube, avait quitté à l'horizon la ligne sombre des hautes futaies, s'élevait dans le ciel d'un bleu tendre, chassant au loin les vapeurs légères de la vallée. L'astre miroitait au firmament comme une hostie éblouissante dont les rayons, semblables à de fines aiguilles d'argent, baignaient la paisible campagne où çà et là se doraient les blés et les avoines, où blanchissaient les sarrasins qui déjà répandaient de subtils parfums de miel.

Depuis l'Angelus, la cloche de l'église à chaque heure sonnait à pleine volée sous le branle vigoureux du sacristain. Ses bin-ban répétés, si mélancoliques parfois en leurs notes monotones, avaient en ce jour un accent inaccoutumé. On eût dit des vibrations de joie. N'annonçaient-ils pas aux fidèles, depuis les coteaux les plus voisins jusqu'aux hameaux les plus éloignés, le très grand événement qui se préparait: la première messe de l'abbé Fidus ? Et c'était en effet une date mémorable dans les annales de la paroisse. Depuis vingt ans, en ce modeste village perdu au fond des labours normands, pareille cérémonie ne s'était vue. C'était donc une solennité depuis longtemps désirée et que tous les paroissiens attendaient

avec une légitime impatience. Aussi, après la besogne matinale, paysans et paysannes vêtus de leurs habits de fête étaient-ils accourus en très grand nombre, heureux de témoigner par leur empressement leur sympathie au jeune prêtre, très désireux aussi d'escorter en ce jour solennel leur vieux curé unanimement respecté.

Sous l'avenue de chênes qui précédait le presbytère, ils s'étaient tous donné rendez-vous, et là, au hasard de l'arrivée, ils se groupaient, échangeant leurs impressions en de bruyantes causeries dans un patois rude et sonore.

Enfin l'aiguille marqua neuf heures sur le cadran de la tour. Immédiatement la cloche de l'église se mit à carillonner avec furie, jetant à l'espace ses notes tapageuses et précipitées. Alors tout à coup, la porte du presbytère s'ouvrit et la procession s'ébranla. En tête, et portant la lourde croix d'argent, marchait un curé du voisinage escorté d'enfants de chœur et suivi d'autres prêtres en surplis, desservants des environs.

L'abbé Fidus apparut. D'un même geste, les paysans se découvrirent et tous les regards se fixèrent sur lui attentifs et curieux, en même temps que cessèrent tous les colloques, dans la sensation envahissante du défilé. L'abbé Fidus était revêtu de l'aube et de l'étole, il portait une chape de moire blanche à grosses fleurs d'or, la plus belle de l'église. Il marchait les mains jointes, la tête nue et droite avec une large tonsure. Ses yeux brillants semblaient contempler un point lumineux suspendu dans l'espace, devant lui. Deux prêtres l'accompagnaient. A sa droite, le curé Denis, à sa gauche, l'abbé Michel, tous les

deux en tunique, dans les fonctions de diacre et de sous-diacre. Derrière eux, venaient le père et la mère Fidus, entourés des membres du conseil municipal, conduits par le maire ceint de l'écharpe. Dans le silence respectueux qui s'était fait à l'apparition du cortège, retentit tout à coup la voix vibrante de l'abbé Denis qui entonnait le *Veni Creator*, repris à l'unisson par tous ses paroissiens. La foule soumise, subitement devenue grave et religieuse, allait en chantant, heureuse et satisfaite, d'un pas lent et calme.

Etranger à cette manifestation qui l'entourait, à l'hommage spontané dont il était l'objet, l'abbé Fidus restait silencieux. Son âme frémissante, pénétrée du divin mystère qu'elle allait accomplir, se recueillait une dernière fois dans l'image de Jésus dont elle pressentait l'imminente venue. Entre ses deux aînés, ses deux égaux maintenant dans les saints privilèges, il s'avançait lentement en une pose extatique, les sens bercés par cette invocation puissante où son rêve se continuait sous des apparences plus vives qui le rapprochaient à chaque minute de la délicieuse réalité. L'émotion grandissante des jours précédents, la fatigue des mortifications imposées, ses scrupules, ses tortures de conscience, la sainte terreur de son indignité avaient cruellement déprimé l'abbé Fidus en exaltant son âme. Il avait pâli, il avait maigri, sa face blême avait un aspect ascétique, mais dans la souffrance, sa physionomie s'était affinée, elle gardait l'empreinte d'une confiante sérénité. Drapé dans sa lourde chape, le jeune prêtre avait vraiment grand air, une allure de noblesse dans la démarche qui impressionnait

la foule, attentive à ses moindres gestes. Maintenant, autour de lui, le chant s'exaspérait, la contagion, parmi ces paysans crédules, se faisait plus rapide et plus opiniâtre. L'hymne sacré montait sans cesse, les strophes retentissaient plus ardentes et plus chaudes dans un bruit de triomphe. La campagne en était toute bouleversée, les oiseaux surpris, affolés, s'enfuyaient vers les hautes cimes des arbres ou se réfugiaient dans le clocher. En un pieux enthousiasme, les voix s'obstinaient et l'écho fidèlement transmettait les syllables latines de vallon en vallon, proclamant au loin la fête du mystique festin, l'approche de l'auguste sacrifice.

Sous le misérable portail, où les pierres s'effritaient rongées par la brise et les morsures du temps, la procession s'engagea. Précédé d'une cohue impatiente, le clergé défila entre les bancs de bois garnissant l'unique nef qui bientôt se remplit du flot de cette foule qui se bousculait pour mieux avoir sa place. Afin de donner plus de solennité à cette cérémonie, les fabriciens aidés de quelques dévotes avaient décoré la veille les chapelles latérales où d'horribles saints grimaçaient et trônaient sous des niches constellées d'étoiles. Le long des murs, entre les étroits vitraux, flottaient des oriflammes de toute couleur avec des inscriptions ou des cœurs flamboyants. Des deux côtés de l'église couraient des guirlandes de buis. Dans le chœur, on avait enlevé leurs housses aux vieilles bannières qui montraient avec orgueil les images des saints patrons de la paroisse. Sur l'autel, recouvert d'une nappe transparente, aux fines dentelles, entre les chande-

liers de cuivre et les candélabres des grands jours, l'abbé Denis avait placé de superbes bottes de fleurs, toutes les plus belles roses trémières de son jardin, les rouges pivoines, les blancs œillets, de blonds épis. Autour du tabernacle, le long des torsades, il avait enroulé les lis immaculés et le délicat jasmin; il avait fait ainsi à Notre-Seigneur un somptueux parterre; il lui avait offert toute une floraison de riches couleurs, toutes les beautés de la nature dont il disposait. De ces gerbes s'exhalait un parfum pénétrant et doux qui envahissait le chœur et saturait l'étroit espace ambiant.

Les mains toujours jointes, la tête droite et les yeux rayonnants d'une indicible allégresse, l'abbé Fidus marchait vers l'autel tout enguirlandé où pointillaient parmi les fleurs les flammes des cierges. Avec une religieuse émotion, il contemplait le vieux tableau aux teintes effacées qui dominait le tabernacle et où Jésus, au jardin des Oliviers dans l'angoisse et la prière, attendait l'heure du suprême sacrifice.

L'abbé Fidus s'arrêta. A droite de l'autel, il se dépouilla de la chape et reçut des mains du diacre la chasuble de soie blanche qu'il revêtit. Puis d'un pas résolu, frissonnant d'amour et de foi, il s'approcha du Divin Maître, et, s'inclinant profondément, il dit à haute voix:

Introibo al altare Dei.

Alors les chantres au lutrin, dont les défaillances de lecture se perdaient dans les vibrations de l'alto, scandèrent l'*Introït* avec une solennelle lenteur. Puis ce fut le *Kyrie eleison* qui défila en

l'affreuse discordance des voix confondues et lâchées. Dans une allure de fête, le *Gloria in excelsis* remplit l'église; tous les paroissiens du chœur et de la nef l'entonnèrent avec un enthousiasme dévot. L'abbé Fidus, assis maintenant à droite de l'autel, entouré de confrères en surplis, subissait le rythme de cette sainte clameur et il mêlait sa voix à celle de la foule, dont la piété bruyante se donnait libre carrière. Après l'Evangile, il y eut parmi les fidèles un moment d'émotion. Ce fut un court instant d'hésitation. En une hâte impatiente, après avoir déposé sa tunique, le curé Denis se dirigea vers la chaire. Aussitôt tout bruit cessa. Les chuchotements se turent. Le prêtre se signa et ses auditeurs l'imitèrent:

— Mes bien chers frères, leur dit-il, c'est aujourd'hui pour votre vieux pasteur une grande et réconfortante journée; c'est pour vous également une date inoubliable, une évidente manifestation de la bonté de Dieu envers cette paroisse. Notre-Seigneur me comble vraiment de ses bienfaits, moi, son humble serviteur. Il m'accorde la joie immense d'accompagner à l'autel celui qui fut l'espoir de mon âge mûr et qui sera la consolation de ma vieillesse. Vous le connaissez tous, ce Benjamin de mon cœur sacerdotal. Je ne viens pas proclamer ses louanges, je craindrais de froisser son humilité et sa modestie, mais il m'est bien permis cependant de vous rappeler son passé de piété, sa constance au travail, son absolue obéissance à sa vocation. Il y a déjà longtemps, mes chers amis, que l'abbé Fidus me servait la messe à cet autel où le Divin Maître bientôt à son appel va descendre pour s'immoler encore. Comme

Notre-Seigneur, il est né de pauvres gens dont toute la richesse est faite de vertus chrétiennes et de confiance en Dieu. C'est un enfant de cette bonne terre nourricière et féconde sur laquelle s'épanouissent l'éclatant soleil et les pluies bienfaisantes. Pour suivre la voie que Jésus lui a montrée, il a dû quitter les charmes des champs et les douceurs de la famille. Partout où sa noble destinée l'a conduit, il fut un modèle. Vous vous rappelez ses succès classiques qui rejaillirent sur notre paroisse et dont j'étais justement fier. Le grand séminaire trouva en lui un pieux lévite, un diacre soumis et laborieux, attentif à l'enseignement de nos dogmes et des saintes Ecritures, et tout pénétré des beautés de l'Evangile. Et maintenant, qu'est-il donc ? Le représentant du Christ sur la terre. Le sacrement de l'Ordre, l'onction des huiles saintes, le pouvoir de l'Evêque ont créé ce prodige en le consacrant pour l'éternité: *sacerdos in æternum.* Il est devenu le disciple de Jésus, de celui dont la vie terrestre ne fut qu'une lente souffrance, dont l'amour pour les hommes fut méconnu, dont l'infinie charité n'appela que les outrages. Maintenant, c'est l'apôtre qui doit semer la parole de vie, qui doit jeter au sillon le grain de l'abondante moisson. En l'accompagnant ainsi du presbytère jusqu'à cette vieille église où il fut baptisé, où il fit sa première communion, c'est à Notre-Seigneur que vous rendiez hommage, c'est à lui que vous faisiez escorte, en fidèles soldats, car il est son ministre, son fils de prédilection en qui il a mis toutes ses complaisances. A l'image de Jésus, il restera pauvre pour mieux comprendre le langage de ceux qui n'ont rien; il n'élèvera la

voix que pour défendre les opprimés, protéger les faibles ou pour enseigner la noblesse du sacrifice, la beauté du dévouement. Son âme maintenant appartient à tous ceux que Dieu lui confiera. Ici-bas il n'a pas d'autre famille. Les souffrances de ses frères seront ses souffrances, leurs angoisses ses angoisses, leurs joies ses joies, leurs espérances ses espérances. Sachez-le bien, mes très chers frères, à l'image de Notre-Seigneur, qui fut tout amour et tout pardon, le prêtre doit être le consolateur, le confident et l'ami aux jours de défaillance et de détresse. C'est vers lui que doivent tendre vos suprêmes espoirs, votre foi invincible. N'est-il pas l'interprète de Celui qui a dit : « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise ? » Vous devez donc le trouver au seuil de la vie pour vous ouvrir les portes de l'Eglise, vous devez l'appeler à votre chevet à l'heure de la mort pour vous conduire à l'éternité bienheureuse.

Et toi, mon cher enfant, mon bien-aimé confrère en Notre-Seigneur, en ce jour béni, reçois tous mes vœux. Que Dieu rende ton apostolat fécond en œuvres durables et méritoires. Qu'Il t'accorde l'immense joie de ramener au sein de l'Eglise les pécheurs égarés. Que ta voix soit douce aux malheureux, que ton cœur soit compatissant et secourable à l'humaine misère. Et que le Divin Maître qui nous a confié le redoutable pouvoir de diriger les âmes sur cette terre, nous unisse à jamais au bienheureux séjour qu'il réserve après le labeur à ses loyaux serviteurs. Daigne la Sainte Vierge nous conduire parmi les élus, au pied de son trône afin que nous puissions contempler la

majesté de Dieu dans les éternelles splendeurs du Ciel. Amen. »

A ce langage de tendresse frémissante, l'abbé Fidus sentait son âme se fondre en une délicieuse émotion. Des larmes qu'il ne pouvait plus retenir tombaient goutte à goutte sur la chasuble qu'elles marquaient de perles brillantes. Autour de lui, le silence s'était fait, un silence d'attente et d'impatience. Faisant sur lui-même un violent effort, il se leva. D'une voix vibrante, il entonna « *Credo, in unum Deum* ». Ce fut d'abord une explosion, un véritable chant de triomphe qui répondit. Remués en leurs fibres intimes par les paroles du vieux prêtre, tous ces paysans avaient senti comme un souffle de foi passer au-dessus d'eux. Subissant profondément l'influence du milieu, avec une vigueur joyeuse, ils célébraient le Symbole de Nicée, et la sainte clameur reprenait dans l'église, ébranlait les voûtes, comme au grondement du tonnerre, dans un élan continu qui s'exaspérait.

Les mains pieusement jointes, l'abbé Fidus gravit les marches de l'autel. Et quand le tumulte se fut apaisé, se tournant vers les fidèles, en un geste affectueux et soumis:

— *Dominus vobiscum*, dit-il.

Maintenant, devant le tabernacle, les yeux ardemment fixés sur le Missel, il commença l'Offertoire:

— *Suscipe, Sancte Pater, hanc immaculatam hostiam...*

Avec une lenteur scrupuleuse, il prononçait les syllabes latines. On eût dit qu'il redoutait comme un sacrilège la plus légère omission; toute son

âme semblait suspendue à ses lèvres. En une dévotion craintive, une fièvre d'attention, il procédait à l'accomplissement de tous les rites symboliques, au mélange du vin et de l'eau en commémoration de la blessure du Sauveur sur la Croix, au lavement des mains; mais, à mesure que la cérémonie se hâtait vers l'instant solennel, l'émotion le gagnait et il ne se dominait plus. D'une voix étouffée et haletante, il chanta la Préface qui, dans ses modulations lentes et tristes, semblait un appel suprême à Jésus.

Quand au début de la Consécration, il étendit les mains sur le Calice, il leva ses regards douloureux vers le Christ aux Oliviers. Il eut comme la vision du drame sanglant du Golgotha, car subitement il devint d'une livide pâleur. Alors il se pencha vers l'autel, le diacre et le sous-diacre, aussi émus que lui, l'imitèrent. Un grand silence majestueux plana dans l'église. Au moment où l'abbé Fidus allait prononcer la formule sacrée, une sainte angoisse l'envahit, il demeura sans souffle, le cœur convulsé. Ce fut la seconde rapide d'une douleur atroce, une pointe d'acier qui traverse les chairs. Il se raidit contre la défaillance. Et prenant l'hostie entre ses doigts, il murmura:

— *Accipite et manducate ex hoc omnes, hoc est enim corpus meum.*

Profondément, il s'inclina. D'un mouvement prompt, comme soulevé par une force inconsciente, il se releva et de ses mains tremblantes, au peuple agenouillé, il la montra les bras élevés, en un geste d'adoration et de triomphe. Mais dans cet élan, toute son âme se fondit, et d'abondantes larmes inondèrent ses joues, tandis qu'un sanglot

d'amour hoquetait sa poitrine. Près de lui, penchés vers le tabernacle, attentifs à le secourir, le vieux curé et l'abbé Michel contemplaient avec une sainte tendresse l'ivresse mystique du jeune prêtre dont la radieuse figure se transfigurait dans la possession du Maître.

Sous le ruissellement des pleurs silencieux, l'abbé Fidus déposa l'hostie dans la patène. Saisissant le calice, il murmura les paroles mystérieuses qui, dans la coupe sanctifiée, en union avec les Anges, devaient transformer le vin en le sang du Christ:

— *Hic est enim calix sanguinis mei...*

V

A la fin de juillet 1885, la *Revue catholique* du diocèse publiait la nomination des jeunes prêtres à leurs vicariats respectifs. On pouvait y lire: « M. l'abbé Fidus est nommé vicaire à Saint-Nicolas d'Unelles ». C'était la paroisse la plus importante de la ville épiscopale. Elle comprenait une partie de la cité et tous les faubourgs situés à l'Ouest, avec quelques hameaux disséminés dans la campagne environnante.

Ce fut pour l'abbé Fidus une agréable surprise et la preuve évidente de la bienveillance de Sa Grandeur à son égard. Le vieux curé Denis ne se possédait plus. Sa joie se répandait au dehors en des manifestations turbulentes. Sur la route, dans ses promenades, il arrêtait les paysans pour leur annoncer cet événement qu'il considérait comme l'indice d'un brillant avenir, comme un début plein de promesses. Et cela lui fournissait le prétexte de chanter les louanges de son Evêque à qui il voulait témoigner sa reconnaissance attendrie.

Prompt à l'obéissance, l'abbé Fidus se hâta vers la ville. Après la visite obligée au vicaire général dont il reçut d'étroites recommandations sur la réserve qu'il devait observer en toutes choses, il s'en fut au presbytère saluer son curé.

L'archiprêtre était un vieillard d'une soixantaine

d'années, M. Bourdon, d'aspect débonnaire et de bienveillante allure. Il avait à juste titre la réputation d'un homme intelligent, charitable et tolérant. Il reçut son jeune vicaire avec les marques d'un vif contentement. Sa voix se fit douce et affectueuse. L'abbé Fidus l'écoutait avec une attention déférente :

— Mon cher ami, lui disait-il, votre directeur, qui est venu récemment me voir, m'a parlé de vous en des termes paternels. Il vous aime beaucoup et se réjouit de vous garder près de lui. Il m'a confié que vous aviez une certaine facilité de parole ; c'est un don rare qu'il faudra discipliner et cultiver par le travail. Vos paroissiens vous apprécieront, je l'espère ; ils aiment les bons prédicateurs. Du reste un excellent esprit les anime à l'égard du clergé ; vous n'aurez qu'à les entretenir dans ces sentiments de leur foi profonde. Près de vous, le conseil de fabrique est composé d'hommes courtois et généreux ; vous aurez à leur rendre visite individuellement.

Puis, s'arrêtant, l'archiprêtre reprit avec une certaine vivacité :

— Mon cher abbé, dans cette ville où la bonté de Dieu m'a placé, je ne fais point de politique, je fuis ce brandon de discorde qui ne peut qu'entacher la dignité du prêtre et diminuer son caractère sacré. Je vis en dehors des luttes et des préférences de chacun, témoignant une égale sympathie et un même dévouement à tous mes paroissiens. Je sais bien que nombre de mes confrères ne pensent pas comme moi. Plusieurs d'entre eux même ont organisé ici un centre de propagande, ce dont je les blâme absolument. Malgré leurs sollicitations, je

me suis toujours refusé à les entendre et j'en bénis la Providence. Vous êtes jeune et sans expérience, inspirez-vous de ce conseil que notre Sainte Religion nous donne : soyez un homme de paix. Votre âme et votre sacerdoce n'ont rien à gagner dans la mêlée des partis. Ne l'oubliez jamais.

Sur un ton familier, M. Bourdon continuait :

— La paroisse est étendue. Vous aurez parfois des courses pénibles à faire, mais vous êtes jeune et vous ne devez pas craindre la fatigue. M. l'abbé Martin, qui remplit ici les fonctions de premier vicaire, vous renseignera sur tous les devoirs de votre ministère. Soyez le bienvenu parmi nous, mon cher abbé.

Et le doyen lui donna l'accolade en le congédiant.

L'abbé Fidus sortit de cette courte entrevue l'âme en joie. Cet accueil paternel, qu'il n'osait espérer, d'une simplicité si bienveillante, le réconfortait contre les inévitables appréhensions de l'inconnu, au seuil de cette vie nouvelle qu'il pressentait redoutable en ses responsabilités.

De retour à Guémanoir il en fit le récit ému au vieux curé qui, tout en l'écoutant, répétait sans cesse :

— Vraiment, la Providence t'assiste ! Ah ! le brave homme que ton doyen ! Et son contentement était d'autant plus vif qu'il n'avait osé espérer une si cordiale réception, car le clergé campagnard, d'instinct défiant, garde une certaine crainte à l'égard de celui des villes dont la situation, l'autorité, à l'ombre de l'évêché, lui causent un prudent effroi.

Entre le maître et l'élève, les adieux furent tendrement échangés, mais un sentiment de profonde

mélancolie envahit l'abbé Fidus quand il s'éloigna du presbytère. Dans la carriole de la ferme que son père conduisait, il se rendit à son poste ayant pour toute richesse son trousseau de séminariste et quelques livres.

Son confrère, l'abbé Martin, l'accueillit empressé ; il mit même un zèle excessif à l'aider dans son installation. Il le conduisit d'abord à la chambre qui lui était réservée. C'était une vaste pièce, pauvrement meublée, dont la fenêtre s'ouvrait sur le jardin, au pied même de la tour de l'église qui de sa masse pesante écrasait l'édifice. Dès le lendemain, l'abbé Fidus exerça son ministère. Nouveau venu dans la maison, il prit le service le plus pénible. Le matin, à l'aube, après les appels de l'Angelus, il disait la première messe que lui répondait le sacristain. Et durant les heures de la journée, il se tenait en permanence au presbytère, à la disposition des malades qui eussent pu demander un prêtre. Sans efforts, à la régularité de cette neuve existence, il se façonna promptement. Un soir après le repas pris en commun, l'archiprêtre le retint près de lui. Il le suivit dans sa chambre, un peu surpris. A peine assis, le doyen lui renouvela tous les conseils que comportait sa situation de jeune vicaire.

— J'insiste tout particulièrement, lui dit-il, sur les avis très opportuns de Monsieur le Vicaire général. Dans vos rapports sociaux, je vous recommande la plus expresse réserve. Cela doit être la constante loi de votre attitude. Il vous faudra observer aussi toujours, dans les conversations, la discrétion qui convient à votre caractère sacré, partout où votre ministère vous appellera. N'oubliez

pas, non plus, que l'absolue correction de la conduite est une étroite obligation sacerdotale. Croyez-moi, ne vous prodiguez pas au dehors ; évitez les flâneries chez les confrères ; sortez le moins possible, au début surtout. La calomnie, que je redoute, est une arme dangereuse contre les jeunes abbés. C'est l'instrument de combat de nos ennemis. La plus légère imprudence peut lui donner l'apparence de raison et nulle réputation n'y résiste. Il est de mon devoir de vous avertir pour vous en éviter tous les désagréments.

D'une voix lente, bienveillante, ces conseils étaient donnés, mais cette insistance déroutait quelque peu l'abbé Fidus. Il n'en saisissait pas les raisons spécieuses, surtout après les déclarations antérieures que son doyen lui avait faites des bonnes dispositions de la paroisse à l'égard du clergé. Il répondait par des gestes d'acquiescement, à tous les avis, protestait de son humble obéissance. Au fond de son âme persistait un étrange étonnement. Son ignorance des choses était si absolue, sa probité d'esprit était telle qu'il ne soupçonnait même pas les vilenies et les bassesses humaines. Certes, il était soucieux d'accomplir son devoir, mais il ne pressentait, en sa quiétude, aucun obstacle à son accomplissement. Tenu au grand séminaire loin de tout contact étranger, jalousement entretenu dans la parfaite indifférence de ce qui se passait au dehors, vivant aussi en une atmosphère de paix et de calme mystiques, il n'avait jamais subi le moindre choc des événements et sa conscience ne s'était pas encore éveillée. Comme sa foi, elle était sincère et droite, mais confuse. La confession d'abord, le commerce de ses

semblables ensuite, devaient lui révéler la vie. Avec une surprise grandissante, il écoutait donc son interlocuteur qui lui traçait d'une main sûre la règle immuable de sa conduite.

Le lendemain, l'abbé Fidus, chaperonné par son doyen, fit les visites coutumières dans les principales familles chrétiennes de la paroisse. C'était une tradition de bon voisinage et constamment suivie. Ainsi, durant plusieurs jours successivement, il s'en fut, de salon en salon, offrir ses timides hommages. Partout, aux foyers bourgeois, on l'accueillit avec cet empressement obséquieux, cette amabilité maniérée que les gens de province prennent aisément pour de la distinction.

L'abbé Fidus, dont l'intelligence clairvoyante sut observer, à ce premier contact, se rendit compte des sentiments de curiosité dont il était l'objet, et il en conçut une grande gêne. Difficilement il se domina, redoutant de livrer son embarras dans l'échange des entretiens. Il parla peu, se contenta d'écouter le sot et incessant babillage de ses hôtes où tour à tour on lui vantait, dans une pensée d'évidente flatterie, les beautés de la paroisse, les charmes de la ville, la dévotion des habitants, la méchanceté des impies. Fidèlement, il resta sur une réserve inquiète, laissant aux autres la turbulence de la conversation. Mais, d'instinct, son âme sérieuse garda comme l'impression pénible des banalités, redites toujours sur le même mode aimable, ainsi qu'une leçon étudiée. Ce fut un désenchantement.

Rendu à lui-même, dans le silence paisible de sa chambre, il se mit au travail et, pendant cette époque de l'année où les loisirs étaient nombreux,

il prépara ses catéchismes et ses sermons, usant largement de la faculté que le doyen lui avait donnée d'utiliser les ressources de sa bibliothèque. Dès lors, il se livra avec ardeur à l'étude de l'Ecriture sainte et des maîtres de la parole sacrée. Il admira Bourdaloue dans sa virile éloquence et la force de sa logique : il s'éprit de Massillon dont la douce voix, pleine de tendresse et d'harmonie, le pénétra. Son esprit judicieux, parfaitement équilibré, s'appropriait les principes, s'assimilait la substance de ces orateurs de tempérament si différent ; sa mémoire s'enrichissait de leurs images et son âme s'enflammait à leur contact. En ce labeur profitable, avec ses obligations de vicaire et la récitation du bréviaire, les jours se fondaient sans qu'aucune tristesse, sans qu'aucun regret, qui souvent accompagnent chaque modification de l'existence, vinssent assombrir les débuts de son ministère. Tous les soirs, vers six heures, il se rendait à l'église, à la chapelle qui lui était affectée spécialement et où se trouvait son confessionnal. Là, à genoux près de l'autel, en égrenant son chapelet, il attendait les pénitents. Ceux-ci s'abstinrent, mais les pénitentes d'âge mûr, avec une certaine hésitation d'abord, se hasardèrent. Peu à peu, leur nombre augmenta. La contagion de l'exemple opérait lentement. Le samedi suivant, il y avait affluence, et pendant deux longues heures l'abbé Fidus resta dans son confessionnal, sans un geste d'impatience, pénétré de la gravité de son rôle.

Au grand séminaire, son directeur, entre de rares avis, lui avait recommandé de se défier des femmes qui recherchent les prêtres et cette pensée tout d'abord hanta son esprit ; mais, en voyant ses

pénitentes groupées autour de son tribunal, il se dit qu'il bénéficiait sans doute de la clientèle de son prédécesseur. A leur maintien, il crut reconnaître des dévotes et, bientôt, il les jugea ainsi à la minutie de leurs aveux, à leurs scrupules de conscience.

Ainsi il se laissait aller aux douceurs de son sacerdoce, où les lettres de son vieux curé venaient ajouter leur note de paternelle tendresse, quand un événement brutal vint lui révéler les dures réalités de l'humaine misère. Le saisissement fut si prompt qu'il laissa sur son âme sensible, en même temps qu'une douloureuse empreinte, une infinie compassion.

Un soir, à une heure tardive, alors que la ville s'endormait d'un lourd sommeil, le sacristain vint le chercher. Une malade, dans un hameau voisin, allait mourir et demandait un prêtre à son chevet. En toute hâte, il s'y rendit. Le surplis et l'étole sous le bras, il marchait à pas rapides. Quand ils eurent quitté les faubourgs, afin de lui indiquer le chemin, le sacristain le devança, une lanterne à la main, tenant de l'autre la boîte contenant les saintes huiles. La nuit était profonde et les étoiles voilées. Çà et là, sur la route, le long des talus odorants des fossés, les vers luisants pointillaient l'obscurité d'un éclat diamanté. Bientôt le vicaire et son compagnon s'engagèrent dans un étroit sentier. Au-dessus de leurs têtes, la brise légère faisait frémir les feuilles des arbres d'un bruissement métallique ce pendant qu'un battement d'ailes, à travers les branches, leur révélait la fuite éperdue d'un oiseau, surpris en son repos. Leurs pas résonnaient d'une même cadence hâtive que l'écho lugu-

brement répétait. Malgré lui, en l'imprévu de cette course et dans l'angoisse du spectacle qui l'attendait, l'abbé Fidus sentait un frisson de détresse l'envahir. Tout à coup, à quelques enjambées, en sa masse sombre se dressa la maison d'où s'échappait par une fenêtre basse la lumière crue d'une lampe. Un bruit de sabots sur la dalle retentit de l'intérieur et la porte s'ouvrit. Précédé d'une paysanne qui gémissait, le prêtre traversa rapidement une vaste cuisine dont l'âtre projetait sur les meubles la rouge lueur des sarments qui crépitaient. Alors il se trouva dans une chambre de ferme, misérable et nue. Sur le lit, la moribonde agonisait. C'était une jeune fille, presque une enfant, dont les traits amincis par la souffrance, dont la face exsangue, creusée par la tuberculose, avait un effrayant aspect sous la flamme vacillante des cierges. Au bruit des pas, elle se redressa et son regard d'épouvante enveloppa le prêtre. L'abbé Fidus se revêtit du surplis, s'approcha tout frémissant de la mourante dont les râles s'exaspéraient, remplissant la pièce d'un hoquet sinistre. Puis il étendit sur elle ses mains et prononça les paroles d'absolution. Ensuite il saisit la burette, trempa son pouce dans les saintes huiles et, sur les paupières closes, il traça le signe de la croix. Lentement, dans une émotion de tout l'être, il prononçait les mystérieuses formules dont la puissance est incomparable. Quand le prêtre eut fini, tout défaillant, il se jeta sur le sol, l'âme en proie à une immense angoisse, en même temps qu'il avait le sentiment plus net du suprême pouvoir dont il disposait. Alors, d'une voix ardemment convaincue, il récita les litanies des mourants, et, de son

cœur de prêtre, généreux et bon, montait vers le ciel toute sa foi aux divines promesses des ineffables pardons. Un dernier râle retentit plus lent et plus sourd. Et tandis que la mère impuissante déchirait l'air de ses sanglots éperdus, l'abbé Fidus se releva. Avec une solennelle lenteur, il bénit la morte. D'un pas chancelant, il quitta la maison, sous l'empire d'une intense émotion. Sur la route, avec une ardeur d'apôtre, il se mit à prier et son oraison, où le nom du Seigneur revenait sans cesse, montait dans l'espace infini ainsi qu'un suppliant appel qui troublait seul la majesté de la nuit sereine.

Docile aux conseils qui lui avaient été donnés, l'abbé Fidus sortait peu, se confinant au presbytère. Dans le courant de l'après-midi, il descendait au jardin avec le premier vicaire, et tous les deux, en commun, récitaient leur bréviaire. Après cette lecture quotidienne, la conversation s'engageait, toujours provoquée par l'abbé Martin, qui visiblement tenait en tutelle son jeune confrère. D'une voix prétentieuse, il le mettait au courant du service de la paroisse. Il faisait ainsi son éducation et lui dévoilait les minuties de l'existence. Avec une extrême prolixité, il l'entretenait de tous les potins de la ville, il insistait particulièrement sur les ressources des paroissiennes, sur la façon de les conduire et de les soumettre.

— Voyez-vous, mon cher abbé, il faut savoir distinguer entre les dévotes. Les unes sont de nature généreuse et vous saurez en tirer profit si vous savez flatter leurs manies : pour celles-là, beaucoup de patience au confessionnal et la direction morale pour toutes leurs petites histoires.

Alors les dons afflueront dans votre bourse. Les autres sont économes, difficiles à la détente, âprement intéressées : pour celles-là, pas de concessions, le confessionnal sans phrases, très court, et de bonnes pénitences pour les dégoûter.

Et comme l'abbé Fidus se récriait indigné devant cette distinction malhonnête, l'abbé Martin répliqua avec vivacité :

— Calmez-vous, de grâce. Il n'y a vraiment pas de quoi vous mettre en colère. Bien au contraire, pour vous, comme pour moi, la dévote est notre meilleure ressource. Réfléchissez-y un instant. Le gouvernement nous donne un traitement dérisoire, une simple aumône. Notre curé nous prend cinq cents francs pour nous nourrir et nous loger: c'est tout juste ce que nous touchons de l'Etat. Quant au casuel, rien n'est moins sûr, il varie à l'infini. Cela dépend des années et de la qualité des gens qui meurent ou se marient. C'est à peine si avec les honoraires de nos messes, payées en moyenne quarante sous, nous atteignons le chiffre incertain de quinze cents francs. Mais, et l'entretien, très coûteux à la ville, à combien donc l'estimez-vous ? Et les pauvres, en surcroît, qui vous guettent ou vous sollicitent de mille façons ? Les comptez-vous pour quantité négligeable ? Où prendrez-vous donc l'argent nécessaire à ces dépenses, si ce n'est dans la poche de la dévote qui, au fond, est ravie de vous l'offrir ?

L'abbé Fidus, d'un geste, l'arrêta :

— Notre-Seigneur a dit : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. » Nous ne sommes pas prêtres pour nous enrichir aux dépens des autres ou nous ménager une existence facile avec les cadeaux de

nos pénitentes. Notre vie doit être digne. Nous devons savoir nous sacrifier d'abord, puis aimer les pauvres dans la mesure de nos moyens. Notre Seigneur ne nous demande pas l'impossible.

L'abbé Martin devint ironique.

— Vous me faites un sermon, je n'en ai nul besoin. La vie telle que vous la comprenez ne me séduit aucunement. Je ne me sens vraiment pas à ce point l'amour du sacrifice. Peut-être, quand je serai passé à l'état de vieille relique chargée d'ans, pourrai-je me contenter de cette honorable misère que vous me proposez avec tant d'éloquence. Présentement, je n'en ai nulle envie.

Et dans un geste protecteur, tapotant familièrement sur l'épaule de son voisin, il ajoutait :

— Vous êtes vraiment naïf de prendre ainsi à la lettre l'esprit de l'Evangile. Peuh ! c'est le premier enthousiasme des néophytes, c'est l'élan des apôtres ; on en guérit. Ça ne dure pas. Feu de paille qu'emporte le vent. Avec le temps, vous changerez d'avis et de sentiments, et vous descendrez des hauteurs. Les soucis d'argent, les préoccupations d'ordre inférieur vous inspireront de saines idées. Peu à peu, vous me comprendrez mieux ; alors vous reconnaîtrez que les dévotes ont du bon, et vous saurez les apprécier en bénissant la Providence qui les a mises sur notre chemin pour notre plus douce tranquillité. Sans rancune, mon cher confrère !

Et il s'esquiva en riant.

L'abbé Fidus remonta dans sa chambre tout désorienté. En proie à un malaise indicible, il vint s'asseoir au bord de son lit, passant d'un mou-

vement nerveux et saccadé sa main sur son front brûlant. Les conseils que l'abbé Martin venait de lui prodiguer avec tant d'insistance, la façon dont celui-ci lui proposait l'exercice de la vie sacerdotale détruisaient brutalement toutes ses conceptions. Sa dignité d'homme, sa droiture de caractère se dressaient impérieusement devant lui et remplissaient son cœur endolori d'une muette indignation. Il répétait sans cesse : Dieu, est-ce possible !

La pensée seule qu'on pouvait trafiquer d'une chose sainte lui semblait criminelle ; aussi dans une révolte de tout l'être réprouvait-il l'idée de cette simonie à laquelle le conviait l'abbé Martin. Par un brusque retour de son esprit, il reprit les raisons de son confrère, il songea tristement aux réflexions qu'il avait entendues et le sentiment de sa pauvreté l'envahit. Il pensa aux dettes qu'il avait contractées vis-à-vis du grand séminaire, au remboursement des avances qu'on lui avait faites, au montant de sa pension au presbytère dont il devait s'acquitter à chaque trimestre. Il eut le sentiment très net d'une somme considérable qu'il devait payer, et par une décevante ironie, il constata son absolu dénuement. Son vieux curé en le quittant lui avait bien remis quelques louis d'or, le fond d'un bas de laine à grand'peine réalisé ; mais, pour les besoins de son installation et surtout pour ses aumônes, il les avait monnayés. Il ne lui restait que quelques pièces blanches, qu'il gardait jalousement dans l'appréhension du lendemain. Maintenant tous les petits côtés de la vie lui apparurent avec leurs multiples exigences, leurs impérieuses nécessités, leurs quotidienne-

tracasseries, depuis la blanchisseuse jusqu'au cordonnier, depuis le tailleur jusqu'au chapelier. Au séminaire, il n'y songeait guère. Sa mère et l'abbé Denis, surtout celui-ci, veillaient à ce soin, et puis ses soutanes râpées passaient inaperçues au milieu des autres ; mais maintenant, vicaire dans une grande paroisse, les négligences de vêtement lui étaient interdites. Il devait avoir une tenue correcte, et en présence de sa misère, songeant aux obligations imposées, il s'inquiéta et s'affola. Sa pensée fidèle le ramena vers les pauvres, vers ceux qu'il aimait avec une sincérité naïve et dont il aurait voulu soulager les moindres misères en un sentiment de tendre compassion. Mais chaque jour hélas ! ses ressources diminuaient. Il pressentait déjà l'emploi des modestes sommes dont il pourrait disposer. Alors les affirmations de son confrère lui revinrent à l'esprit dans leur mordante ironie : « la dévote, source inépuisable de richesse ! » Cette solution lui semblait odieuse, révoltante comme une infamie. Profiter de son pouvoir pour exercer la moindre pression sur les femmes qu'il pouvait connaître au confessionnal lui semblait une offense à Dieu même, un véritable déni de justice, digne des plus rigoureux châtiments. L'honnêteté de sa nature refusait à admettre la légitimité de ces dons étranges de la pénitente au juge. Et la facilité avec laquelle son confrère acceptait de semblables services le rejetait dans un trouble grandissant où sa foi avait des éclairs de révolte sourde. Son âme douloureuse s'effrayait à ces réalités avouées et, pour chasser les jugements sévères que ses lèvres murmuraient inconsciemment, il se mit à prier avec une ferveur profonde,

attendant du ciel la lumière et le secours en cette heure d'angoisse.

Quelques jours après, à l'issue du repas, l'archiprêtre lui dit :

— Mon cher abbé, la fête de l'Assomption approche. Vous donnerez ce jour-là le sermon après les vêpres. Préparez-vous y avec tout le soin désirable.

— Je ferai de mon mieux, répondit l'abbé Fidus.

Et il se mit à l'œuvre. Cela lui plaisait vraiment de débuter ainsi par la glorification de cette douce figure de la Vierge. Il se rappelait qu'au mois de Marie, jeune sous-diacre, il avait à la cathédrale chanté ses louanges devant Monseigneur. C'était une coïncidence bénie dont le souvenir lui était cher et de bon augure assurément.

Dans les élans de ces sentiments de joie mystique, s'inspirant des évangiles et de l'office du jour, il chercha à donner à son sermon une allure de vénération tendre et d'hommage filial. Avec un soin jaloux, il le transcrivit, mettant une certaine coquetterie à faire des phrases harmonieuses et douces, fidèle expression de sa pensée d'amour.

En le silence de la chambre, il les déclamait, s'acharnant à traduire, par le son de la voix et les nuances de la parole, les nobles exaltations de son âme, magnifiant la Mère divine.

Le jour de l'Assomption, après Complies, au moment où il quitta le chœur de l'église, précédé du bedeau, il eut une douloureuse sensation de crainte et d'impuissance. Debout dans la chaire, après une courte mais ardente prière, il se ressaisit, et la vue des fidèles, massés dans la nef, le ranima subitement. Ce fut comme un coup de fouet, l'impulsion suprême avant la lutte. D'une

voix ferme, très maîtresse d'elle-même, après s'être signé il dit :

Assumpta est Maria in cœlum, gaudet exercitus Angelorum.

Rapidement il eut le sentiment qu'on l'écoutait avec une sympathique curiosité. Mais il ne s'en enorgueillit pas. Son débit resta simple, sans trace d'affectation. Devant l'attitude de son auditoire, l'aisance de la phrase lui revint pleinement comme s'il eût eu de longue date l'habitude de la chaire. La rareté de ses gestes révélait seule son inexpérience, sa timidité persistante. Peu à peu cependant il s'échauffa, sa voix s'affermit, claire et résonnante. Les périodes se succédèrent harmonieuses et cadencées. A son propre insu, dans la description des images, dans l'enthousiasme de sa foi, les gestes vinrent bientôt se mêler à sa parole, avec une sûreté d'allure inspirée. Les fidèles saisis par le charme de cette éloquence vibrante contemplaient le jeune vicaire en un étonnement ému. L'abbé Fidus sentait sur lui les regards obstinés de cette foule pieuse, mais il voyait aussi, pénétrants comme l'acier, les yeux de son confrère qui ne le quittaient pas. Dédaigneux de ces sensations passagères, en des phrases douces comme une délicate musique, il redisait la sainteté de Marie, il proclamait son infinie tendresse pour le pécheur, il la glorifiait aussi dans le salut qu'elle avait apporté à la terre maudite par la naissance de Jésus. Et il chantait l'amour de son fils, toutes raisons d'allégresse qui la faisaient saluer par les anges.

Il se tut et l'émotion qu'il avait provoquée durait encore. De ce jour, sa réputation fut consacrée.

Dans la paroisse et dans la ville ce fut le sujet des conversations, la préoccupation latente et son mérite s'en trouva grandi sans nouvel effort. Dans les rues, on le remarqua; on chuchotait sur son passage ; les bourgeoises et les dévotes attendaient frémissantes son coup de chapeau auquel elles répondaient avec d'amusantes minauderies. Son physique même le rendait sympathique. D'une taille au-dessus de la moyenne, la démarche alerte, il exerçait une douce attirance par son air affable, par la franchise qui émanait de toute sa personne. Sous l'éclat de ses yeux d'un bleu sombre, très doux avec parfois des reflets d'énergie, sa physionomie s'éclairait d'une vive lueur d'intelligence résolue et de bonté. Il avait le front large, la bouche bien dessinée et le sourire gracieux sur des dents saines. Suivant la coutume des ecclésiastiques, il portait les cheveux longs en boucles relevées par le col de la soutane.

Au presbytère, l'abbé Martin mit une certaine affectation à le féliciter. Volontiers sur des modulations différentes, il revenait à ce sujet familier en y mêlant une doucereuse ironie :

— Vous avez décidément parlé comme un maître, lui disait-il. Notre excellent curé est sous le charme de votre homélie. Il se tait devant vous de crainte de blesser votre modestie ; mais avec moi, il n'a pas les mêmes raisons. Autant que la paroisse, il vous admire ; vous êtes le Benjamin des dévotes. Prenez garde, vous allez me voler toutes mes clientes et vous charger la conscience en déchargeant la mienne. Mille grâces, mon cher confrère ; c'est un résultat inespéré pour moi. Vous êtes vraiment bien bon.

L'abbé Fidus écoutait impatienté ces moqueries obstinées. Les scènes antérieures l'invitaient à la prudence et il se taisait non sans souffrir de ces continuelles agressions. Assurément il ne se doutait guère de la justesse des prédictions de son confrère. L'événement le confondit tant il fut prompt vraiment. En des proportions gênantes pour sa tranquillité, sa clientèle augmentait sans cesse. Chaque samedi maintenant, les femmes de la bourgeoisie, stimulées par la dévotion, se pressaient inquiètes à la chapelle de saint Ortaire, aux abords de son tribunal.

Durant deux longues heures, l'abbé Fidus recevait leurs aveux feints ou sincères et allégeait leurs petites consciences avec la même grave conviction. Cette évidente manifestation de sympathie à son égard se continuait en toutes les cérémonies où il officiait. Disait-il la grand'messe, la nef était pleine, toutes ces pieuses dames mettaient un doux acharnement à l'entendre chanter la préface de sa voix juste et frémissante. Célébrait-il à son tour de service la messe tardive du dimanche, celle qu'on appelait communément la « messe du quart-moins » réservée aux paresseux, il retrouvait autour de lui la même affluence admiratrice, qui se faisait, pour lui plaire, d'une piété fidèle. Bourgeoises, rentières, dames patronnesses, escortées de leurs maris, à l'heure dite, se pressaient aux portes, s'offraient de l'eau bénite, se glissaient dans leurs bancs en des attitudes compassées.

L'abbé Fidus, pénétré de son rôle, n'en tirait aucune vanité. Sa prière, au contraire, se faisait plus légère et plus pure ; elle y puisait un motif éclairé d'adoration et de soumission aux volontés

d'en haut. A contempler cette foule anonyme qu'il croyait sincèrement recueillie, il éprouvait un charme infini et il bénissait, en son ardente oraison, le Divin Maître dont il était l'humble serviteur.

Dès lors son ministère lui apparut ainsi qu'un sacerdoce fécond en œuvres pacifiques dont il dépendait de lui d'augmenter encore le bienfait. Aussi s'exhortait-il sans cesse par des méditations absorbées à une piété plus parfaite et plus vigilante, ce qui ne l'empêchait point cependant de songer aux soucis de la vie matérielle, aux charges de sa situation. Les dettes contractées dont il se libérait lentement par de fréquents paiements, préoccupaient sa probité et il s'interdisait les moindres dépenses inutiles. Il gardait jalousement pour les pauvres la plupart des bénéfices d'église. Avec une joie profonde il faisait l'aumône, s'oubliait délicieusement au chevet des malades, écoutait patiemment leurs plaintes, consolant leurs faiblesses et ranimant leurs espérances. Chaque semaine, il visitait les plus sombres réduits des faubourgs où il exerçait discrètement sa charité, partageant en se sacrifiant lui-même ses maigres ressources entre les plus malheureux. Sa compatissante bonté le rendit populaire auprès de ceux qu'il obligeait et l'ouvrier familiarisé avec sa soutane l'abordait, la main tendue, dans un élan de joviale sympathie.

A l'église, son confessionnal continuait d'être le rendez-vous de nombreuses pénitentes, de plus en plus attachées à sa direction. Dans cette petite ville où le désœuvrement s'appesantissait lourdement, semant l'ennui à travers les heures monotones, la

femme de condition aisée, en général nature molle et oisive depuis longtemps rompue à des habitudes de piété, saisissait, en un fiévreux empressement, la moindre occasion de se distraire, un motif quelconque de promenade ou d'agitation. Le confessionnal devenait pour elle une chose nécessaire, une exigence, qu'il fallait satisfaire et qui lui offrait en même temps le charme mystérieux d'une conversation intime, pleine, il est vrai, de componction, mais agréable par cela même. Au début, l'abbé Fidus sembla ne pas s'inquiéter de cette affluence aux abords de sa chapelle. Il acceptait du reste en un sentiment de gravité sacerdotale ses obligations de confesseur ; cependant, devant le nombre toujours croissant des dévotes, une vague inquiétude l'assombrit, car il commençait à ne plus attribuer aux seuls élans de piété cette recrudescence de pénitentes. Mais quelle détermination prendre pour arrêter le flot montant ? Quel moyen s'offrait pour modérer ce zèle ? Il l'ignorait et il se sentait impuissant. Son devoir l'obligeait à entendre tout l'écheveau de ces confidences vaines, tout le défilé de ces péchés futiles et imaginaires. Devant la prétentieuse banalité de fautes complaisamment étalées, l'abbé Fidus se rassurait lui-même. « Elles se lasseront, se disait-il, cet enthousiasme se calmera. » Et avec une patience que rien ne troublait, il assistait impassible au va-et-vient des coupables qui, d'un même geste étudié, en des poses humiliées, venaient s'agenouiller à ses côtés, attendant anxieuses, dans un délicieux frisson, le glissement discret du guichet mystérieux. Les bras croisés sur la poitrine, le regard devant lui, le vicaire prêtait une oreille attentive au murmure des paroles, ré-

duisant au strict minimum la durée de l'entretien. Souvent d'un mot sévère il ramenait à la question toute pénitente indiscrète qui s'égarait sur un autre terrain que celui de la confession ou sollicitait ses conseils sur des sujets profanes. Admonestées au confessionnal, les plus entreprenantes imaginèrent d'autres ruses. Dès lors, chaque jour au presbytère, les visites affluèrent. L'abbé Fidus, devant cette irruption s'effraya. Il voulut condamner sa porte, dans un juste accès d'indignation, contre cette violation de domicile. Avec une ardeur de franchise émue, il protesta devant son curé. Celui-ci, d'une voix lente, très paternelle, le conduisit à de douces résignations :

— Mon cher abbé, vous ne devez, vous ne pouvez décemment vous soustraire à ces réceptions. C'est une charge de votre ministère. A vous cependant d'établir une sélection entre ces dames. Vous demeurez le seul juge de votre décision. Si certaines de vos visiteuses vous semblent inconsidérées ou inconséquentes dans leur langage, vous les congédierez; si d'autres, au contraire, vous paraissent d'une absolue réserve, d'une discrétion parfaite vous les accueillerez avec déférence. Celles-là sont des femmes sincèrement charitables, animées d'un excellent esprit, souvent nos meilleures auxiliaires dans la paroisse. A ce titre elles pourront vous fournir d'utiles renseignements sur les pauvres. Evidemment, mon cher abbé, je comprends votre embarras et vos hésitations. Cela vous honore. Le prêtre doit avoir une vie digne et rester toujours à l'abri du moindre soupçon, mais enfin votre foi doit vous inspirer et en suivant mon conseil vous ne courez aucun danger.

L'abbé Fidus se soumit, mais le cœur oppressé d'une vague angoisse. Son âme paisible, étrangère à toute intrigue, s'effrayait à la seule pensée d'entrevues auxquelles rien ne le préparait. Et puis il redoutait à cette occasion l'ironie méprisante de son confrère dont il craignait l'animosité. Très observateur, refoulant en son être intime ses impressions, il avait acquis le sentiment très net de la sympathie qui l'entourait et à des symptômes certains il s'était rendu compte aussi de la crainte ou de l'indifférence que son confrère inspirait. Il en redoutait pour lui la répercussion douloureuse.

A des jours fixés par son curé, il reçut de nombreuses visites avec cette courtoisie froide, cette amabilité craintive dont il s'était fait une règle de conduite. Cependant, en dépit des conseils, il ne sut pas se défendre contre les empiètements du dehors, contre la turbulence d'excessives curiosités. Deux femmes particulièrement profitèrent de sa faiblesse et le recherchèrent, voulant également accaparer, chacune à son profit, son intimité. Elles appartenaient toutes les deux à la bourgeoisie riche. L'une était mariée, l'autre veuve; sans beauté, sans laideur aussi, elles avaient cependant le vif éclat du teint et la séduction des femmes de trente ans, dont le corps s'est développé dans la mollesse de l'aisance provinciale, à l'abri des soucis et des luttes. Aussi vaniteuses l'une que l'autre, elles se croyaient irrésistibles et mettaient une coquetterie affectée dans leurs moindres démarches. D'une intelligence sans culture d'aucune sorte, d'une ignorance prétentieuse, remplaçant par un vain bavardage l'absence complète d'idées, elles s'imaginaient aisément en imposer à qui-

conque par leur situation de fortune et soumettre ainsi l'humanité à leurs désirs. Dès lors, afin de conquérir le jeune vicaire, il y eut entre elles une émulation acharnée. Malgré leurs natives tendances à l'économie, elles firent assaut de générosité pour les pauvres, ayant pressenti toutes les deux le cœur tendre de l'abbé Fidus et son amour des humbles. Qu'attendaient-elles de lui? Eveiller sa passion ou simplement provoquer cette amoureuse affection dont le mysticisme est le parfum et la troublante volupté ? Etait-ce l'orgueil de le posséder moralement et de diriger ou d'inspirer ses actes ? Etait-ce enfin le triomphe de la chute qu'elles escomptaient avec cet attrait puissant de l'amour d'un prêtre jeune, éloquent, sympathique à tous, seulement ardent pour l'une d'elles ? Peut-être l'un de ces motifs ou tous à la fois.

L'abbé Fidus, toujours sur ses gardes, éclairé par sa conscience droite, comprit leurs ruses subtiles et pressentit la raison de leurs politesses. D'une fierté noble il les accueillit, sans jamais livrer la moindre parcelle de sa personnalité, gardant une attitude d'absolue réserve qui eût dû lasser de moins obstinées à le vaincre. Sa pensée resta pure comme ses sens qu'il semblait ignorer. Engourdis en effet par une longue habitude de la chasteté, refoulés par la puissance de la prière, ils ne s'éveillèrent point au contact de ces visiteuses coquettes et parfumées, dont les yeux parfois se fixaient pénétrants et doux sur le regard calme et limpide du vicaire. Son cœur, épris de foi, amoureux d'infini, avait d'autres élans, exigeait d'autres aspirations. Son âme, absorbée dans les divines images, ne se laissa point surprendre par de

savantes habiletés et le danger passa près de lui sans l'effleurer du moindre frisson. Mais ces deux pénitentes, ennemies mortelles maintenant, stimulées par sa résistance, voulurent se l'attacher au moins par les liens de la reconnaissance. Sous les prétextes les mieux combinés, depuis les honoraires des messes qu'elles sollicitaient jusqu'aux œuvres dont elles voulaient le faire l'organisateur, elles cherchèrent à lui remettre des sommes d'argent plus ou moins importantes, mais inutilement. Il ne consentit à recevoir d'elles que des dons en vue d'aumônes déterminées qu'il leur désigna et refusa fièrement leurs cadeaux. D'un esprit résolu il éluda leurs ruses et sut échapper à leurs amabilités, toujours empreintes d'une gênante obséquiosité. Les refus obstinés du vicaire ne firent que surexciter ces dames. Elles employèrent alors d'autres moyens moins distingués, plus profanes, dont elles attendaient l'une et l'autre le meilleur résultat. Dès ce jour, les invitations à dîner chez ces dames ou chez leurs amies, affluèrent au presbytère. On conviait à la même table, l'archiprêtre, l'abbé Martin, les prêtres notables de la ville dont la robuste santé ne se refusait jamais à de semblables agapes, où l'ecclésiastique en ces maisons bien pensantes était roi adulé, flagorné et toujours somptueusement servi. Durant des heures entières, avec une lenteur de gourmets, ces honorables convives mangeaient et buvaient dans un incessant bavardage, dont le bruit montait insolent et familier. Aux yeux étonnés de l'abbé Fidus, les hôtesses séductrices étalèrent la bonne chère et le charme odorant des vins capiteux. Dans une réserve polie,

il reçut l'expression de ces nouvelles flatteries; il les subit inlassablement, avec résignation, s'obstina dans une rigoureuse sobriété, parla peu, laissant aux aînés la direction d'une conversation dont la niaiserie et les médisances l'étonnaient en le scandalisant. Devant lui, l'abbé Martin semblait à l'aise dans cette atmosphère de bourgeoise opulence. Il s'agitait, buvait et causait avec un audacieux sans gêne, jetant parfois sur son confrère un regard dédaigneux. Après le bourdonnement des grâces, on passait au salon, vaste pièce banalement meublée où les fauteuils et les chaises s'alignaient dans un ordre de parade. Sur un mode louangeux à l'adresse de la maîtresse de la maison, les colloques reprenaient. Celle-ci, la bouche en cœur, recevait en minaudant ces ecclésiastiques hommages. Au premier groupe qui se formait l'abbé Fidus discrètement se mêlait, évitant avec soin les apartés que sa paroissienne semblait provoquer par d'édifiantes questions, sur de pieux sujets. Il rentrait au presbytère en proie à une lassitude morale extrême, dans une désolation profonde dont une prière ardente calmait à peine le désarroi.

Mais en dépit de sa parfaite tenue, les visites de ses admiratrices, les manifestations inconsidérées de leur sympathie à son égard éveillèrent les soupçons toujours prêts à naître, excitèrent les jalousies d'autres pénitentes moins favorisées. Les langues dans la paroisse se mirent à marcher à l'envi. L'écho des bavardages en revenait; singulièrement détaillé, à l'abbé Martin qui tendait une oreille curieuse aux moindres propos. Son âme envieuse, sans probité, jalousait secrètement les

succès de son confrère. Il s'étonnait vraiment que ce jeune séminariste détournât à son profit l'attention des riches paroissiennes. Il lui en voulait aussi de son honnêteté, qui restait pour lui un constant reproche.

De plus, dans les maisons qu'il fréquentait, on lui vantait sans cesse les mérites de son confrère. Ces louanges qui s'obstinaient finissaient par l'agacer et le mettaient dans un état de sourde hostilité. Aussi, afin de mieux tomber son adversaire, résolut-il d'utiliser les armes perfides que la calomnie ou d'insidieuses médisances mettraient à sa disposition. De nature impérieuse, très jaloux de la supériorité que lui donnait son titre de premier vicaire, il n'admettait pas d'être discuté ou de revenir au second plan. Aussi, afin de mieux servir ses desseins, en des airs apprêtés accueillait-il les perfidies que des âmes bien intentionnées venaient lui confier, tous les on-dit, pleins de réticences que ses pénitentes les plus dévouées lui ces bavardages, il se délectait; il les retenait avec racontaient au sujet de l'abbé Fidus. Au récit de amour, les classait en son tortueux esprit, et dans ses réponses, s'efforçait de les exagérer encore, bien sûr que ses commentaires habilement répandus discréditeraient son confrère. Au presbytère, à l'égard de l'abbé Fidus, dans les conversations que le hasard provoquait, il mettait une douce ironie, s'attardant à raconter des histoires, qu'il inventait, de prêtres imprudents ayant jeté le scandale dans la paroisse qu'ils devaient édifier. Un jour, au retour d'un de ces dîners plantureux où il faisait noble figure, mis sans doute en belle

humeur par des libations excessives, subitement il devint agressif.

— Eh bien! mon cher confrère, n'êtes-vous pas satisfait ?

— Que voulez-vous dire ?

— Tout simplement que vous êtes le grand favori, le héros de Saint-Nicolas. Ce sont là les moindres ennuis de votre éloquence. Vraiment, voilà l'unique occasion de payer vos dettes et de vous constituer ce petit capital qui vous permettra de vous installer à la cure qui ne saurait tarder, étant donné vos mérites.

L'abbé Fidus, très calme, restait silencieux. L'abbé Martin continuait:

— Pour vous conquérir, vous avez deux pénitentes qui luttent de politesses, dont je profite du reste, il est évident cependant que votre indifférence leur cause beaucoup de chagrin. Mettez-y donc un peu d'empressement, soyez donc un peu plus aimable; laissez-vous faire une douce violence. Tendez les mains, on ne demande qu'à les remplir.

L'abbé Fidus éclata. Ses yeux, sous l'irrésistible élan d'une colère qu'il ne pouvait plus contenir, se fixèrent ardents sur son interlocuteur. D'un geste résolu, il l'interrompit:

— Monsieur l'abbé, taisez-vous. Votre langage est odieux et je vous défends de me parler ainsi. J'obéis à ma conscience et n'ai cure de vos avis.

— Tout beau, mon cher vicaire. Ne soyez donc pas insolent. Calmez-vous de grâce. Auriez-vous, par hasard, la digestion pénible! Croyez bien que j'en serais désolé.

— Trêve de plaisanteries, Monsieur. Ayez donc

le courage d'être franc. Avouez donc que vous me haïssez, mais sachez bien que, quelles qu'en soient les conséquences, je répudie toutes vos infamies. Vous êtes indigne d'être prêtre.

Et l'abbé Martin de lui répondre, en haussant les épaules:

— Allez au diable, ou plutôt à la Trappe; vous êtes mûr pour cette résidence; elle n'est peuplée que d'imbéciles comme vous.

Blême d'émotion, l'abbé Fidus le regardait.

— Vous êtes un misérable! lui dit-il, et il lui tourna les talons avec dégoût.

Le lendemain de cette altercation, le jeune vicaire reçut une visite inattendue qui, contre tout espoir, lui apporta le bienfait d'une réconfortante diversion. Dans le courant de l'après-midi, on frappa discrètement à sa porte. Il courut ouvrir. A la vue de Pierre Romain, son ancien camarade, il ne put retenir une exclamation de joie:

— Toi ici ! mon cher ami, quelle douce surprise !

Et il lui donna le baiser de paix. Puis en un geste affectueux, il entraîna vers l'unique fauteuil son compagnon.

— Avoue que tu ne songeais guère à me revoir?

— Assurément. Aussi ta présence m'est d'autant plus chère, mon bon Pierre.

— Tu ne m'as donc pas oublié ?

— Certes non; tu es toujours pour moi l'ami généreux et intelligent que j'ai connu au petit séminaire. Tu as été mon premier confident, ma première affection. C'est vers toi que je suis allé chercher le secours en ma souffrance intime d'enfant désorienté. Ces souvenirs sont durables. Ma

mémoire les garde fidèlement, avec reconnaissance. » Et l'abbé Fidus saisit les mains de son visiteur qu'il serrait étroitement dans les siennes. Mais dis-moi donc, qui t'amène ici ?

— Oh! c'est très simple. J'étais de passage en cette ville, appelé aux environs par des affaires d'intérêt. Tu ignores sans doute que, depuis mon départ du petit séminaire, j'ai perdu les miens.

— Que je compatis à tes peines, mon cher ami!

— Oui, j'ai eu de terribles secousses.

Après un court silence, Pierre Romain reprit:

— Je dinais à table d'hôte, j'entendis prononcer ton nom; j'écoutais avec le plus vif intérêt la conversation de mes voisins. On faisait de tes mérites un récit élogieux. On disait entre autres choses que tu prêchais à merveille, que tu étais fort distingué de ta personne, que les femmes t'aimaient.

L'abbé Fidus eut un geste de protestation. Et Pierre.

— Excuse, je te prie, cette familiarité de langage. Je ne suis cependant que l'écho de ce que j'ai entendu. Donc, avec un très réel contentement, j'écoutais ton panégyrique. Cela me rendait encore plus impatient de te serrer la main. Aussitôt libre, je suis accouru au presbytère, tout joyeux de te revoir.

— Comme tu es aimable! Ta visite vraiment me réconforte. Où es-tu ? Que deviens-tu maintenant?

— J'habite Paris depuis ma libération du service militaire, il y a cinq ans déjà. En quittant le régiment, après mon volontariat, je commençai d'abord des études de droit, sans trop savoir où j'allais, mais mon esprit se dégoûta promptement de la sécheresse du code. Je revins bientôt à la

philosophie et aux lettres. Mon intelligence y trouva un aliment à sa convenance. Une fois licencié, je me livrai à de constantes lectures auxquelles mon imagination curieuse depuis lors s'abandonne. Je me laisse ainsi vivre dans le commerce de nos écrivains modernes dont la psychologie me passionne, dont le style me berce. Et je t'avouerai que je n'aurais d'autre ambition que de les imiter. En les lisant, j'apprends ce qu'est la vie. Elle n'est certainement pas ce que tu supposes. Si ta chimère est douce, elle te masque la réalité; moi, j'aime mieux ma certitude, quelque douloureuse qu'elle soit. A mes lectures favorites, je me livre sans contrainte. Ce qu'on est convenu d'appeler une honnête aisance me rend indépendant.

— Enfin, tu es heureux, mon cher Pierre ?

— Autant qu'on peut l'être quand on sait restreindre ses aspirations. N'enseignes-tu pas du reste que le bonheur n'est pas de ce monde?

— Allons, Pierre, ne sois pas ironique.

— Mais toi-même, es-tu satisfait de ta situation?

— Mon cher ami, au service de Notre-Seigneur, je serai toujours heureux. J'ai débuté ici dans un vicariat en vue et probablement très recherché. Je te prie de croire que je n'en tire aucune vanité. C'est un poste de confiance où j'ai rencontré beaucoup de sympathies et aussi beaucoup d'ennuis que tu ignores. Ce sont les épines des roses. A mesure que mon expérience se forme, je sens comme un regret de n'être pas dans quelque cure perdue au milieu des champs où les âmes sont simples et confiantes, où les prêtres sont toujours bons. Ici, j'ai rencontré des caractères étranges

qui me déconcertent et dont les idées choquent ma conscience.

— Ce n'est que ta première désillusion, cependant.

— Je le redoute, hélas! Et je m'effraye déjà des autres qui m'attendent.

— Tu souffriras certainement en raison de ta probité. N'es-tu pas aussi un doux sans défense ?

— Je n'en disconviens pas. Ne suis-pas le disciple du Divin Maître. Tu te rappelles, au petit séminaire, mes angoisses d'enfant sous l'impression de reproches immérités quelquefois.

Alors la conversation prit un tour affectueux, plein d'abandon. Dominés par un même sentiment, par la communauté des souvenirs, dans un impatient langage, ils évoquèrent leurs années de petit séminaire avec toutes les images qu'elles rappelaient. En des visions précises, ils firent revivre la physionomie propre de leurs maîtres dont ils appréciaient ou critiquaient l'enseignement ou les allures. Longtemps ainsi cet entretien se prolongea dans la gaieté familière de la causerie. Enfin Pierre Romain se leva. L'abbé Fidus eut comme une exclamation de reproche:

— Déjà !

Cette entrevue inespérée, où son âme contrainte se donnait libre expansion, lui causait une telle joie qu'il ne pouvait s'arracher au charme qu'elle faisait naître. Au moment de se séparer de son compagnon, il avait au cœur un véritable déchirement.

— Pierre, si j'osais, je te demanderais un service, un grand service.

— Je n'ai rien à te refuser, parle. Que veux-tu?

La voix du jeune prêtre devenait suppliante.

— Ecris-moi de longues lettres. Tu ne peux t'imaginer le plaisir que tu me causeras.

— Tu n'es vraiment pas exigeant. Très volontiers.

— Tu me raconteras ta vie, tu me parleras de tes études, de tes enthousiasmes. Tu me raconteras aussi tes chagrins, si Dieu t'éprouve. Tout ce que tu voudras me confier restera entre mon âme et la tienne. Et je te suivrai là-bas comme ton fidèle compagnon.

Pierre l'écoutait en souriant.

— Soit, et je compte sur une semblable confidence.

— Peux-tu en douter ? A bientôt, Pierre, de tes chères nouvelles... Et que Dieu te protège.

Silencieux tous les deux, ils descendirent. Sur le seuil de la porte, l'abbé Fidus affectueusement, serra les mains de son visiteur. Il le regarda s'éloigner. Pierre Romain fit quelques pas et brusquement se retourna. A la vue du prêtre qui le suivait des yeux il s'arrêta; d'un geste ample, il le salua une dernière fois.

Après la douce surprise de cette visite, le jeune vicaire se renferma plus étroitement encore dans les devoirs de sa charge. Un peu honteux de sa faiblesse vis-à-vis de ses deux pénitentes et craignant à juste titre l'exagération de leurs politesses, il eut comme un réveil d'énergie. Il commença par leur condamner sa porte au presbytère. Son expérience acquise et surtout la volonté de ne fournir à l'abbé Martin aucun argument contre lui, fût-ce la moindre apparence d'impru-

dence, lui inspirèrent d'utiles décisions, il le croyait du moins. Il fut donc impitoyable à l'égard des solliciteuses, même au confessionnal où elles vinrent l'assiéger, le forçant ainsi à entendre leur doléances. Mais, lassées de sa résistance, désespérant de la vaincre, elles durent l'abandonner, la rage au cœur, il est vrai, et profondément blessées. Une satisfaction leur restait: la vengeance. Elles s'en servirent sans remords et se livrèrent dans leur entourage à des appréciations équivoques, à des réticences malsaines, pleines de sous-entendus ténébreux. L'une après l'autre, avec une touchante harmonie dans les moyens, elles vinrent chez l'archiprêtre, qu'elles prirent à témoin du peu de concours, disaient-elles, qu'elles avaient reçu de l'abbé Fidus pour l'entretien où la défense de leurs œuvres charitables. En homme bien élevé le vieux prêtre écouta leurs plaintes hypocrites, mais s'étonna de leurs griefs imaginaires. Avec une grande fermeté il excusait son subordonné, dont il avait apprécié la correction. Cependant, en guise d'avertissement sous une forme bienveillante, il transmit à son jeune vicaire les reproches injustifiés dont il avait été le confident.

— Vous avez été un peu brusque vis-à-vis de ces deux bonnes paroissiennes. Vraiment je le regrette, je les crois animées des meilleures intentions.

L'abbé Fidus, fort de sa conscience, se récria. Toute sa droiture ne fit qu'un bond. Lui, d'ordinaire si timide, eut une affirmation énergique qui surprit son interlocuteur.

— Monsieur l'archiprêtre, malgré toute ma profonde vénération pour vous, j'ai le regret de ne

pas partager votre sentiment. Ces dames ont abusé de votre bonne foi. Ce sont de mauvaises chrétiennes, indignes de votre indulgence.

— Allons, mon cher abbé, un peu de calme. Vous êtes trop prompt dans vos jugements. Soyez indulgent, ne vous laissez pas influencer par des impressions extérieures. Si vous n'avez pas dès maintenant des réserves de patience et de mansuétude, vous vous exposerez à de cruels mécomptes. La pauvre nature humaine est soumise, voyez-vous, à d'incessantes faiblesses, à des lâchetés inqualifiables. Le prêtre, qui les connaît, doit avoir toujours pour les coupables le mot de pardon et d'oubli. Son rôle lui est tout tracé par les exemples de Notre-Seigneur. Allons, mon cher abbé, à l'avenir soyez moins sévère.

Ces paternelles remontrances qui dévoilaient à l'abbé Fidus les véritables sentiments de son doyen sur les démarches de ses pénitentes courroucées ne firent que le confirmer en sa décision. Il vécut dès lors dans ses rapports sociaux sur une excessive réserve. Il avait, en effet, comme le vague frisson d'un danger qui le menaçait et il cherchait à en éviter les conséquences ou du moins à se prémunir contre les attaques dont il pouvait être l'objet.

Sur ces entrefaites, il reçut un matin, inopinément, la visite de l'abbé Denis qui, tout en larmes, en des précautions infinies, vint lui annoncer la mort de sa mère, terrassée la veille même en quelques heures par un mal impitoyable. Souffrante depuis longtemps déjà, mais méprisant les soins, elle avait en paysanne têtue, malgré les avis, refusé tout repos. Frappée d'une attaque de para-

lysie dans un champ, en train de vaquer à ses travaux et ramenée à la ferme, elle n'avait pas tardé à succomber sous la violence du choc; épuisée qu'elle était par un labeur acharné et n'offrant plus à la maladie qu'un corps usé, sans résistance et sans ressort. Ce fut pour l'abbé Fidus un coup brutal, un grand chagrin. Et quand, à Guémanoir, il eut rendu les suprêmes devoirs à celle qui brusquement s'en était allée, il revint au presbytère d'Unelles, afin de mieux prier pour la morte au pied de l'autel dans le silence de sa douleur.

Quelques mois après, un grand événement vint l'arracher au calme mystique de sa vie sacerdotale. Les élections législatives, qui passionnaient la ville, devaient avoir lieu au début de l'automne. La campagne électorale, dans ce pays, profondément attaché à ses habitudes religieuses et dominé par un nombreux clergé, prit dès les premiers jours une allure de guerre ardente. La lutte se trouva limitée entre deux hommes, représentant deux politiques rivales: M. Leroy, candidat conservateur, riche propriétaire; M. Bertrand, candidat républicain, avocat distingué. La réaction s'appuyait sur la bourgeoisie conservatrice qui jouissait d'une large aisance, sur les éléments « cléricaux » de la population, solide organisation, ayant son comité dévoué et sa subordination étroite, avec, au sommet, pour direction et pour soutien, Sa Grandeur, servilement suivie des dignitaires du clergé séculier.

Le parti républicain, sous l'énergique impulsion du Sous-Préfet, qui trouvait là un terrain de revanche contre les dédains du prélat, se composait uniquement de la fraction la plus importante

des ouvriers des faubourgs, des esprits libéraux, des professeurs du lycée et de la majorité des fonctionnaires. En dehors de la ville, il avait su gagner l'appui fidèle de certains cantons de la côte où les pêcheurs et les marins forment la masse de la population laborieuse. A ses adversaires résolus, le parti gouvernemental opposait une résistance honorable et disciplinée. Un modeste journal, le *Républicain d'Unelles*, défendait sa politique. Dans le camp ennemi, la *Revue Catholique*, véritable feuille d'action et de propagande, jetait sur le plateau de la balance l'appoint de son influence et les menaces de ses anathèmes contre les ennemis de l'Eglise. Cet organe de combat était dirigé par un ancien « scribe » de Veuillot, chanoine sans siège, esprit cultivé mais déséquilibré, d'un violent fanatisme, l'abbé Mustang, qui passait pour le truchement de l'Evêque.

A la voix de ses chefs, en prévision du scrutin, l'abbé Martin répandait dans la paroisse la bonne parole et il y déployait toute son activité brouillonne, toute son intelligence rageuse. Certes on ne lui témoignait pas une excessive sympathie, mais on l'écoutait quand même, on accordait crédit à ses affirmations. Ses relations suivies et sa parenté rapprochée avec le vicaire général, l'abbé Le Tact, lui donnaient du relief et de l'importance dont il usait, abusait avec une désinvolture dédaigneuse. Son cousin, en effet, ne l'avait placé à la cure de Saint-Nicolas d'Unelles que pour avoir dans le clergé de la ville épiscopale un homme à lui, capable de transmettre servilement ses ordres et de le renseigner en même temps sur les sentiments de la population à l'égard de Monseigneur.

Cette situation privilégiée le rendait fort et redouté.

Fidèle agent de l'abbé Le Tact, réglant son attitude sur celle du vicaire général, à son imitation, l'abbé Martin allait du monde des dévotes où on le craignait au sein des familles bien pensantes où on le courtisait. Il disposait ainsi, suivant ses préférences, des faveurs épiscopales, poussant parfois l'impudence jusqu'à morigéner les « dames patronnesses » qui ne servaient pas assez ardemment ses desseins tortueux. A la ville, aux environs, ses confrères observaient à son égard des relations courtoises par crainte de représailles et souvent obéissaient à ses moindres désirs pour ne pas avoir à subir ses accès de mauvaise humeur.

Au début de la période électorale, l'abbé Martin se rapprocha de son jeune confrère qui, depuis leur dernière discussion, ne lui parlait plus que pour les questions du ministère, en dehors cependant des conversations banales et obligées aux heures des repas devant l'archiprêtre.

Avec une politesse affectée, le premier vicaire l'aborda.

— Monsieur l'abbé, j'ai une communication importante à vous faire. Auriez-vous quelques instants à m'accorder ?

— Que désirez-vous ? Je suis à votre entière disposition.

Et l'abbé Fidus suivit son interlocuteur dans les allées profondes du jardin.

L'abbé Martin reprit:

— J'espère, mon cher confrère, que vous allez profiter de votre juste influence sur vos pénitentes et leurs familles pour prêcher la sainte croisade.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout simplement que vous devez conseiller à tous vos amis, aux riches comme aux pauvres, de voter pour Monsieur Leroy, le candidat de Monseigneur. Nous sommes en pleine bataille, l'heure est décisive. C'est le moment de visiter les familles, d'exhorter les hommes à remplir leur devoir de catholique, et ils ne peuvent bien voter qu'en déposant un bulletin pour notre candidat.

— Je m'étonne vraiment que vous veniez me faire semblable proposition. Monsieur l'archiprêtre lui-même m'a conseillé de rester toujours en dehors des luttes politiques. J'ai reconnu la parfaite sagesse de cet avis, entièrement conforme à l'esprit évangélique.

— Mais enfin, Monsieur l'abbé, il y a pour vous un devoir étroit de joindre vos efforts aux miens. Les républicains, vous le savez, sont des misérables, des francs-maçons, des suppôts de Satan, ils ont déjà chassé Dieu des écoles; ils crient déjà : « les curés sac au dos ! » et supprimeront bientôt le budget des Cultes.

— Je vous répète que nous sommes les ministres d'une religion de paix et d'amour et que nous ne devons pas combattre nos ennemis en nous servant des mêmes armes. Les disputes et les polémiques ne sauraient convenir aux prêtres dont la mission est toute de concorde et de fraternité. Chercher à influencer par nos pénitentes les hommes au foyer, en vue d'un but politique, aller de maison en maison provoquer les mêmes questions comme les délégués d'un candidat, serait une tâche dont je rougirais. Je trouve vraiment mes fonctions de vicaire assez absorbantes sans y mêler les bassesses des campagnes électorales.

— Vous en jugez fort aisément, mais enfin, c'est un ordre de Monseigneur. Tous les prêtres doivent s'y soumettre: il est urgent que chacun de nous apporte son effort dans la lutte commune de défense contre les impies.

— Je n'ose croire que Monseigneur ait été si formel. Vous avez sans doute mal interprété sa pensée. Notre doyen ne nous a-t-il pas souvent conseillé l'absolue réserve en politique ?

L'abbé Martin eut un geste de dédain:

— Vous devriez vous apercevoir que notre curé est affaibli. Il a les idées de son âge, le pauvre homme! C'est avec de pareilles faiblesses que les meilleures causes se perdent. Alors vous refusez de joindre vos efforts aux miens et d'apporter le poids de votre influence dans la bataille dont le résultat peut nous être funeste ?

— Je vous répète que notre soutane ne doit point paraître sur les places publiques. Libre à d'autres d'y aller, je n'y consentirai jamais.

— Vous comprenez étrangement vos obligations. Combattre les républicains, c'est combattre pour l'Eglise, pour nos communautés, pour notre indépendance menacée, pour l'enseignement chrétien. En présence de nos ennemis, l'indifférence est un crime et une maladresse dont ils sauraient profiter. Nous devons leur opposer une résistance opiniâtre partout et toujours. Les élections sont le meilleur terrain de combat.

— Notre-Seigneur a dit à ses disciples: Aimez-vous les uns les autres. Heureux les pacifiques parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Du reste, sa Providence éclairée nous protégera contre nos ennemis.

— Au moins nous devons l'y aider par tous les moyens en notre pouvoir et ne pas attendre tout le secours d'en haut. Eh bien! que décidez-vous?

L'abbé Fidus gardait le silence. Agressif, son interlocuteur reprit:

— Alors, vous vous dérobez. Eh bien! j'en référerai à mon cousin, le Vicaire général, et vous vous en repentirez.

— Je n'aurai jamais à me repentir d'avoir obéi à ma conscience.

Et l'abbé Fidus, brusquement, s'éloigna.

Douloureusement impressionné, il remonta dans sa chambre d'un pas précipité. Il avait hâte d'être seul. Sans souci de l'insolente menace de son confrère, dédaigneux des dangers qu'il pouvait courir, il s'agenouilla devant son crucifix qu'il contemplait, les yeux comme dilatés. Alors un calme bienfaisant l'enveloppa et, dans la sérénité de son âme, il se mit en prières.

Quelques jours après cette altercation, l'abbé Fidus reçut du secrétariat de l'Evêché une lettre « personnelle ». D'une main impatiente, il l'ouvrit. Il lut: « M. le Vicaire général prie M. l'abbé Fidus de se rendre à l'Evêché après demain matin 18 courant, à dix heures précises. » Ce court billet le troubla. C'était un ordre laconique. Tout tremblant encore, il descendit chez l'archiprêtre et lui montra la lettre qui venait de lui parvenir. Après en avoir pris connaissance, celui-ci dit à son vicaire:

— Monseigneur, certainement, désire vous parler. Il est assez dans ses habitudes de convoquer ainsi les membres du clergé paroissial. Inutile de

vous recommander l'exactitude, car Sa Grandeur n'aime pas à attendre.

Et comme l'abbé Fidus semblait solliciter de son interlocuteur quelques mots de réconfort, le vieux prêtre, devinant son anxiété, le rassurait:

— C'est peut-être votre nomination de desservant que vous irez chercher. J'en serais surpris cependant. Votre temps de vicariat est manifestement insuffisant. Mais Monseigneur est le maître et le seul juge en cette matière. Allons, ne vous inquiétez pas, mon cher abbé. » Et l'archiprêtre le congédia paternellement.

VI

L'Evêché était situé à l'extrémité d'une rue étroite et sombre qui longeait en partie un des côtés de la cathédrale. Au fond de cette ruelle déserte dont les rares maisons étaient occupées par des membres du chapitre et les bureaux du secrétariat, à la hauteur de l'abside, s'ouvrait la lourde porte cochère du palais épiscopal qui livrait accès sur la cour d'honneur. A gauche, s'étendaient les jardins et les serres qu'une rangée de sapins touffus masquait aux yeux des visiteurs. A droite, se dressait l'Evêché, massive demeure à deux étages, d'architecture inélégante, construite sur la partie la plus saine du plateau des Unelles, et dont les hautes fenêtres dominaient la ville, la campagne lointaine. Derrière le palais, dont toutes les dépendances étaient entourées de murailles élevées comme d'un mur d'enceinte, s'allongeaient sous les tilleuls les allées sablonneuses d'un jardin particulier où flânait, parmi les roses, à l'heure du bréviaire, Sa Grandeur Mgr Cousin, Evêque de la Sainte Eglise Romaine.

C'était un vrai tempérament de méridional batailleur. Sa nature surchauffée, avide de mouvement, ambitieuse de domination, se dépensait ardemment dans une incessante activité. Au physique, il était grand et fort, mal bâti, d'une ossa-

ture inégale : le thorax trop large et trop court sur des jambes fuyantes, les épaules hautes et carrées comme celles d'un lutteur. Et pour compléter, pour rendre plus apparente encore cette disproportion entre les différentes parties du corps dont on devinait les angles disgracieux dans le flottement de la soutane, au-dessus d'un cou étranglé, un masque laid, très laid même, malgré l'éclat du regard, un éclat métallique. Le nez était horrible, il semblait aplati, écrasé. Les narines, affreusement dilatées, venaient s'épanouir le long des joues comme des ailes écourtées de chauve-souris. La bouche avait un pli dédaigneux et hautain ; les lèvres minces exprimaient l'ironie, la méchanceté, l'âpreté des rancunes. Cependant, placé là sans doute comme correctif par la divine Providence, le front très découvert, d'une beauté parfaite, semblait déceler la noblesse des idées, la générosité des ambitions, les joies fortes des initiatives fécondes ; il modifiait agréablement l'aspect brutal de cette physionomie énergique et rude, qu'encadraient de longs cheveux grisonnants dont les mèches, tombant en boucles, s'échappaient d'une élégante calotte de drap violet.

Depuis douze années, Mgr Cousin administrait son diocèse avec une autorité indiscutée. Il régnait sur son clergé, soumis au moins en apparence, comme un monarque absolu, craint et respecté. Lors de son intronisation en 1872, sa réputation, justifiée d'ailleurs, d'orateur et de conquérant, l'avait précédé à son siège épiscopal et il l'entretenait infatigablement en prodiguant, sans marchander, à toute occasion, les trésors de son éloquence et l'abondance de ses improvisations.

A quarante-cinq ans, désigné à la bienveillance du gouvernement par un puissant protecteur, haut dignitaire dans la magistrature provinciale, sous l'égide duquel il avait grandi, il avait quitté une cure importante pour s'acheminer vers un opulent Evêché. Et la charge qu'il assumait ne sembla pas trop lourde à ses robustes épaules. Rome eut pour lui, pour ce fils si débordant d'ardeur évangélique, des regards attendris, une particulière prédilection.

Dans une solennité un peu tapageuse, mais qui ne déplaisait point à son caractère, car il aimait le faste, le bruit et les décors, Mgr Cousin, mître en tête, crosse en main, entra dans sa bonne ville, au son des tambours, aux accents de la musique, précédé d'un cortège officiel, escorté d'un peuple dévot qui, très bas, inclinait la tête sous l'ondée de ses bénédictions. Par la porte discrète, étroite comme l'huis d'une prison, et que ne franchissent qu'une fois de leur vivant les oints du Seigneur, il pénétra dans sa cathédrale, le front haut, en une allure triomphale, tandis que de joyeux hosanna éclataient sous les voûtes profondes, se répercutant dans la largeur profonde des nefs. Et quand la blanche théorie de ses prêtres eut déposé à ses pieds, en même temps que l'hommage du sujet, le serment d'obéissance, l'Evêque, comme dans une lumière d'apothéose, prit possession de son palais, d'où il semblait dominer la ville et les fidèles.

Autoritaire, né pour le commandement, quelque peu dédaigneux du clergé des campagnes dont il connaissait l'insuffisance, la mollesse et l'ignorance, il voulut d'abord affirmer par des actes

impressionnants, sa présence et son autorité. Au diocèse, qui s'était quelque peu relâché dans sa tenue et négligé dans les obligations de son sacerdoce, sous la douce somnolence de son prédécesseur, il dicta des lois, de dures lois, modifiant profondément l'état de choses toléré. Il imposa d'abord la coupe des vêtements et la forme des chapeaux ; il décréta l'organisation, dans chaque doyenné, de conférences et d'examens, terrifiant ainsi les hôtes endormis des presbytères, depuis longtemps habitués à une douce paresse, loin de toute inquiétude, dans la paix des champs. Puis, au hasard, sur des enquêtes hâtivement faites, il sema les disgrâces et prodigua les déplacements, jetant aux séculiers tremblants des ordres plus impératifs les uns que les autres. Quelquefois même, à sa barre redoutable, il fit comparaître les tièdes et les oisifs, accompagnant ses réprimandes de sévères sanctions. Ainsi, sous le frisson de la peur, son clergé s'inclina soumis et repentant. Dans une discipline de fer, il se réveilla de sa longue quiétude. Et, quand Mgr Cousin eut fini cette besogne, vraiment indigne de ses mains blanches, alors il songea aux choses sérieuses, à la conquête plus séduisante vraiment et plus noble des châteaux environnants.

Dans une lourde calèche, marquée du sceau de ses armes, attelée de deux chevaux fringants, par les routes poudreuses, sous les larges avenues des chênes ombreux, il s'en fut porter aux hobereaux d'alentour ses hommages de prince de l'Eglise et ses bénédictions d'Evêque. Partout on l'accueillit avec des marques de déférence empressée et d'obséquieuse politesse. Pour ce plébéien, fils de pay-

san arrivé à l'un des sommets de la hiérarchie ecclésiastique, la noblesse hautaine, confinée en ses préjugés étroits, eut une affection exigeante et tapageuse. Elle ne sut plus bientôt concevoir de fête sans l'y convier. L'Evêque devenait le décor nécessaire, la meilleure des réclames, et pour l'honorer dignement, les châtelaines donnèrent à l'envi de savoureux festins. Mgr Cousin ne sut pas ou ne voulut pas résister à tant d'honneurs. En cet entourage vaniteux et sot, il se ménagea de faciles triomphes. Il charma ses convives par sa belle humeur, ses reparties sonores et son érudition de pure surface. Insensiblement, il subit, et sans chercher aucunement à s'en défendre, l'influence du milieu dont il aimait les éloges et les flatteries. Reniant ses modestes origines, en parvenu vaniteux, il partagea bientôt les préférences politiques de ceux dont il était l'hôte et l'ami. Et audacieusement il conçut vite le projet de guider vers un gouvernement de son choix ses diocésains étonnés.

Ardent, d'une foi souveraine, orgueilleuse en son intransigeance, sincèrement convaincu par cela même de la suprématie de la religion sur la société civile, il accepta avec l'enthousiasme d'un fanatique, les tentatives du 24 et du 16 mai. Dans son diocèse, il se fit l'apôtre et le satellite du Maréchal. Sur le seuil de sa cathédrale, mître en tête et fièrement crossé, il le reçut et le harangua, le saluant comme le messager de l'ordre, le rénovateur de l'autorité méconnue. Et pour assurer, dans le rayon de son activité, le triomphe de cette République idéale, catholique et conservatrice dont il augurait un épiscopat puissant, il mit en œuvre

tous ses moyens d'action en faveur des candidats officiels. Avec une initiative hardie, il donna à son clergé des ordres impérieux et en surveilla jalousement la stricte exécution. Plein d'espoir dans l'appui de la Providence, il attendit le succès qui ne pouvait faillir, l'éclatant triomphe de la cause qu'il aimait et qu'il défendait. La réponse fut amère et vraiment déconcertante. Au lieu des parfums capiteux, ce fut une coupe pleine d'acides qu'on lui présenta.

La déception de l'Evêque fut d'autant plus cruelle qu'il avait entrevu, déjà escompté peut-être, le glorieux succès de « l'ordre moral » et la déroute de ses ennemis. Il fallut se rendre à l'inéluctable réalité.

Mais Mgr Cousin n'accepta pas sa défaite. Son orgueil blessé se refusait à la soumission. Son intransigeance le poussait invinciblement vers une lutte plus âpre, vers une rupture plus absolue. Le Maréchal était tombé, mais les principes demeuraient. La résolution de l'Evêque fut bientôt prise. Fait pour la bataille, très pénétré aussi de la justice de la cause qu'il servait et de la nécessité d'avoir un organe où sa pensée serait fidèlement transcrite, il fit de la pieuse *Revue Catholique* du diocèse, un journal de combat et d'ardente polémique. Puis, afin que la surveillance fût plus étroite encore, il mit à la tête de la rédaction un prêtre fait à son image, dont l'âme, vibrant à l'unisson de la sienne, lui était dévouée, *perinde ac cadaver*. Dès lors, le masque relevé et la main haute, Mgr Cousin attaqua l'adversaire, dans un élan de crânerie joyeuse, avec toute l'impétuosité de sa nature agressive. Compromis aux yeux du

pouvoir par ses relations antérieures avec la noblesse, il savait qu'il n'avait plus aucun ménagement à tenir ; aussi, dès le début, dans un article audacieux, proclama-t-il la sainteté d'une lutte contre ce qu'il appelait le dogme maçonnique : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ».

Sans tarder, sous le souffle ardent de l'Evêque, la guerre de plume commença, inlassable, acharnée. Sous la signature de son interprète, Sa Grandeur, avec arrogance, jugeait les hommes, les ministres et les lois, semant la discorde, prêchant la résistance à l'oppression.

Derrière les vitres de son palais, entre son secrétaire, jeune abbé sorti de la bourgeoisie pratiquante, et l'abbé Le Tact, son ancien camarade au grand séminaire, l'Evêque comptait les coups qu'il portait, mesurant l'effet de ses attaques, ravi d'entretenir les polémiques, obstiné dans ses ripostes jusqu'à la démence. Ainsi, durant de longs mois, au nom de la foi et de l'Eglise, des bureaux de la *Revue catholique*, l'anathème allait impérieux et violent, répandant le doute, troublant les consciences, jetant partout l'inquiétude. L'Evêché devenait la forteresse menaçante des partis vaincus. Nobles et conservateurs, en un même sentiment de haine et de réprobation contre le pouvoir, s'y rencontraient et venaient y recevoir les inspirations et le mot d'ordre de Sa Grandeur.

Au dehors, les républicains, qui avaient été surpris tout d'abord sous l'avalanche des malédictions épiscopales, se ressaisissaient et relevaient le gant, s'organisant pour la commune défense.

Dans le *Républicain d'Unelles*, organe hebdomadaire de bonne tenue, ils avaient essayé, par la

plume du plus malin d'entre eux, de courtoises justifications sur leur programme politique. Mais, devant la violence des ripostes, ils avaient sensiblement changé le ton de leur conversation, et la polémique était subitement devenue d'une insolence dédaigneuse.

De part et d'autre, la lutte continuait implacable, sans répit. Rien n'arrêtait l'Evêque. Fidèle à ses haines, aux jours d'élection, il descendait dans la lice, prenait fait et cause pour le candidat « Catholique », envoyait à travers les campagnes étonnées ses *missi dominici*, qui se servaient des curés comme d'autant d'agents obéissants et serviles. Mais cet immense effort n'engendrait que d'irrémédiables défaites. Après chaque assaut, plus vaillante que jamais, la Gueuse étalait encore son arrogant triomphe. Même dans le diocèse d'Unelles, que dis-je ? dans l'arrondissement de Monseigneur, ô misère ! la République libre-penseuse continuait sa marche ascendante et sûre, grandissait à chaque scrutin, plus puissante à mesure que la démocratie, mieux éclairée sur ses propres intérêts, prenait conscience de ses droits et de sa force.

Acharné après sa décevante chimère, espérant contre l'espoir même, Sa Grandeur ne s'avouait pas vaincue cependant. A ses amis consternés, encore tout meurtris de gros sacrifices d'argent consentis pour les nécessaires réclames et répandus royalement sans le moindre bénéfice, il prêchait éloquemment et toujours, la révolte, l'éternelle révolte. Dieu ne voulait-il pas qu'on lui fasse violence ? Et sous son souffle ardent, il ranimait encore les courages épuisés : l'or résonnait de nouveau dans la caisse vide.

Mais à ses tenaces illusions succédèrent de cruels mécomptes. Etait-ce déjà le triomphe de Lucifer ? Ce fut d'abord l'article 7 et, deux ans plus tard, les débats et les votes de la loi de laïcité. Alors une démente exaltation s'empara de l'Evêque et, comme les feuillets de sa revue ne suffisaient plus à contenir son verbe enflammé et sa pensée réprobatrice, dans le feu d'une improvisation désordonnée, il écrivit de longs mandements. Et les lettres pastorales défilèrent dans une infatigable production. Du haut de la chaire, aux prônes, les prêtres, domptés et craintifs, proclamaient au nom de leur Evêque, les terribles sanctions de l'au-delà contre les pères impies, capables de confier l'éducation de leurs enfants aux suppôts de l'enfer, aux écoles sans Dieu !

Cette lutte constante, âprement soutenue ; l'attitude agressive de Sa Grandeur, les continuelles attaques de la *Revue* où, malheureusement, dans l'ardeur des polémiques, des personnalités s'étaient glissées, avaient fini par jeter des ferments de discorde autour de l'Evêché, en la population paisible, surtout parmi les corporations de fonctionnaires, mécontents de se voir sans cesse exposés aux insinuations perfides du folliculaire de la *Revue*. Insensiblement, l'Evêque, par son intransigeance obstinée, avait semé autour de lui la suspicion et la haine ; il devait recueillir avec usure les fruits de son malsain labeur. Une gêne profonde d'abord, la désunion ensuite planaient sur la ville qui tendait de plus en plus à se désorganiser, à se diviser en deux camps ennemis : d'un côté les républicains, et quels républicains ! timorés, gens d'ordre assurément, réfractaires à

toute initiative politique, cependant voués, parce que républicains, aux suprêmes châtiments, aux feux éternels ; de l'autre côté, les graves et prétentieux conservateurs, figés dans leur ignorance, marguilliers, rentiers, hobereaux, dévots, pharisiens de tout acabit, ostensiblement défenseurs des œuvres catholiques, à ce titre seuls dignes de toutes les tendresses épiscopales et de toutes les bénédictions du ciel. Et c'était entre ces deux fractions d'électeurs, ces deux frères ennemis, à la voix claironnante de l'Evêque, une animosité profonde, une guerre mesquine faite de froissements voulus, d'impolitesses, de dédains, de basses méchancetés, et qui bientôt avait pris la proportion d'une lutte de castes, sous les excitations des femmes.

Les fonctionnaires, sans cesse attaqués dans leur manière de vivre ou de penser, finirent par perdre patience. L'indifférence a ses limites ! En guise de protestation, ils s'adressèrent à la maçonnerie afin d'obtenir, en même temps que son appui, les moyens d'une résistance efficace. Le Grand-Orient s'empressa de répondre à leur appel. Rapidement, une loge s'organisa, englobant les professeurs du lycée, des fonctionnaires de tout ordre, de petits employés, quelques chefs d'atelier, qui, dans une maison sûre, bien close, se réunissaient chaque semaine, échangeaient leurs idées, prenant les décisions que comportait la situation, au fond très fiers de leur rôle, très préoccupés de se donner des airs de conspirateurs.

A la nouvelle inattendue de la création d'un temple maçonnique dans sa ville épiscopale, Sa Grandeur fut frappée de stupeur. Une aveuglante colère l'empoigna ; ce fut un éclat d'une indicible

fureur. La présence de l'ennemi à l'ombre de sa cathédrale lui semblait un acte suprême de provocation, une sanglante injure. Et, dans l'impulsion de son courroux évangélique, Mgr voulait, du haut de la chaire de la basilique, mître en tête et crosse en main, proclamer l'anathème contre la secte infâme comme un acte de réparation pour l'offense faite à sa personne sacrée. Mais son entourage, effrayé, depuis quelque temps déjà, de la désunion qui régnait dans la société civile, du malaise général dont les échos lui revenaient plus obstinés et plus inquiétants, sagement s'interposa.

Les membres les plus influents du chapitre diocésain, ayant à leur tête un des vicaires généraux, se rendirent à l'Evêché, et le chanoine le plus autorisé, en des termes d'une déférence affectueuse, exposa à Sa Grandeur les dangers d'une pareille manifestation, qui déchaînerait contre l'Eglise, dit-il, de terribles représailles.

Mgr Cousin, tout d'abord, reçut fort mal ces visiteurs. Il s'étonna de l'audace d'une semblable démarche. « Sachez, Messieurs, que je n'ai point de conseils à recevoir, mais des ordres à donner! » L'abbé Le Tact, gagné à la cause de la modération, s'interposa, détournant vers lui l'irascibilité du prélat. Il lui dépeignit avec tant d'insistance amicale les sourdes hostilités qui grondaient, les risques cruels et humiliants de cet acte impolitique, que l'Evêque, dompté, momentanément du moins, se rendit à ses judicieuses raisons. Et il congédia le chapitre sous une ondée de bénédictions.

Mais la contrainte subie, jointe aux excitations antérieures, à la fièvre de l'action, fut un choc qui

ébranla le lutteur. Sa Grandeur s'alita, gravement congestionnée, et la convalescence fut lente, très pénible. Sur les avis des médecins et les instances de l'abbé Le Tact, lassé lui-même de ces combats sans gloire et dangereux pour sa tranquillité, l'Evêque affaibli se confina dans les préoccupations de son ministère et dans les multiples exigences des cérémonies cultuelles auxquelles il donna un vif éclat.

Un peu déconcerté devant l'inutilité du conflit, mais cachant quand même en son âme l'amertume de sa déception, il parut se calmer, puis accepter comme la plupart des membres de l'épiscopat, les conquêtes de la République. L'impuissance semblait le rendre tolérant.

Trop actif cependant pour n'être simplement que le chef administratif d'un grand diocèse, il porta son impatience d'action vers les fêtes religieuses, vers les pèlerinages. Par des mandements enthousiastes, où sa puissante imagination coulait à pleins bords, il provoqua les mouvements des foules superstitieuses qu'il conduisit lui-même, en triomphateur, aux sanctuaires de Lourdes ou à la basilique du Sacré-Cœur. Là devant les fidèles exaltés, avec délices, il se livrait à des improvisations, où il excellait. Dans un décor somptueux, son verbe fécond et sonore se répandait alors en des flots d'éloquence que lui suggéraient sa foi profonde et sa ferveur mystique. Et la foule émue, suspendue à ses lèvres, frémissait d'enthousiasme sous l'ardeur de ses paroles et les accents de ses affirmations.

A l'image de Sa Grandeur la *Revue* assagie ne contenait plus que le récit des voyages édifiants,

dédaigneuse maintenant des profanes polémiques.

Dans cette paix évangélique et bienfaisante de longs mois s'écoulèrent qui furent pour le diocèse des jours de plein repos.

Mais Mgr Cousin trouvait cette vie monotone, vraiment sans intérêt. Fait pour l'agitation, ainsi que d'autres pour de douces nonchalances, il acceptait difficilement cette modification d'existence. Cela constituait à ses yeux comme une lamentable défaite et il était trop orgueilleux pour se complaire en un rôle de vaincu soumis. La foi et sa situation d'Evêque ne lui imposaient pas, certes, semblables abnégations, se répétait-il souvent aux heures d'intime révolte. Lutter sans cesse et toujours contre l'erreur et l'impiété triomphantes devait être, au contraire, l'unique préoccupation d'un prince de la Sainte Eglise Romaine. Cependant à son égard, dans une réciproque émulation, les châteaux des environs multipliaient leurs politesses somptueuses; mais le prélat, sollicité par d'autres pensées, trouvait leurs invitations excessives, presque indiscrètes. Il aimait mieux s'isoler avec l'abbé Le Tact à la table naïvement admiratrice de quelques familles bien pensantes de sa ville épiscopale où l'étiquette était moins étroite et où, dans le bien-être des convives réjouis de sa présence, (ce qui créait souvent entre certaines maîtresses de maison moins favorisées des haines implacables), il se laissait aller à un bavardage bruyant et familier. Parfois même, à la fin du repas, de ses lèvres deux fois saintes, résonnait comme un métal sonore quelque joyeuse plaisanterie gauloise, qui soulevait d'aise les auditeurs enthousiastes, tandis que l'abbé Le Tact à

ses côtés esquissait pharisaïquement un blâme timide : Oh ! Monseigneur ! Monseigneur !

Mais à l'Evêché, Sa Grandeur, durant les sombres journées d'hiver, épiscopalement se morfondait. A part quelques revues ou journaux ultramontains, Mgr Cousin lisait peu. Son intelligence, bourrée de latin, profondément imbue des classiques, très attachée par une étroite chaîne d'habitudes d'esprit à l'enseignement et aux méthodes des Sulpiciens, se refusait à toute lecture, à tout travail en dehors des Pères de l'Eglise. Il professait du reste une admiration sans bornes pour saint Thomas d'Aquin. Mais toute l'évolution des idées modernes vers la conquête de la pensée plus large, vers l'affranchissement de l'esprit, loin du dogme, toutes les modifications profondes et radicales que la science apportait inlassablement chaque jour dans tous les ressorts de la vie, dans l'organisation sociale, lui causaient une invincible aversion d'abord et surtout parce qu'elles s'attaquaient à sa foi, l'unique génératrice de ses idées; aussi parce qu'elles déroutaient ses conceptions et ses notions acquises.

C'est alors qu'un incident, d'apparence sans importance, vint brusquement réveiller en son âme d'apôtre les ambitions endormies dans la fièvre du combat.

Un matin, en lisant l'*Univers*, il apprit avec stupéfaction qu'un de ses jeunes collègues en épiscopat, son frère cadet dans la prélature, venait d'être nommé archevêque. Cette nouvelle inattendue blessa profondément sa vanité. Sur un ton de colère indignée, il l'annonça à l'abbé Le Tact:

— Vois-tu cet intrigant, qui certainement ne me

vaut pas, déjà au sommet de la hiérarchie ! Et mon chef demain peut-être !... Vraiment, c'est excessif!

Son interlocuteur s'empressa de le rassurer.

— Mais pourquoi ne poseriez-vous pas vous-même votre candidature à l'archevêché de R... ? Vous savez comme moi que la mort du cardinal titulaire est imminente. Il est chargé d'ans, à la fin de sa carrière. Ce n'est qu'une affaire de jours, de mois au plus.

— Tu le crois, l'abbé ?

— J'en suis convaincu.

— Mais aussi tu ne songes pas à la direction des Cultes qui, avec raison, je ne puis le méconnaître, étant donné mon attitude vis-à-vis des misérables républicains, mettra son opposition acharnée à ma candidature. C'est son droit, ce sont les risques de la guerre.

— Bah ! le croyez-vous ? Le gouvernement ne sera pas irréductible. De ce côté, je pressens de sérieuses difficultés, mais je ne vois pas d'obstacles insurmontables. Tout s'arrange ici-bas. Il s'agit simplement d'y mettre du doigté, de l'habileté. Certainement on vous tiendra compte de votre nouvelle manière conciliante, plus tolérante. D'un autre côté, nous avons ici et à Paris des amies dévouées, à toute épreuve, qui ont dans le monde politique des relations puissantes et qui sont de force à circonvenir vos ennemis. Laissons-les agir, tout en les dirigeant pour mieux inspirer leurs efforts. Du reste, la nonciature, vis-à-vis de laquelle vous vous êtes montré si souvent généreux, vous donnera un vigoureux appui. Et vous savez, elle s'obstine quand elle aime. Rome a toujours besoin d'argent et votre conduite passée répond de votre

avenir. Evidemment, ce n'est pas tout, mais c'est bien certes une force avec laquelle le gouvernement devra compter pour obtenir des concessions. Maintenant, mon cher prélat et ami, ajouta en une voix câline l'abbé Le Tact — quand vous serez Archevêque, vous songerez à votre pauvre Vicaire général qui vous aura fidèlement servi.

Et Sa Grandeur, dans un geste empressé, saisissant les mains de son interlocuteur:

— Tu sais bien, l'abbé, que je n'attends pas que tu me le rappelles. Quel est ici-bas mon ami le plus cher, si ce n'est toi, dont l'affection si précieuse, si facile à s'alarmer à mon endroit, a toujours été inlassablement fidèle et dévouée ?

Puis, se reprenant:

— Je me suis souvent dit que tu ferais en cet Evêché très bonne figure à ma place. Entre nous, mon clergé en serait ravi, car je sens qu'il ne m'aime pas: il me craint trop. J'ai peut-être eu parfois à son égard la main un peu lourde, mais c'était pour la bonne discipline du diocèse. Dans tous les cas, je te le remettrais dans un état de soumission et de santé morale parfaites. Vois-tu, l'abbé, tu as toujours eu d'ingénieuses idées et surtout, ce qui m'a manqué souvent, l'esprit fertile en résolutions pratiques. Aussi, je te confie le soin d'organiser cette petite conjuration et je ne demande pas mieux que d'aider la divine Providence. *Auxiliante Deo*, nous réussirons, mon cher abbé !

Cette séduisante perspective d'un avenir cossu d'honneurs et de gloire pontificale sembla procurer à Sa Grandeur une heureuse diversion à son ennui. Et dans une émotion curieuse, en une impa-

tience grandissante, il assista aux préliminaires des pourparlers engagés à son profit. Dès lors, les intrigues habilement conduites par des mains mystérieuses se formèrent et se nouèrent étroitement, convergeant vers deux buts simultanés, l'un conséquence de l'autre. Par l'intermédiaire de certaines « dames » bien stylées, du meilleur monde, très flattées et très empressées de jouer leur rôle d'Egérie dans ces préludes à double action, la diplomatie la plus ténébreuse tressa ses fils compliqués. Des émissaires de grande allure, gentilshommes courtois et enveloppants, se glissèrent dans les salons religioso-politiques où les noms des candidats éventuels furent prononcés avec de douces insistances louangeuses et amicales.

La nonciature, ardemment sollicitée par une comtesse bien en cour, prodigue de réceptions, accepta avec empressement la candidature de Sa Grandeur à l'Archevêché dont la vacance était impatiemment attendue dans le haut clergé. Du reste, l'ambassadeur du Pape fit mieux que de prendre « très bonne note »; il promit à l'aimable messagère de considérer son protégé à l'égal d'un grand favori. Et l'Italien était peut-être sincère en ce moment. Où eût-il trouvé, du reste, un candidat lui ayant fourni plus de preuves de dévouement généreux à la cause de Rome, au trône de Pierre? Alors, obéissant à une impulsion mystérieuse, dans une concordance harmonieuse, tout marcha vers le suprême effort: adoucir d'abord, conquérir ensuite le maître redouté de la Direction des Cultes.

Sur ces entrefaites, l'Eminence, dont la vieil-

lesse s'obstinait en des jours séniles contre les appétits impatients, passa enfin de vie à trépas, faisant frissonner de nouveau les épiscopales ambitions. Cette mort fut le signal d'une offensive vigoureuse, conduite de tous côtés à la fois. Chaque heure amenait des prétendants pleins de vertus évangéliques appelés sans doute par la voix de la Providence, qui se montrait vraiment prodigue. La concurrence s'acharnait. Les amis éclairés de Mgr Cousin, pressentant le danger, s'alarmèrent du flot sans cesse montant des apôtres et résolurent de hâter les choses pour ne pas être débordés. Les démarches en faveur de l'Evêque d'Unelles devinrent plus pressantes et plus enjôleuses auprès du grand chef, dispensateur unique des faveurs officielles. Au nom du candidat, on parla d'amende honorable, de réconciliation définitive; on voulut bien reconnaître les écarts, inévitables erreurs d'un tempérament ardent, mais généreux. Sur le conseil de ses amis, l'Evêque lui-même, devançant un voyage *ad limina*, croyant le terrain préparé, s'engagea résolument, un matin, rue de Bellechasse..

Avec toute l'amabilité enveloppante de sa nature, bien qu'il eût fait longtemps antichambre, (ce qui en d'autres circonstances l'eût rendu singulièrement irascible), il se présenta au Maître la bouche enfarinée et le geste respectueux. Savamment, il fit son panégyrique et celui de son ami. Son interlocuteur, avec une spirituelle bienveillance, l'écouta, vivement intéressé par son assurance et sa faconde. Quant l'Evêque eut ainsi en toute sûreté terminé sa harangue *pro domo*, le Maître risqua, comme correctif, quelques réserves sur

certains excès regrettables : les attaques obstinées de la *Revue*, les mandements contre le pouvoir ou les lois, les luttes acharnées aux époques des élections. A ces observations directes, le candidat eut d'ingénieuses justifications. Il n'hésita pas pour si peu. « Pour maintenir l'ordre et la discipline dans mon clergé intransigeant et bonapartiste, — répliqua-t-il, — je suis obligé d'être plus ultramontain que lui. » A part cette maudite question qui provoqua ce saint mensonge, la conversation prit un tour charmant, de courtoise allure, sur la Basse-Normandie, ses monuments nombreux, témoins d'un âge héroïque. L'Evêque parla d'abondance, en causeur aimable qui connaît son sujet. Et l'entrevue finit sur des promesses dorées et l'assurance d'une note très favorable.

Mgr Cousin revint à Unelles, ravi mais inquiet. Enclin cependant par tempérament à croire à la réalisation de ce qu'il désirait, aux rares heures de doute, il se rassurait lui-même, se remémorant avec délices l'accueil qu'il avait reçu en haut lieu et dont il augurait d'heureux événements. Mais les mois s'écoulant, sa nature impatiente conçut des craintes sur l'issue des négociations. En vain, pour se réconforter, harcela-t-il ses amis de lettres plus pressantes et plus émues; ceux-ci, ayant épuisé toutes les ressources de leur diplomatie, ne surent que lui renouveler l'expression de leur dévouement.

L'abbé Le Tact, dont le sort dépendait de celui de son chef, était incapable de le rassurer, soumis lui-même aux mêmes angoisses, aux mêmes défaillances. C'est alors que les hôtes de l'Evêché connurent des jours sombres et décevants.

Un matin d'automne, une lettre éplorée, pleine des lamentations d'une amie, leur annonça à tous deux la sinistre débâcle de leur candidature. Au pied des dossiers accusateurs étaient venus se briser impuissants et vains tout le zèle de leurs amis, toutes les plus louables intrigues. Telles les vagues de l'Océan contre les angles des rochers.

Au refus motivé du gouvernement, un abandon, presque une félonie, avait laissé l'Evêque sans défense. En échange d'avantages consentis, la nonciature, d'un cœur léger, l'avait sacrifié aux rancunes de ses ennemis, sans même livrer combat.

A cette terrifiante certitude, Mgr Cousin eut un cri de rage. Dans son cabinet de travail, il marchait comme un fou: on eût dit un lion rugissant, prêt à bondir. Devant l'abbé Le Tact consterné, la colère de l'Evêque se déchaîna en de saintes imprécations. Il clamait sa haine à des auditeurs mystérieux :

— Voilà où la faiblesse conduit. Vous m'avez conseillé la mansuétude et la générosité. Vous m'avez dit de me taire. Et qu'en résulte-t-il? L'humiliation et la défaite. Les méchants m'ont cru vaincu et leur triomphe facile les a rendus insolents. Tous misérables et menteurs, lâches et prévaricateurs. Jusqu'à l'Italien, âme souple et tortueuse, qui m'a désigné à leurs coups. Pharisiens, pharisiens ! — hurlait-il en tempête. — Ah ! ils veulent la guerre, ils l'auront acharnée, implacable. Tu entends, l'abbé, pas de quartier, sans trêve ni repos, sus à l'ennemi, *fortiter pro templo et patria stantes !*

Et l'Evêque, au paroxysme de la fureur, frappait

le sol tandis que sa main lançait à l'espace un suprême défi.

En vain son ami cherchait-il à le calmer par d'affectueuses paroles. D'un geste brusque, réduit au silence, il s'assit las et découragé, tandis que l'Evêque continuait à dérouler sa diatribe vengeresse.

Et la bataille reprit plus âpre, plus haineuse, plus obstinée que jamais. D'abord, afin qu'une même force disciplinée se soulevât à son appel, il donna des ordres à son clergé craintif et lui déclara en brèves formules de quelle façon il entendait être obéi. Dès lors, dans chaque paroisse, du haut de la chaire de vérité, le pauvre desservant fut obligé de commenter les lettres épiscopales dont toutes les décisions avaient uniquement pour objet de combattre les lois républicaines.

Le spectre exécré de la franc-maçonnerie fut sans cesse agité en des mandements diffus, d'une prétentieuse phraséologie où la « secte infâme » était représentée comme une émanation des puissances infernales et dont l'influence désorganisatrice conduisait la France impie à d'irréparables malheurs, à la ruine totale.

Sous la préoccupation maladive de cette idée, une insolente propagande fut faite en faveur des écoles libres et les riches communautés durent, par ordre, alimenter une caisse noire, qui permit à l'Evêque de soutenir contre l'enseignement laïque une campagne incessante, quoique onéreuse. Ensuite, la *Revue*, sortant de son long sommeil, reprit, pour la plus grande joie de la loge maçonnique, ses attaques et ses polémiques. *Le Républicain d'Unelles*, qui avait observé une sage

réserve, se fit un point d'honneur de relever le gant. Et la guerre se rallumait implacable quand l'approche des élections législatives vint encore fournir aux combattants de nouveaux motifs de querelle.

La paroisse de Saint-Nicolas d'Unelles se distinguait particulièrement dans la bataille. Sous la direction impérieuse de l'abbé Martin, les conservateurs menaient l'offensive contre les républicains, en faveur du candidat « libéral » soutenu par Sa Grandeur. De gré ou de force, surtout par une crainte salutaire des sanctions épiscopales, le clergé de la ville et des environs obéissait au mot d'ordre venu d'en haut et semblait, du moins en apparence, partager les mêmes antipathies ou soutenir la même politique. Seul au milieu de ses confrères, l'abbé Fidus se refusait à entrer dans l'arène et restait étranger à l'ardeur de la lutte qui, depuis plusieurs semaines, surexcitait les esprits et troublait les consciences. Son refus de combattre allait le conduire devant le tribunal suprême.

VII

Au jour fixé, après avoir revêtu sa soutane la moins élimée, l'abbé Fidus, muni de sa lettre d'audience, se rendit à l'Evêché dans une angoisse profonde. Il allait lentement vers la demeure redoutée. On eût dit qu'il voulait retarder le moment fatal d'en franchir le seuil. Son âme inquiète, en proie à de sombres pressentiments, s'affolait davantage à chaque minute écoulée. Sa sérénité l'avait abandonné, son courage l'avait fui dans la perplexité de l'heure présente. Une appréhension, qu'il n'avait jamais éprouvée, le rejetait vers une émotion de plus en plus intense; son regard voilé, sa physionomie décomposée en gardaient l'empreinte. Son cœur s'enfiévrait parfois, il y portait la main comme pour en comprimer les battements douloureux et, dans le désarroi de son être, il ne cherchait plus à lutter contre l'oppression, il allait lentement vers la fatalité qu'il redoutait. Tout frissonnant, il longea la rue étroite et basse qui conduisait à l'Evêché. Obéissant brusquement à un sentiment de foi impérieuse, il pénétra dans la cathédrale, fit quelques pas vers le chœur et s'agenouilla sur la dalle. Sa prière fut un cri d'angoisse et l'offrande d'une absolue soumission au Maître : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! » Il s'in-

clina jusqu'à terre et se releva. Il sortit et continua sa route.

D'une main tremblante, il sonna à la porte cochère. Devant lui, elle s'ouvrit. Le concierge, un vieux soldat qu'il connaissait, se découvrit à sa vue et, d'un geste respectueux, il lui indiqua la direction du palais. L'abbé Fidus traversa la cour sablée et s'arrêta devant le perron qu'il gravit. Au bruit de ses pas, un domestique, le porte-queue de Sa Grandeur, se présenta:

— Monseigneur est-il visible ? demanda le prêtre.

— Monsieur l'Abbé a-t-il une lettre d'audience ?

— La voici.

— Alors, veuillez attendre, je vais prévenir M. le Vicaire général de votre présence.

Dans un large vestibule dallé, d'une hauteur démesurée, l'abbé Fidus, le chapeau à la main, fit antichambre. Comme ses jambes flageolaient et qu'il se sentait d'une lassitude extrême, il s'assit désœuvré dans un des fauteuils de chêne, antiques stalles d'église qui garnissaient les murs froids et nus. Son attente fut longue et les minutes lui en semblèrent d'une désolante lenteur. Enfin le domestique réapparut :

— Monsieur l'Abbé, Monseigneur va vous recevoir.

A la suite du valet de chambre, le prêtre traversa, sur de moelleux tapis, un vaste salon, baigné de lumière, sévèrement meublé. Il jeta un coup d'œil furtif sur les portraits des Evêques; il vit aussi un grand Christ d'ivoire qui planait au-dessus de la cheminée. A gauche, il pénétra dans une pièce étroite, le cabinet de travail de Sa Gran-

deur. Sur le seuil, le domestique lança son nom en s'effaçant pour le laisser passer.

L'abbé Fidus s'avança. L'Evêque était assis à son bureau, il écrivait. C'est à peine s'il leva la tête vers le visiteur. Debout à côté de lui, dans une pose étudiée, se tenait l'abbé Le Tact.

L'abbé Fidus mit un genou en terre et s'inclina profondément. D'un geste plein de condescendance, l'Evêque lui désigna un siège et continua sa correspondance. Au bout de quelques minutes de solennel silence, Mgr Cousin brusquement se retourna vers le jeune vicaire et, sans préambule, l'interpella.

— Je suis vraiment étonné d'avoir déjà des reproches à vous adresser, Monsieur l'Abbé. Je vous ai convoqué ici pour vous faire connaître les motifs de mon grand mécontentement. Je suis d'autant plus surpris de votre conduite que je me suis montré particulièrement bienveillant à votre égard. A votre sortie du séminaire, alors que le poste de Saint-Nicolas était convoité par de nombreux vicaires en exercice, je vous y ai nommé d'emblée, faisant nombre de mécontents. J'avais été, je l'avoue, favorablement impressionné par les appréciations de vos directeurs et le souvenir de votre homélie au mois de Marie. Depuis que vous êtes dans cette paroisse, qu'y avez-vous fait?

Le ton de l'Evêque devenait agressif, en même temps que son regard ardent se fixait sur son auditeur.

Sa Grandeur reprit ironiquement :

— Vous fiant à un certain talent de parole, vous avez cherché des triomphes faciles, vous avez voulu diminuer le mérite acquis et réel de prêtres

meilleurs que vous, vos aînés dans le sacerdoce. Qu'avez-vous à répondre ?

— Monseigneur, avec tout mon respect pour votre auguste personne, je me permettrai de vous dire que je n'ai jamais songé à obtenir des succès de pure vanité. J'ai prêché suivant ma foi et mon cœur, fidèle aux enseignements que j'ai reçus. Jamais je n'ai eu le moindre désir, la moindre pensée de nuire à qui que ce soit, dans un sentiment vain d'amour-propre et d'orgueil.

— Cependant, Monsieur l'Abbé, il est constant qu'une popularité que je qualifierai de malsaine vous est acquise dans cette ville. On s'occupe de vous, ce qui est déplorable pour un prêtre.

— Monseigneur, je reconnais volontiers que mes paroissiens m'ont témoigné en mainte circonstance beaucoup de sympathie; j'en reporte tout le mérite au caractère dont je suis revêtu et je n'ai jamais songé à m'en prévaloir personnellement.

— Tout le monde ne partage pas cette opinion. Mais passons. Voici un autre grief beaucoup plus grave. Au vu et au su de toute la paroisse, vous avez manifesté de vives préférences pour deux de vos pénitentes; vous avez écouté d'une oreille profane leurs propos et leurs louanges. Votre vanité, sans doute, y trouvait son compte. Je ne veux pas incriminer votre vertu, je veux croire qu'elle n'a pas failli et que vous êtes resté fidèle à la sainte promesse de chasteté, mais enfin j'ai reçu des plaintes sur votre conduite.

L'abbé Fidus, d'un bond se leva. L'indignation lui rendait sa force disparue. Ses yeux dilatés brillaient d'un vif éclat.

— Monseigneur, je proteste de toute mon âme contre les insinuations perfides dont j'ai été l'objet. J'ai conscience d'avoir gardé en cette occurrence délicate toute ma dignité de prêtre et toute ma liberté d'homme.

— Calmez-vous. De plus, vous avez été d'une inqualifiable imprudence; vous avez manqué à toute la réserve que vous imposait votre situation de jeune vicaire. A plusieurs reprises, vous avez reçu une de ces dames dans votre chambre, sans témoin, et l'entrevue a été d'une durée inconvenante.

La voix de l'abbé Fidus l'interrompit, elle retentit comme une protestation suprême:

— Monseigneur, c'est odieux. On a voulu dénaturer le fait d'une simple visite qui n'avait qu'un seul but: la charité. De toutes mes forces, de toute ma foi, je proteste contre une pareille interprétation. Monseigneur, on vous trompe, je vous le dis en vérité.

L'Evêque, surpris, presque ému devant la chaleur de cette défense, se tourna vers l'abbé Le Tact, qui écoutait en silence, d'un air indifférent, ce colloque où les phrases se heurtaient courtes et animées.

— Vous entendez ses dénégations ?

— Monseigneur, répondit le Vicaire général, je me permets de vous renouveler mes dires. Les résultats de l'enquête sont concluants. Tous mes renseignements proviennent d'une source autorisée, la véracité des dépositions recueillies ne fait de doute malheureusement pour personne, et...

L'abbé Fidus ne lui laissa pas le temps d'achever. A cette déclaration, toute sa probité se révolta.

— Monseigneur, je vous conjure d'ordonner

une nouvelle enquête. Je suis victime d'une infâme calomnie dont je dois pleinement me justifier. Je ne puis rester à vos yeux sous le coup d'une pareille suspicion.

L'Evêque, qui le regardait avec une pénétrante fixité, paraissait ébranlé. Après un court instant d'hésitation, il lui répondit:

— Eh bien ! nous verrons, j'y réfléchirai, Monsieur l'Abbé. Asseyez-vous, écoutez-moi. Voilà mon dernier grief dont la gravité ne saurait vous échapper. En cela votre culpabilité est évidente, vous ne pouvez méconnaître l'étendue de votre faute.

La voix de Sa Grandeur avait un accent courroucé. Les phrases se détachaient brèves, tranchantes comme l'acier. Il disait:

— Le jour où vous avez reçu le sacerdoce, vous avez promis à votre Evêque, à votre chef, une absolue soumission à ses commandements, à ses ordres, dans tous les domaines. Ayant reçu de la Providence le pouvoir de gouverner les âmes, lui seul a la responsabilité de son diocèse devant Dieu; lui seul, avec le secours de l'Esprit-Saint, dans l'ordre social, sait ce qu'il faut faire ou ne pas faire. A notre époque de doute affreux, de morale relâchée, l'impiété, sous l'impulsion de la franc-maçonnerie devient plus audacieuse; elle nous envahit de son souffle délétère, elle est partout à tous les degrés des nécessaires hiérarchies. La désorganisation sociale, encouragée par la République, qui est le gouvernement des masses, avides de jouissances et de satisfactions matérielles, contre l'élite, se fait chaque jour davantage plus intime et plus profonde, hors de la foi catholique,

qu'elle ose proclamer l'ennemie de la démocratie. Contre Dieu, la puissance maçonnique dirige toutes ses forces ténébreuses: la presse, la tribune, les livres. Maintenant elle s'attaque à l'enseignement chrétien, jusqu'alors la sauvegarde de l'enfant; elle le remplace par la morale civique, qu'elle dresse orgueilleusement contre les préceptes divins de l'Evangile. Devant le danger sans cesse grandissant et qui menace de nous engloutir, c'est à nous, Evêques de la Sainte Eglise Romaine, à mener le bon combat contre l'esprit du mal, contre Satan, contre ces doctrines néfastes qui enfantent, qui sèment le désordre et la mort. Pénétré de mes devoirs d'Evêque, en présence de l'audace croissante de nos ennemis, j'ai ordonné qu'une vigoureuse campagne soit menée contre tous ceux qui se font les apologistes de cette œuvre de destruction sociale. Et, marchant sur nos traces, en prêtres soumis, vous devez, à tous les échelons de la sainte hiérarchie, nous seconder de l'ardeur de votre foi, de toutes les forces de votre âme dans ce travail de réparation et de régénération. Et comme il faut diriger nos communs efforts vers un but pratique et immédiat, notre devoir est tout tracé: envoyer au Parlement des députés qui soient, en même temps que de ferventes catholiques, des hommes d'ordre, respectueux de l'autorité, fils dévoués de l'Eglise. Dans cette unique préoccupation, bénie de Dieu, tous mes prêtres, jeunes ou vieux, luttent avec joie, sans trêve, ne marchandant à mon exemple, ni leurs fatigues ni leurs bourses. Et vous, né d'hier à la vie apostolique, vous osez vous insurger contre moi...

L'abbé Le Tact, les mains glissées dans les manches de sa soutane, le visage impassible, écoutait silencieux. Parfois il inclinait la tête en guise d'assentiment.

L'Evêque brusquement s'était levé. Et, s'avançant vers le jeune vicaire en un geste menaçant, il lui criait avec fureur :

— Je dis que vous avez manqué à tous vos devoirs, à toutes vos obligations sacerdotales ; je dis que vous êtes un prêtre infidèle à ses serments. Je dis que vous pactisez avec l'ennemi. Sachez que je n'hésiterai pas à vous briser. Comme un parjure, ainsi qu'un renégat, je vous chasserai du diocèse où votre présence serait un scandale.

L'abbé Fidus, debout, blême et frémissant, mais avec une force vibrante, affirmait ses nobles sentiments :

— Monseigneur, quand vous m'avez fait la faveur de m'appeler au poste de Saint-Nicolas, mon vénérable doyen m'enseigna que le prêtre devait être un homme de paix, un apôtre prêchant et pratiquant la charité et l'amour de ses semblables, sans distinction, sans préférence. Fidèle à ses conseils éclairés et me souvenant des paroles de mon divin Maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui bénit les doux et les pacifiques et qui a dit: « Aimez votre prochain comme vous-même », j'ai refusé de devenir au milieu de mes frères un ferment de discorde. Je n'ai vu chez nos ennemis que des chrétiens égarés. J'ai refusé de prendre parti dans les luttes politiques parce qu'elles sèment la haine dans les cœurs faits pour s'unir et se comprendre.

L'Evêque qui, les bras croisés, de ses yeux élargis le regardait obstinément, comme pour mieux saisir sa pensée, brusquement l'interrompit. Devant la dignité calme et la crânerie de son interlocuteur, il essaya de se dominer. Sa phrase devint ironique.

— Votre doyen a outrepassé son droit. Il est vraiment plaisant de voir les subordonnés donner des leçons au maître. Votre conseiller est âgé, c'est son excuse ; il a les craintes et la faiblesse de la vieillesse. Je ne puis lui demander que la prière, après la soumission cependant. Mais, envers vous, je ne saurais admettre les mêmes atténuations. Sachez donc que la lutte contre l'ennemi commun est notre loi de défense la plus légitime et la plus nécessaire. L'indifférence et la tolérance que vous voulez pratiquer ne sont que la raison défaillante des âmes veules. La Sainte Eglise, qui est la gardienne de la foi, nous montre le chemin qu'il faut suivre. Elle nous ordonne de combattre et nous devons combattre. Le salut des âmes est à ce prix.

L'Evêque, sur un ton méprisant, avec une moue dédaigneuse, continua :

— Monsieur l'Abbé, il ne me convient pas de discuter davantage avec vous. Vous avez refusé d'obéir : vous serez puni. Je ne tolérerai pas plus longtemps votre présence comme vicaire à Saint-Nicolas. Dans quatre jours, vous partirez, vous vous rendrez directement à Val-Touffu, où vous remplirez jusqu'à nouvel ordre les fonctions de desservant. C'est une petite paroisse d'environ deux cents habitants, mais c'est tout ce qui vous convient. Là, loin du bruit de la ville, sans autres relations que celles de vos confrères des paroisses

voisines, vous réfléchirez aux dangers de l'insubordination, vous demanderez à l'Esprit-Saint qu'il vous éclaire et à Dieu qu'il vous pardonne. Et quand vous serez revenu à des sentiments plus conformes et à votre caractère sacerdotal et aux décisions de votre Evèque, je verrai si je dois user de clémence à votre égard.

L'abbé Fidus, atterré, reçut la sentence sans répondre. Tout son sang s'était figé dans ses veines. Il chancela. L'Evêque, toujours debout, indifférent à la douleur si poignante du jeune vicaire, se signa en un geste large. L'abbé Fidus comprit et s'agenouilla, soumis et vaincu :

— *Sit nomen Domini benedictum*, prononça Sa Grandeur d'une voix impérieuse, en scandant les syllabes latines.

— *Ex hoc nunc et usque in seculum*, murmura le prêtre qui s'inclina profondément.

— *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus Sanctus.*

Amen, — gémit l'abbé Fidus en se relevant.

Et Monseigneur de le congédier :

— Vous pouvez vous retirer, Monsieur l'Abbé. Vous recevrez mes ordres au presbytère.

Le vicaire salua et sortit. En proie à une émotion indicible, il traversa d'un pas maladroit le salon en butant contre les meubles.

Avec une hâte apeurée, l'abbé Fidus traversa l'antichambre et redescendit les marches du perron. Dans la cour d'honneur, il marchait comme un homme ivre, la tête alourdie. Indifférent aux choses extérieures, il ne vit même pas sur le seuil de la porte le concierge qui, souriant, s'empressait vers lui. Une fois sur le pavé de la rue, débar-

rassé de l'oppression du palais qui l'étouffait, une détente s'opéra ; un sanglot bienfaisant souleva sa poitrine. Effrayé à la pensée de livrer aux passants ses larmes et sa peine, il pénétra dans la cathédrale par une petite porte latérale et se réfugia au plus obscur d'une chapelle, derrière l'abside. A bout de forces, il tomba sur les genoux, en un profond accablement. La tête dans ses deux mains, il pleurait, silencieux. Le corps appuyé contre la pierre d'un pilier, il revivait la scène atroce, l'horrible entrevue ; il entendait encore le verbe impérieux de l'Evêque qui le poursuivait de ses affirmations et de sa colère. Dans le désarroi de son âme, appelant Dieu à son aide, sans cesse, il répétait : « Seigneur Jésus, vous savez que je n'ai pas péché, vous savez que je vous suis fidèle, vous savez que je vous aime ». Et des voix intérieures, d'une douceur infinie, semblaient lui répondre : « Je sais que tu es mon disciple, accepte ce sacrifice en souvenir des outrages que j'ai reçus au Calvaire ». Parfois, dans le recueillement de sa prière, la physionomie de l'abbé Martin passait ironique devant ses yeux brouillés ; alors son oraison devenait plus intense, chassant la haine de son cœur généreux.

Dans la paix qui l'entourait, loin de tout bruit, cédant à l'engourdissement douloureux des genoux, meurtris sur la dalle, il se releva péniblement et s'assit, car il était las et brisé. Sa méditation, sollicitée par les multiples souvenirs que la chapelle de la Vierge lui rappelait, revint vers son passé de tendre mysticisme. De la place qu'il occupait, en la douce pénombre des vitraux, il voyait la chaire, où jadis, jeune diacre, il avait débuté au

mois de Marie. Et les phrases de son homélie lui remontaient aux lèvres en leur fidélité touchante. Les paupières demi-closes, tout pénétré de cette évocation, il revivait ses émotions d'alors, son frisson à la vue de l'Evêque, sa reprise sur lui-même et son délicieux contentement quand, à la sacristie, il reçut les éloges de Sa Grandeur. Et toutes ces images, réminiscences des jours heureux, laissaient tomber sur son âme endolorie, goutte à goutte, comme un baume d'engourdissante volupté. Longtemps ainsi il resta, l'esprit hanté des joies d'antan.

Des bruits lointains de pas le réveillèrent de sa douce somnolence, il reprit possession de lui-même. La réalité le ressaisit. Il se prosterna et sortit. Pour retourner au presbytère, il prit des rues détournées, les moins passantes afin de se soustraire au coudoiement de ses paroissiens. Contre une dernière faiblesse, il se raidit et, d'un pas alerte, il monta chez lui où il s'enferma.

Afin de ne pas avoir à supporter la présence de son confrère, à l'heure du repas, il prétexta une indisposition et resta dans sa chambre.

Dans le courant de l'après-midi, il se rendit chez l'archiprêtre.

L'abbé Bourdon l'accueillit avec les marques de la plus vive inquiétude.

— Mon cher enfant, comme vous êtes pâle ! Que s'est-il donc passé ce matin ? Allons, confiez-moi votre peine : vous savez que je vous suis tout dévoué.

L'abbé Fidus, réconforté, prit les deux mains de son doyen, qu'il serrait étroitement dans les siennes.

— Monsieur le Curé, je suis profondément affligé. Monseigneur me chasse de la paroisse.

L'archiprêtre, d'un geste brusque, se redressa. Une noble indignation luisait en son regard.

— Et pourquoi donc ? Vous êtes un prêtre selon le cœur de Notre-Seigneur.

— Oh ! que cette parole m'est douce et consolante !

L'abbé Bourdon, passant affectueusement son bras autour du cou de son vicaire, l'amena vers la fenêtre. Tous deux s'assirent face à face.

— Parlez, je vous écoute.

— Monseigneur, qui m'a paru très animé contre moi, me reproche certaines attitudes, certains écarts de conduite, mais surtout la désobéissance à ses ordres. D'abord, par vanité, m'a-t-il dit, j'aurais cherché à me créer dans cette paroisse une popularité de mauvais aloi, au détriment de mes confrères.

— Ce blâme est injustifié. Ensuite ?

— Monseigneur, très formellement, m'accuse d'avoir entretenu avec deux de mes pénitentes des relations inconvenantes. Dans le fait d'avoir reçu l'une d'elles chez moi, Sa Grandeur veut y voir la preuve de ma culpabilité. Mieux que quiconque vous savez, Monsieur le Curé, ce qui s'est passé, rien qui n'eût votre approbation en un but d'entente charitable. Devant mes dénégations indignées, Monseigneur s'est tourné vers Monsieur le vicaire général pour l'interroger ; mais celui-ci, sans hésiter, a déclaré que tous ses renseignements m'étaient défavorables.

Et l'abbé Fidus, nerveusement, se révoltait devant cette infamie :

— C'est une odieuse machination dont toute la responsabilité retombe sur mon confrère. A quoi bon le cacher ? N'est-ce pas la triste vérité ? Pour se débarrasser de ma présence qui le gênait sans doute, c'est lui qui a édifié dans l'ombre cette accusation. Sa haine est née de notre dissentiment à comprendre les devoirs et la dignité du prêtre. Sa vanité blessée a forgé des armes contre moi ; il n'a pu me pardonner la sympathie qui m'entourait et dont j'étais si fier. Puissant, il m'a brisé.

Debout, les gestes expressifs, les lèvres frémissantes, l'abbé Fidus donnait libre cours à son ressentiment. L'archiprêtre, paternellement, le ramenait vers le calme :

— Allons, mon cher enfant, reprenez-vous. Ne jugez pas pour ne pas être jugé. Laissez à Dieu ce soin. Sa justice frappera les coupables. Et que vous a reproché encore Monseigneur ?

— De rester étranger aux luttes politiques. En cela, je dois reconnaître que les remontrances de Sa Grandeur sont pleinement justifiées. J'ai mesuré à la violence de son langage son très vif mécontentement. Eh bien ! Monsieur le Curé, j'aime encore mieux subir toutes les conséquences de ma disgrâce, que prêcher la discorde ou me mêler, en quoi que ce soit, aux événements qui se préparent.

L'abbé Bourdon eut un signe d'assentiment. Le vicaire reprit :

— Sans aucune expérience quand je vins prendre possession de mon poste, vous voulûtes bien avec une grande bonté me tracer une ligne de conduite. Vous me fîtes comprendre, comme je le pressentais déjà, le véritable rôle du clergé dans la

société civile, vous insistâtes particulièrement sur les dangers de son intervention dans le domaine politique. « Restez toujours en dehors de ces luttes décevantes, m'avez-vous dit, où le prêtre n'a rien à gagner et tout à perdre, sa dignité et son influence. » Vos conseils ne firent qu'affermir mes résolutions : aussi il me fut facile d'y demeurer fidèle. Voilà mon crime. J'ai refusé et je refuse encore de méconnaître ainsi le véritable esprit de l'Evangile. Au même titre, les hommes sont mes frères. Ce n'est pas par la violence qu'on ramènera les pécheurs !

— Mon cher enfant, ma longue expérience de la vie, la connaissance parfaite de l'esprit de nos populations et surtout le sentiment profond de mes devoirs sacerdotaux, m'ont seuls inspiré les conseils que je vous ai donnés. La déplorable intervention du prêtre dans nos discordes, au lieu de servir la religion, jette sur elle le discrédit et la ramène à n'être plus qu'une force de propagande. La meilleure manière de faire aimer le catholicisme est de prêcher la charité, la tolérance et l'oubli des injures. Toutes les polémiques, toutes les excitations étrangères à notre apostolat, qui ne doit avoir d'autre but que l'amour de Notre-Seigneur et le bien des âmes, sont des erreurs dangereuses, des fautes graves dont tôt ou tard les conséquences se manifestent, toujours préjudiciables à la foi. En ce qui nous concerne individuellement, nous devons voter selon notre conscience, nous devons engager nos pénitents à considérer l'exercice de leurs droits civiques comme une chose importante et digne de toute leur attention, mais là, au seuil de l'église, doit se

borner notre action. Sur le forum restons ignorés, ce n'est pas notre place. Monseigneur a une conception différente. Sa foi ardente veut entraîner : elle ne connaît point la tolérance, qu'il considère comme une faiblesse, une déchéance. Son apostolat, qui se meut dans tous les domaines, veut l'attaque. Sa Grandeur a les exigences de son tempérament combatif. En toute conscience, je crois qu'il se trompe, d'autant plus que le Normand, très jaloux de ses prérogatives démocratiques, n'aime pas à recevoir l'impulsion ou des ordres en cette matière délicate. J'ai souvent remarqué qu'après des crises semblables à celle que nous traversons dans cette ville, il y avait une tendance à s'éloigner d'une religion qui veut s'imposer. A la veille de rendre compte à Dieu de mes actes je pense ainsi et telle fut aussi ma pensée quand je vous reçus dans cette paroisse. Néanmoins, en notre sainte hiérarchie, l'Evêque demeure le chef et quand il frappe, nous devons, vous devez vous incliner sans murmure et sans révolte, accepter la sentence. La prière seule, cette douce union de l'âme à Jésus, vous consolera en cette épreuve douloureuse et imprévue.

Le vieux prêtre reprit affectueusement les mains de son compagnon. Et il ajouta :

— Mon cher enfant, j'étais bien loin de m'attendre à une si prompte séparation. C'est pour moi un véritable chagrin.

Il sembla réfléchir un instant, puis, résolu :

— Comme je tiens à vous donner un témoignage public d'affection, j'irai aujourd'hui même à l'Evêché. Je tiens à protester auprès de Sa Grandeur contre la calomnie dont vous êtes la victime en ce

qui concerne vos pénitentes. Il y a dans l'attitude de Monsieur le vicaire général à votre égard une légèreté d'appréciation vraiment excessive. On aurait pu au moins me demander mon sentiment. Une autre considération me touche plus particulièrement. Si vous êtes frappé pour avoir suivi mes conseils, il est de la plus élémentaire justice que Monseigneur sache ceci : dès lors où vous étiez placé sous ma direction, j'assumais la responsabilité de vos actes et de votre conduite. Je tiens aussi avant votre départ à lui dire tout le bien que je pense de vous.

L'abbé Fidus, sous le coup d'une intense émotion, les yeux pleins de larmes, se jeta dans les bras de l'abbé Bourdon. Il le remerciait avec une tendre effusion :

— Que vous êtes bon !

— Je m'efforce d'être juste, lui répondit-il. Mais, mon cher enfant, vous ne m'avez pas dit où vous allez.

— A Val-Touffu.

Le doyen se frappa le front comme pour fixer ses souvenirs. Il répétait :

— Val-Touffu... Ah ! je sais... Mon cher enfant, que je vous plains ! C'est la plus petite paroisse du diocèse. Elle est située à une dizaine de lieues d'ici, à peu près à égale distance de Guémanoir et de la ville où vous avez fait vos études. C'est l'exil, évidemment. Il vous faudra beaucoup d'énergie et beaucoup de courage pour supporter les privations, les souffrances de toute nature qui vous attendent et, par-dessus tout, cette vie d'isolement absolu à laquelle malheureusement rien ne vous a préparé jusqu'alors. Maintenant l'heure presse.

Il faut immédiatement prévenir votre bienfaiteur, M. le curé Denis. Cette disgrâce lui causera un profond chagrin, car il avait escompté, à juste titre, pour vous, un avenir tout différent. Avec les plus grands ménagements, vous lui apprendrez cette triste chose. Une dernière recommandation, mon cher enfant. Je vous prie d'observer la plus complète réserve à l'égard de l'abbé Martin ; soyez généreux, dédaignez les satisfactions de la vengeance. Laissez à Dieu qui vous voit le soin du châtiment.

Et l'entretien prit fin. L'abbé Fidus se retira rasséréné. A la voix du vieux prêtre, à son exhortation si loyale dans le bien-être réconfortant de cette causerie, son âme déconcertée s'était reprise. La réalité, si douloureuse qu'elle fût, lui apparaissait sous un aspect moins sombre. Ce qui maintenant le torturait, c'était d'avertir son vieux curé. A l'idée de lui annoncer la fatale nouvelle, son cœur se serrait d'effroi. Il fallait pourtant s'y résoudre. En des termes étudiés, loin de l'abandon qui caractérisait sa correspondance, il lui écrivit de se rendre immédiatement à Unelles parce que Monseigneur venait de lui confier la direction d'une paroisse. Il n'eut pas le courage d'un plus long aveu.

Autour de lui les événements se hâtaient. Sous le fallacieux prétexte que le vicaire général le réclamait au Secrétariat pour un travail urgent, l'abbé Martin s'absenta du presbytère, évitant ainsi toute explication et tout contact avec son confrère.

Fidèle à sa promesse, le soir même, l'abbé Bourdon se rendit à l'Evêché. Sa Grandeur le reçut fort

mal, s'étonnant ironiquement de l'ignorance où il le surprenait des faits et gestes de son vicaire. Oublieux de ses cheveux blancs, en des termes offensants, il lui reprocha durement son indifférence en matière politique, coupable insouciance « qui encourageait, dit-il, la veulerie des jeunes prêtres ». Et comme l'archiprêtre défendait avec chaleur sa thèse de tolérance, l'Evêque lui répliqua :

— Votre attitude n'est que l'aveu de votre faiblesse. Quant à moi, je n'ai nulle envie de faire croire à mes ennemis que je désarme. Je les attaquerai jusqu'à mon dernier souffle, *usque ad mortem.*

Avec une déférence tout ecclésiastique, mais énergique cependant, l'abbé Bourdon revendiqua la responsabilité des conseils qu'il avait donnés. Il supplia l'Evêque de suspendre le départ de son vicaire :

— Votre protégé n'est qu'un vaniteux. Dans son intérêt et pour la discipline, il est nécessaire qu'il soit humilié. Je vous ordonne de le faire partir au plus tôt.

Et, sans vouloir en entendre davantage, Sa Grandeur congédia son visiteur.

A leur repas commun, l'abbé Bourdon tristement avoua son impuissance au jeune vicaire.

— Rien n'a pu ébranler la décision de Monseigneur. Vous êtes condamné sans appel ; il ne vous reste plus qu'à obéir.

Le lendemain, au début de l'après-midi, en coup de vent, le curé Denis arrivait au presbytère. Impatient et fiévreux, il courut à la chambre de l'abbé

Fidus. Les questions, sur ses lèvres, se heurtaient rapides et inquiètes.

— Ah ! mon cher Jacques, quelle nouvelle inattendue ! Desservant ? où et pourquoi ? Tu as l'air consterné. Parle, qu'y a-t-il donc ?

Au moment de l'aveu, l'abbé Fidus se tut ; le courage lui manqua.

— Venez, dit-il, chez Monsieur le Curé ; lui-même vous l'apprendra.

Et tous deux y descendirent. La scène fut douloureuse. Au récit des griefs, le vieux curé se redressait en un geste de défi. Sans cesse il répétait avec une farouche énergie :

— C'est faux, c'est faux. Mon Jacques n'a jamais fait ça. C'est un odieux mensonge.

Il ajoutait dans un étonnement béat :

— La politique ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà quarante ans que je monte à l'autel, est-ce que j'en ai jamais fait ? N'ai-je pas toujours vécu en bonne intelligence avec mon conseil municipal et avec les autorités du canton ? Pourquoi haïr les uns et préférer les autres ?

Et il s'étonnait des événements, de ce qui se passait à la ville. Son âme simple, d'une droiture tout évangélique, ne concevait pas la violence des polémiques ni l'acharnement des luttes. La disgrâce de Jacques lui apparaissait ainsi qu'une réalité monstrueuse et révoltante. Il se refusait à l'admettre. Et il reprenait sa protestation sur un verbe agressif :

— Non, non, cela ne se produira pas ! Il ne peut pas être puni pour une faute qu'il n'a pas commise. Je vais aller voir Monseigneur, je le disculperai et justice lui sera publiquement rendue.

Près de lui, l'abbé Fidus s'efforçait de le raisonner.

— Je vous conjure, restez ici. Votre démarche sera vaine.

L'abbé Denis ne voulut rien entendre.

— Si, mon Jacques, j'irai. Je dirai à Sa Grandeur ce que je pense, tout ce que je pense. Et tant pis pour ceux qui s'en formaliseront.

Rien ne put le convaincre. Il courut plus qu'il ne marcha vers le palais épiscopal. Contrairement à son attente, Sa Grandeur refusa de le recevoir. Le Vicaire général consentit à une courte entrevue. Aux premiers mots du curé, il l'arrêta d'un ton cassant refusant d'écouter plus longtemps ses doléances. Avec une impitoyable arrogance, il le congédia et l'invita à regagner au plus tôt sa paroisse, qu'il n'eût pas dû quitter sans autorisation. Atterré devant cet accueil hautain, l'abbé Denis revint au presbytère la désolation dans l'âme. Epuisé, anéanti, il ne sut que se jeter dans les bras de son élève en sanglotant comme un enfant.

Mais les heures se hâtaient ; il fallait songer au départ. Il fut convenu qu'il aurait lieu le lendemain matin à l'aurore.

L'abbé Fidus était pauvre. L'archiprêtre, qui connaissait son dénuement, aussi les exigences d'une installation même sommaire, par l'intermédiaire d'un ami discret, lui fit acheter les meubles strictement nécessaires : un lit, deux tables, quelques chaises et la literie indispensable. La malle de l'abbé Fidus et ses livres complétaient ce mobilier de pensionnaire. Le tout remplissait à peine une carriole de paysan. A l'aube, après sa messe, accompagné de l'abbé Denis, qui n'avait

pas voulu le quitter, l'abbé Fidus, dans une voiture de louage, se rendit à Val-Touffu, distant de quarante kilomètres.

Le jour même, la nouvelle de son départ se répandit dans la ville et la paroisse ainsi qu'une traînée de poudre. Le premier sentiment éprouvé fut de la stupéfaction, bientôt suivie d'une explosion de mécontentement et de colère. Sur le pas des portes, les bourgeois s'interrogeaient et manifestaient leur ressentiment contre l'Evêché, qu'ils rendaient avec raison responsable de cette mesure de rigueur.

Les ouvriers des faubourgs, auprès desquels l'abbé Fidus avait acquis une popularité sans cesse grandissante, en regagnant leurs ateliers, transmettaient l'événement. Et ce fut bientôt par les rues, au moindre carrefour, un bourdonnement incessant où les exclamations de regret et de malédiction contre l'Evêque ou ses courtisans prenaient une allure agressive.

Ce même jour paraissait le *Républicain d'Unelles*. Il portait en manchette ces mots : « La vengeance de Monsieur Cousin ». Une note rédigée à la hâte flamboyait à la première page ; elle était ainsi conçue : « La paroisse de Saint-Nicolas a été péniblement impressionnée en apprenant, ce matin, le départ de Monsieur l'abbé Fidus. Par son tact, sa vive intelligence, son talent d'orateur et surtout son constant dévouement, il avait su s'attirer les sympathies de toutes les familles, l'affection des humbles, car il était l'ami des ouvriers et la providence des pauvres. Le Prélat mal noté, qui préside avec arrogance aux destinées du diocèse, a pris sans doute ombrage des conquêtes démocra-

tiques de son subordonné. Il a voulu frapper en lui le défenseur de la tolérance, l'apôtre de la charité, le fidèle disciple de Jésus de Nazareth. Le *Républicain d'Unelles* n'est pas ingrat ; il sait se souvenir. Se faisant avec empressement l'interprète de la grande majorité de la population, par la voie de la presse, il adresse à l'abbé Fidus l'expression de ses regrets et de son ardente sympathie. »

VIII

Val-Touffu était une très petite paroisse située à dix lieues d'Unelles. Pour s'y rendre, on suivait d'abord sur le tiers environ du parcours la route départementale allant vers Landes-Fleury, chef-lieu de canton très fréquenté aux jours de marché, puis, brusquement, on tournait à gauche, s'engageant ainsi sur un chemin vicinal qui se déroulait, montait et descendait le long des champs et des prairies. On traversait ainsi plusieurs villages avant de s'enfoncer dans l'intérieur des terres labourées et des bois taillis.

Val-Touffu comptait exactement cent quatre-vingt-seize habitants répartis en quelques hameaux sur une grande étendue de terrain. Çà et là, des maisons isolées, des fermes d'importante exploitation. L'église de cette paroisse occupait à peu près le centre d'un large triangle tracé par des chemins vicinaux qui mettaient Val-Touffu en relation avec les communes voisines. Elle se dressait sur un étroit plateau, bordé d'arbres. Tout autour le sol dévalait suivant une pente douce sous un épais rideau de bois taillis, vers une fraîche prairie que traversait en chantant une jolie rivière, limpide et mousseuse, qu'on appelait la Seurette. L'église, ou plutôt la chapelle, car ses dimensions étaient des plus modestes, avait été construite par

un hobereau pieux sous la Restauration; elle avait été d'abord un lieu de pèlerinage célèbre dans la contrée parce qu'une fontaine qui jaillissait à ses pieds avait le privilège de guérir, au contact de ses eaux claires, certaines maladies des enfants. Lorsqu'au milieu des terres en labour, les maisons peu à peu s'étaient élevées, formant une commune indépendante, isolée des autres par le tracé des routes nouvelles, la chapelle était devenue l'église du village ainsi constitué.

Le presbytère était situé à deux cents mètres environ, le long d'un sentier. C'était une masure, d'aspect misérable, construite en torchis et couverte de chaume comme la plupart des habitations de la campagne en Basse-Normandie. Elle se composait de deux pièces au rez-de-chaussée. D'un côté, la cuisine, au sol inégal et crevassé, avec sa cheminée suffisamment large pour abriter, autour de l'âtre, des troncs d'arbres placés là en guise de sièges ; de l'autre côté, séparée par un couloir blanchi à la chaux, une salle humide, froide, dont le plancher vermoulu cédait sous les pas et qui communiquait avec le cellier par une porte basse. Au fond du corridor un escalier étroit, incommode, conduisait au seul étage où l'on retrouvait la disposition du rez-de-chaussée. Derrière la maison, enclose par des haies d'épines, un grand jardin s'étendait, véritable lande inculte, où les pommiers cependant avaient gardé leur vitalité persistante dans la chaleur féconde de la terre.

Le cœur serré, comprimé par le chagrin, sans le moindre courage, l'abbé Fidus s'installa au presbytère. Les quelques meubles qu'il devait à la générosité de l'archiprêtre, éparpillés en cette

demeure, présentaient un aspect lamentable. Aussi, pour ne pas avoir tous les jours sous les yeux, en même temps que la tristesse de son dénuement, la nudité des murs, il entassa tout son mobilier au premier étage dans sa chambre, laissant les autres parties du logement dans un abandon complet. Faute de ressources, il dut se passer de servante. Absolument étranger à la plus élémentaire organisation d'une maison, il eut recours à l'obligeance de son sacristain, brave paysan à l'âme fruste mais bonne, qui s'offrit à lui être utile. C'était un charpentier d'une cinquantaine d'années, qui joignait à son métier la charge de sonneur et de chantre. Il habitait avec sa femme et ses enfants la chaumière la plus rapprochée du presbytère. En ouvrier soigneux, très désireux de plaire à son curé, dont l'abord simple et triste l'avait conquis, il procéda diligemment à la mise en place de tous les objets et s'étonna en son rude patois de la pauvreté du prêtre. Il répétait avec une insistance compatissante :

— Mais, M'sieu l'Tchuré, qui qu'vô z'allaie dev'nin tout seù comme cha ! qui qui va vô faire à mangi. Vô n' pouvez pé faire vot' cuisin ! vô n'avez pé seulement d'cass'rôles ! queue misère ! J'vas d' m' parer dcha, mé.

Et le brave homme, plein d'initiative généreuse, agit de son mieux pour rendre la maison habitable. Sans tarder, dans une carriole, il courut au bourg voisin acheter les ustensiles de cuisine les plus nécessaires, quelque vaisselle, des cuillères et des fourchettes d'étain. En outre, il se procura des provisions, des réserves de lard salé, une barrique de cidre, le meilleur qu'il put trouver. Et l'abbé Fidus,

devant cet empressement du paysan à le tirer d'embarras, éprouvait une émotion profonde. Prenant les mains calleuses du charpentier dans les siennes, il les serrait fortement :

— Merci, merci, mon ami, lui disait-il, pour votre bonté.

— Il n'y a vraiment pas de qué, tout à vot' service, M'sieu le Tchuré.

Toutes ces dépenses de première installation avaient été en partie couvertes par des dons successifs faits au jeune curé. Pressentant sa misère inavouée, plusieurs de ses anciens paroissiens, dans une pensée de délicate générosité, avaient remis à l'archiprêtre quelques centaines de francs que celui-ci fit parvenir à son vicaire avec un exemplaire du *Républicain d'Unelles* que l'abbé Fidus serra précieusement. Ce fut un secours inespéré, d'autant plus précieux que la gêne du prêtre était profonde et que déjà de cruelles inquiétudes d'argent le torturaient. En d'autres circonstances, il eût tout donné aux pauvres, avec joie ; misérable lui-même, il se résigna à se servir pour son propre compte de ces discrètes aumônes. Seul, il devait suffire aux exigences multiples de la vie matérielle. Son père, en aucune façon, ne songeait à faciliter son établissement, et le bon curé Denis l'avait depuis longtemps précédé sur le chemin de la pauvreté. Trop égoïste pour distraire quoi que ce fût de son bien-être et de ses habitudes, le père Fidus ne s'inquiéta nullement des embarras de son fils ou des besoins qu'il pouvait avoir. Depuis la mort de sa femme, il le délaissait complètement. Ses rares lettres dictées ne contenaient que des plaintes amères sur la difficulté de « faire de l'ar-

gent », sur la baisse des ventes, l'inclémence des saisons, sur la sécheresse ou la pluie. A la nouvelle de l'installation de son fils à Val-Touffu, il hocha la tête : J'cré pas qu'i ait beaucoup d'profit dans c'te tchure-là », dit-il ; et ce fut tout. L'abbé Fidus connaissant son âpreté au gain, se garda bien de lui demander le moindre service, fût-ce même la remise de quelques couples de volailles pour fonder un poulailler. Absolument abandonné, uniquement avec l'aide de son sacristain, il finit quand même par donner au presbytère délabré l'aspect d'une pauvre maison dénuée, il est vrai, de tout confortable, mais suffisamment propre et ordonnée cependant pour ménager sa dignité de pasteur.

Chaque jour, pendant la messe matinale, la femme du sacristain préparait à son curé le déjeuner qui se composait invariablement d'une soupe à la graisse et aux légumes. A son retour de l'église, l'abbé Fidus trouvait à proximité de l'âtre, où elle se maintenait en douce chaleur, la chopine de grès contenant son repas. Et cela lui rappelait les prévenances de la vieille Mélanie à la cure de Guémanoir. A midi, seul, il procédait à sa cuisine. Le lard en faisait souvent les frais, ou bien la galette de froment cuite sur la tuile, que l'enfant du sacristain lui apportait avec du beurre. Le soir, l'abbé Fidus se contentait d'un menu très sommaire : des fruits, du lait ou des œufs.

Maintenant façonné à de nouvelles habitudes, il éprouvait presque du bien être à vivre cette existence calme où aucun bruit ne venait inquiéter sa pensée libre. Et, malgré l'isolement, la monotonie des heures toujours semblables, son âme reposée

goûtait la douceur d'une paix bienfaisante, en ce coin de terre ignoré, où la rigueur de son Evêque l'avait implacablement exilé.

Quand sa nature émotive se fut familiarisée à l'aspect des choses, aux allures des gens avec lesquels il devait vivre, il se rendit chez le maire de la commune, petit cultivateur aisé, « vivant de son bien ». Avec une bonhomie déférente, celui-ci l'accueillit, exagérant même ses avances. Après quelques phrases banales, en guise de politesse, il lui offrit de « casser une croûte », histoire de trinquer ensemble. Au courant de ces habitudes invétérées, malgré sa répugnance à s'attabler, l'abbé Fidus ne voulut point cependant froisser son hôte, qui eût considéré son refus comme un affront. De bonne grâce, il se rendit à l'invitation. Sur un signe du maître, la servante empressée déploya une belle nappe de toile blanche dont elle couvrit avec un soin jaloux la table grossière. En vis-à-vis, elle plaça les deux convives, puis elle sortit de la huche des réserves de viande. Dans un pichet d'étain, elle présenta le cidre. Tout en buvant du « pur jus », le maire, devenu loquace, à l'abbé attentif faisait des confidences. Il lui parlait de la dernière récolte, du prix des pommes, de leur qualité, des bénéfices réalisés, mais il vantait surtout, en des complaisances attardées de fin connaisseur, certaine eau-de-vie du cru, distillée chez lui, dans sa cour. La présence de son curé était une raison nouvelle d'en savourer les charmes. En vain, le prêtre terrifié protesta, pria, supplia son amphitryon de n'en rien faire, inventant des prétextes pour retarder cette dégustation. Le maire, très fier de sa richesse, ne voulut rien

entendre. En riant, il courut à la cave. Et la dive bouteille fut bientôt débouchée. Bon gré, mal gré, tout en simulant une vive admiration, l'abbé Fidus dut subir la torture et vider sans marchander son verre au quart plein à la santé de l'hôte, les lèvres et la gorge corrodées par cette terrible liqueur de 60° que son voisin avalait avec une aisance joyeuse. Et, mis en belle humeur par le flamboiement de l'alcool, maintenant familier avec son curé, le maire, satisfait, devenait d'une amabilité excessive. Les yeux allumés, la démarche gaillarde, en dépit des remerciements du prêtre, il voulut le reconduire jusqu'aux abords du presbytère. Le chapeau à la main il se confondit en salutations.

Quelques jours après, l'abbé Fidus fit la visite traditionnelle à son doyen, au chef-lieu de canton, distant de douze kilomètres. Il s'y rendit à pied par une chaude journée d'automne, tout ensoleillée. Cette longue course à travers la campagne, ou l'âpre parfum des pommes, en tas dans les champs, saturait l'atmosphère, lui ravit le cœur et les sens. L'aspect de la nature dépouillée, les fauves lueurs des bois, l'immensité de l'espace, les lointains indécis sous l'estompe des brumes flottantes, tout cela sollicitait à la fois son cœur et l'enveloppait comme dans une voluptueuse mélancolie.

Son doyen l'accueillit avec bienveillance. C'était un gros chanoine exubérant de santé et d'une joviale humeur. Par délicatesse, il affecta d'ignorer les raisons de la disgrâce de son jeune subordonné. Franchement, sans détours, avec une brusquerie de langage familier, il lui montrait la réalité nue:

— La cure où vous débutez est fort modeste. C'est une des plus pauvres du diocèse. Vous avez déjà dû vous en apercevoir. Entre nous, c'est un vulgaire trou où la vie est parfois très dure. Il faut vraiment du courage et de la patience pour la supporter sans murmurer. A l'église, il n'y a pas de casuel, pas de fondations, pas même d'ornements. Dans la commune où n'habitent que des paysans très attachés à la terre, tous ivrognes de père en fils du reste, pas de gens à voir, pas de relations, pas de maison hospitalière. Un conseil: Ne cherchez pas à empêcher vos paroissiens de boire, vous perdriez votre temps et votre crédit. Leur animosité se retournerait contre vous. Ils vous feraient des misères, des farces stupides. Vos meilleures intentions seraient dénaturées. Cependant ils ne sont pas méchants; ils suivent assez volontiers les offices et ne refusent pas à leur curé un morceau de cochon de temps en temps et même une barrique de pur jus, si la récolte est avantageuse.

Et l'abbé Fidus de répondre:

— Il est vraiment douloureux, Monsieur le Curé, de les laisser ainsi s'abandonner à l'ivresse sans protester.

Le doyen esquissa un geste sceptique.

— C'est ainsi, reprit-il, et vos beaux sermons n'y feront rien. Je vous dois la vérité, je vous la montre telle qu'elle est. Et j'ajoute que vos paroissiens viendront plus facilement à la messe, aux vêpres et au salut, à confesse même, que de renoncer à leur misérable passion qui ravage ce pays, si riche, à l'égal d'un fléau. Et notez que l'homme ne boit pas seul; la femme avec effronterie lui tient

tête. Depuis longtemps déjà elle a subi la fascination, et le café, qu'elle sert le dimanche sur la table de la ferme, n'est qu'un prétexte à exagérer la beuverie. On commence par le pur jus et on finit par l'eau-de-vie. Voilà, mon cher ami, le mal, et votre bonne volonté se brisera contre lui, impuissante.

— Vous m'effrayez, Monsieur le Doyen.

— Non, je vous avertis tout simplement. Mais à côté de cette triste réalité, vous trouverez chez vos paroissiens toute la complaisance possible. Et vous pourrez en user sans jamais les lasser. Quand vous aurez des courses à faire au loin, empruntez-leur cheval et voiture: ils seront dix à vous l'offrir; mais pas de morale sur l'alcoolisme ! Cela les fait rire et les rend méchants.

Le doyen continuait:

— Autour de vous, dans les presbytères voisins, vous trouverez des confrères aimables et accueillants. Quelques-uns d'entre eux ont une fortune personnelle et une cave bien montée, dont nous profitons, ajouta-t-il en riant. — A l'occasion des conférences trimestrielles, curés et vicaires des environs, nous nous réunissons tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Mais, afin de maintenir plus étroitement entre nous les bons rapports qui existent déjà, tous les mois nous nous offrons réciproquement l'hospitalité. Chaque prêtre remet à titre d'indemnité une modeste redevance au confrère qui reçoit à sa table. Dans ces rendez-vous, nous nous entretenons des affaires qui peuvent intéresser nos paroisses respectives. Quelquefois, nous y faisons de la politique, mais c'est uniquement pour être agréables à Monseigneur. Vous

savez, entre nous, il vaut mieux être avec lui que contre lui. Sa Grandeur est tellement autoritaire!

L'abbé Fidus resta impassible. Le doyen reprit:

— Mon cher confrère, il y a ici souvent des messes chantées, un bon casuel. Je penserai à vous, soyez-en sûr. Ce sera, à chaque déplacement, quarante sous de gagnés. Ce n'est pas à mépriser, dans votre situation. Cela améliorera votre ordinaire. A Val-Touffu, en dehors de votre maigre traitement de desservant que vous toucherez tous les trois mois, vous n'aurez pas un sou vaillant. A propos, mon cher abbé, avez-vous fait choix d'une servante, dans les conditions requises, ayant l'âge canonique ?

— Je n'y ai jamais songé. Mes ressources ne me permettent pas ce luxe.

— Mille pardons de m'occuper de ces détails. Mais qui dirigera votre maison ?

— Moi-même.

— Et qui préparera votre cuisine ?

— La femme de mon sacristain fait mon principal repas, je m'arrange pour le reste.

— Mais vous allez vivre une existence misérable.

Et le doyen, avec insistance:

— Vraiment, mon cher abbé, vous n'avez pas parmi vos pénitentes d'Unelles quelque bonne dame généreuse qui vous ferait une avance ou vous viendrait en aide ? Cela se rencontre tous les jours.

— Monsieur le Curé, je ne connais personne et, du reste, je n'oserais solliciter aucun service de cette nature parce que je ne pourrais restituer.

— Mais enfin vous diriez des messes à l'intention de votre bienfaitrice.

— Je ne considère pas le saint sacrifice de la Messe comme un marchandage. Je prie Dieu quand on me le demande; il ne m'est jamais venu à l'esprit de me livrer à la simonie.

— Mon cher abbé, vous êtes vraiment trop scrupuleux. Il n'y a pas de honte à tendre la main : n'êtes-vous pas le premier pauvre de votre paroisse ? Sans trafiquer des choses saintes, vous auriez pu cependant prévoir toutes les charges de votre ministère et emprunter une somme suffisante afin de vous tirer d'embarras. Je ne puis que vous plaindre et vous souhaiter du courage, de la patience et une situation meilleure.

Et l'abbé Fidus prit congé après avoir échangé avec son confrère le baiser de paix. Tout en revenant à Val-Touffu, il songeait aux conseils qu'il venait de recevoir et il les rapprochait des propos qu'il avait entendus autrefois dans la bouche de l'abbé Martin. Et la similitude de ce langage l'étonnait et le scandalisait. « Etrange morale », se répétait-il. Il se rappelait les paroles de l'Epître: « Heureux l'homme qui a été trouvé sans tache, qui n'a point couru après l'or et qui n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. »

Considérant sa fonction de pasteur avec gravité, il voulut connaître, dans l'abandon de leurs occupations, tous ses paroissiens. A cet effet, il se rendit, durant plusieurs jours consécutifs, dans toutes les fermes et maisons de la commune. Partout les paysans, hommes et femmes, l'accueillirent sous les dehors obséquieux d'une politesse soumise; partout aussi, afin de mieux l'honorer,

on lui offrit à boire, et il dut inévitablement accepter au moins un verre de « pur jus », mais se souvenant encore de sa surprise chez le maire, il refusa obstinément de toucher à l'eau-de-vie, qu'on lui présentait cependant avec une insistance gênante. Réconforté par les marques de sympathie qu'on lui témoigna et qu'il reçut même chez les plus humbles, il se résigna plus facilement à sa retraite, qui lui parut moins vide, moins désolante. Et son premier soin, après avoir satisfait à ces obligations, fut de rassurer l'abbé Denis, qui, s'alarmant à juste titre de sa misère, se lamentait, impuissant à le secourir. L'abbé Fidus, en des phrases câlines, calma ses inquiétudes; il eut de saints déguisements pour masquer la vérité douloureuse. Il lui parla de son organisation comme d'une chose tolérable, de ses paroissiens, comme de braves gens, dévoués et complaisants. Soumis sans murmure aux desseins de la Providence, le jeune prêtre semblait bénir cette épreuve qui lui permettait de mieux connaître la vie, en attendant l'éclatante réparation que Monseigneur ne manquerait pas de lui accorder.

Mais l'abbé Fidus avait un profond chagrin : c'était l'état de délabrement de l'église, que la fabrique abandonnait à son triste sort, faute de ressources. L'autel en bois peint craquait de tous côtés. Les lambris qui surplombaient le tabernacle se fendaient sous l'injure du temps. A plusieurs reprises le sacristain-charpentier avait dû courir au plus urgent. Ainsi, il avait aveuglé les fentes qui menaçaient de faire éclater les boiseries, mais ce n'était là qu'un travail illusoire, un répit dans la ruine qui lentement s'achevait. Au-

dessus du tabernacle se dressait tout chancelant un crucifix en cuivre terni. Des chandeliers disparates l'escortaient, alternant avec des vases dont les fleurs artificielles avaient jauni sous la patine de la poussière. Le long des murs blanchis à la chaux, où l'eau, en glissant des vitraux, avait tracé des sillons couleur de suie, se déroulaient les stations du chemin de la Croix, misérables images grossières, comme rongées par l'humidité ambiante qui montait de la vallée, filtrait à travers les fissures des fenêtres ou se glissait sous les vantaux du portail. A droite et à gauche du chœur très étroit, garni de bancs, sans autre stalle que celle du curé, s'allongeaient deux mesquines chapelles dont les autels dénudés ne portaient que deux statues de plâtre, l'une de la Sainte Vierge, l'autre de saint Pierre, patron de la paroisse.

Ce dénuement se retrouvait à la sacristie. Le trésor contenait un ostensoir d'argent, un ciboire et un calice de vermeil. Le mobilier du culte se composait de trois chapes râpées et de plusieurs tuniques. A part deux chasubles et des aubes dans un bon état de conservation, tout était usé, effiloché, hors d'usage. C'était lamentable et affligeant, d'autant plus que l'abbé Fidus se voyait dans l'impossibilité d'y remédier. Néanmoins il voulut orner le tabernacle et, comme il disposait de quelque argent, il fit d'abord dorer le crucifix; il restaura les bouquets et acheta une nappe d'autel. Et, devant son impuissance à faire mieux, à genoux il disait à son Maître: « Pardonnez-moi, Seigneur, de laisser votre demeure dans une telle misère Mais hélas! je suis pauvre; vous ne pouvez m'en vouloir; je vous ai tout donné ! »

A part le catéchisme, qui avait lieu le matin, une fois par semaine, et auquel assistaient quelques enfants, fillettes et garçons, l'abbé Fidus, rentré chez lui après la messe, sortait peu, n'ayant pas de malades à visiter.

En dehors des heures consacrées à la lecture du bréviaire et à l'oraison qu'il allait faire chaque jour au crépuscule devant le tabernacle, il avait comme l'oppression de son désœuvrement. Il sentait le besoin d'une occupation quelconque, ne voulant à aucun prix s'éloigner du presbytère pour courir les routes à la recherche d'un confrère. Se souvenant des travaux de sa jeunesse devant son jardin envahi d'herbes folles, il eut comme la honte de la désolation de cette terre qui lui était confiée. Un labeur s'offrait à lui, il en saisit avidement l'occasion. Aidé de son sacristain, la soutane retroussée, il se mit à bêcher avec acharnement, indifférent à la fatigue et aux morsures des outils. Tous les deux se hâtaient, car l'automne fuyait vers l'hiver inclément. Et l'abbé Fidus, en retournant le sol, songeait avec raison qu'il pourrait retirer un utile profit de la culture de son potager en y mettant des légumes. C'était là une ressource toute prête dans ses moments d'extrême pauvreté. Plus tard, pensait-il, au printemps, il y sèmerait des fleurs afin d'orner l'autel aux jours ensoleillés de la Fête-Dieu. Et quand ainsi, en bon fils de la glèbe, durant des semaines, il eut transformé la lande inculte et qu'il eut dessiné les parterres des rosiers et des lys à venir, les gelées de décembre couvraient déjà le sol de givre et de marbrures profondes. A peine le labour était-il achevé, que l'hiver s'abattit sur le presbytère

enfermant l'abbé Fidus dans un isolement plus absolu et plus lugubre sous la tristesse décevante de la nature dépouillée.

Dès lors, toute activité physique lui fut interdite, il se trouva condamné à une oisiveté forcée; à une claustration complète. Il ne pouvait même pas songer à la moindre promenade sur une route en récitant son bréviaire: les chemins défoncés par les pluies d'automne gardaient sous la gelée de profondes ornières où les pas s'engageaient lamentablement, rendant toute circulation impraticable et dangereuse. Il dut donc s'enfermer au presbytère. Mais, aux premiers froids, quand il se vit seul dans sa maison mal close où le vent mugissait à travers les fentes des portes et des fenêtres; quand il se vit obligé de réduire par mesure urgente d'économie le feu de sarments qu'il allumait chaque jour et dont la flamme le réchauffait en l'égayant, un immense découragement l'envahit. Assis dans sa chambre, tout grelottant, car il était insuffisamment vêtu, la tête entre ses mains, il se mit à pleurer éperdument. La bise qui soufflait à travers les branches répondit seule à sa désolation et l'affreuse réalité lui apparut dans l'horrible silence de cet isolement, avec son escorte de misères, de privations, loin de toute affection, loin de tout contact humain. Longtemps il songea à la tristesse de sa vie, il eut au cœur comme l'étonnement de cette existence misérable et si la foi triompha de cette faiblesse, de son âme surprise monta vers Dieu une protestation muette contre cet exil injuste, châtiment immérité dont il redoutait la durée et les inutiles souffrances.

Comme autrefois au grand séminaire, il revint à ses livres classiques, mais, à son étonnement, il y trouva moins d'attrait. Son esprit, mûri par la vie, aiguisé par les déceptions, soumis à des préoccupations de toute nature, devenait exigeant; il lui fallait une substance différente, plus en rapport avec ses aspirations. Sans s'en rendre compte, l'abbé Fidus cherchait dans ses lectures une direction, un réconfort, une force pour mieux lutter contre son découragement grandissant. Sa bibliothèque était légère. Elle ne se composait que de menus traités de théologie, de quelques volumes d'histoire ecclésiastique et des manuels en cours dans le clergé. Depuis longtemps déjà, il en connaissait tous les éléments, les coins les plus obscurs. Il réfléchit amèrement et il se vit impuissant à satisfaire les légitimes exigences de son intelligence. Si loin qu'il s'interrogeait, il ne voyait en sa mémoire que désarroi et confusion. C'est alors qu'il eut le sentiment de l'insuffisance de l'enseignement qu'il avait reçu au grand séminaire. Ses notions de philosophie ne dépassaient guère le cadre des connaissances acquises pour son baccalauréat et les souvenirs s'en perdaient déjà dans la brume. Pendant les quatre années qu'il avait passées à Unelles, son esprit, livré à lui-même, sans méthode, s'apercevait maintenant, dans ce retour sur lui-même de sa faiblesse, surtout de l'impossibilité où il se trouvait de se diriger vers une étude quelconque de psychologie, de morale ou d'art. Le peu qu'il savait, l'abbé Fidus l'avait puisé dans saint Thomas et grâce à sa propre initiative, mais il avait conscience qu'il s'était perdu dans la multiplicité des idées remuées, et là il

ne pouvait espérer aucun secours. Il se rappelait non sans étonnement les principes de ses maîtres et leurs affirmations hardies. Pour eux, la foi suffisait à tout, elle tenait lieu de théologie, de philosophie et de science. Par la grâce, le prêtre devait obtenir également tous les appuis désirables, toutes les lumières de l'intelligence, toutes les suprêmes consolations du cœur. Et cependant, malgré la grâce, l'abbé Fidus trouvait son existence affreusement vide, aussi inoccupée que son ministère qui, en dehors de l'église, du catéchisme, restait sans objet, sans utilité. Et puis un autre sentiment se faisait jour en son âme inquiète. Sa sensibilité, ses qualités affectives souffraient d'être sans emploi. L'abbé Fidus arrivait à un âge où l'homme intelligent a besoin d'échanger des idées, de rechercher au moins, dans le charme d'une causerie avec un confrère, la communion des pensées, l'assurance qu'il n'est pas seul, que son âme est comprise dans ses élans généreux et dans ses dévouements. A Saint-Nicolas d'Unelles, il se sentait entouré de vives sympathies et son affection embrassait des collectivités, il est vrai; mais dans la préoccupation des pauvres et des humbles son cœur aimant trouvait d'ardentes satisfactions.

Que faire pour remplir les heures si lentes en cette maison perdue ? Une idée tout à coup jaillit de son cerveau. L'image de Pierre Romain passa devant ses yeux ainsi qu'une lueur d'espérance. Mais au moment d'agir, il s'arrêta irrésolu. Que penserait son ancien camarade? Devait-il lui avouer ses ennuis, ses misères, sa disgrâce ? Avait-il le droit de lui livrer ainsi ses impressions et ses

sentiments ? Pendant tout un jour, il hésita, puis secoué par une force subite, il se résolut. Et cette décision prise, tout son être tressaillit d'espoir. Ce fut une détente heureuse, comme un arrêt dans ses préoccupations. A la flamme vacillante d'une bougie, il écrivit cette lettre.

Val-Touffu, 23 décembre 1887.

Mon bien cher Pierre,

Depuis ta visite si bonne au presbytère d'Uneiles, de graves événements ont modifié ma vie sacerdotale. Après plusieurs années de séparation, tu m'as retrouvé vicaire dans une paroisse de ville ; aujourd'hui tu ne liras plus que le récit des peines d'un modeste desservant d'une toute petite église isolée au milieu des labours et des bois. Monseigneur l'a voulu ainsi pour ma plus grande mortification. En prêtre respectueux des saintes hiérarchies, je me suis incliné sans murmure sous la main qui m'a frappé.

Comme tu es certainement ignorant des méchantes intrigues qui parfois se nouent contre les plus inoffensifs d'entre nous, tu seras peut-être étonné de ce déplacement brutal. Je pense que tu l'estimeras, comme moi, immérité. Ecoute.

Lors de notre dernière entrevue, une phrase de toi m'a frappé. Tu m'as dit : « Tu souffriras en raison de ta probité. N'es-tu pas un doux, sans défense ? » Mon cher Pierre, ta prédiction s'est réalisée. J'ai souffert et je souffre parce que je suis demeuré fidèle à la voix de ma conscience. Tels sont les faits. Sur mon chemin, j'ai rencontré un prêtre, mon aîné dans le sacerdoce, qui m'a

semblé profondément imbu de principes condamnables à mes yeux. Sans que je les aie sollicités en aucune façon, il a cru devoir me donner des conseils que j'ai méprisés parce qu'ils offensaient mes sentiments d'honnêteté. Ceci est un de mes crimes. Mais qu'importe ! Pénétré de l'esprit de l'Evangile, je me suis fait une obligation et une joie de la bonté pour tous, de la dignité envers tous. Me considérant comme le pasteur des âmes, de toutes les âmes, je n'ai pas voulu établir des préférences coupables, je n'ai pas voulu me prêter aux faiblesses et aux compromissions qui, dans le clergé, ont malheureusement une tendance à se développer. Je n'admets pas que le prêtre, quelles que soient sa misère et sa pauvreté, cherche à bénéficier de la supériorité morale que lui donne sa puissance sacerdotale pour se procurer des avantages matériels ou de vaines satisfactions d'amour-propre.

Monseigneur m'a reproché mon indifférence en matière politique. Je t'avouerai bien naïvement que je ne puis encore concevoir la réalité de ma faute. Est-ce que Notre-Seigneur n'est pas mort sur la croix pour que la haine soit bannie de la terre ? Ardemment convaincu de cette éternelle vérité, j'ai refusé de me mêler à la lutte contre ceux qui ne sont à mes yeux que des pécheurs égarés. Mais l'ordre de Monseigneur était formel; il m'a brisé. Je n'ai pas eu un instant de révolte; beaucoup de chagrin seulement, car je ne cessais de songer au vénérable curé qui m'a élevé et qui, devant cette disgrâce, pouvait douter de moi. Et béni soit Dieu! Il n'en a pas douté ! Si les uns m'ont affligé, d'autres m'ont défendu. L'archi-

prêtre était de ceux-là. Tu me connais, tu apprécieras. Certes je ne cherche pas à me justifier, n'étant pas coupable. J'attends en une soumission patiente l'heure certaine des réparations qui me sont dues parce que la justice de Dieu est infinie et que toute épreuve, même sur cette terre, je le crois du moins, reçoit sa récompense.

En cette très humble paroisse qui compte seulement plusieurs hameaux, très distants les uns des autres, mon ministère est réduit à sa plus simple expression. La tâche qui m'est imposée est douce ; je n'ai aucune charge à supporter, ni pauvres, ni infirmes. Mes paroissiens se suffisent à eux-mêmes. Les fermes sont bien organisées et la commune éloignée des grandes routes n'offre aucun attrait aux mendiants ou aux chemineaux. Tant bien que mal, je me suis installé dans mon presbytère, maison de chaume comme toutes celles que tu connais.

Nommé brusquement à cette cure lointaine, pris à l'improviste, sans ressources, sans économies (je ne puis guère en réaliser) j'ai dû à la générosité de mon vénérable archiprêtre les quelques meubles que je possède. Pour les mêmes raisons, je me passe de servante. C'est un luxe qui m'est interdit. Je m'accommode comme je peux, au hasard de l'appétit. Mais, vois-tu, le côté matériel de la vie m'importe peu; c'est le moral qui ne va pas. A toi, mon grand frère, homme de cœur que j'aime, je puis tout avouer parce que cela restera entre mon âme et la tienne. Eh bien! je te le dis avec tristesse, il y a des heures où je m'ennuie, où dans ma désolation muette le courage m'abandonne. Tu devines facilement que dans cette cam-

pagne, il n'existe pour moi aucune relation possible. Mes paroissiens sont de braves gens, il est vrai; mais leur intelligence, d'ordre très spécial, uniquement attachée aux préoccupations de leurs intérêts, ne songe guère à l'idée pure qu'ils ignorent. Leurs conversations n'ont pour objet que la terre qui les nourrit et ne s'inquiètent que d'elle Tu me diras peut-être: « Et tes confrères ? » Je ne dois pas compter sur eux. La bourgade la plus rapprochée est à deux lieues d'ici. De plus, nouveau venu dans cette paroisse, je ne tiens pas à ce qu'on puisse me reprocher de déserter un seul jour mon poste. Et je te le dis en vérité, avec un sentiment d'effroi, je vois autour de moi l'hiver qui m'enserre de tous côtés, m'isolant dans le court chemin qui va de l'église au presbytère. A cinq heures du soir, la nuit profonde s'appesantit, jetant sur moi l'inquiétude et le voile de son obscurité silencieuse. Je me trouve affreusement seul dans ma chambre, non pas que la peur m'obsède, je n'ai rien à craindre puisque Dieu est avec moi, mais mon intelligence, qui n'est pas encore façonnée à cette existence d'amère solitude, cherche à s'orienter vers une étude quelconque qui la captive en l'occupant. Et ce livre, ce compagnon désiré n'est pas là. Je le cherche en vain. Ma bibliothèque se compose de livres très spéciaux que j'ai lus et relus souvent et dont toutes les feuilles me sont familières. Mon esprit maintenant veut un autre aliment, une substance plus en rapport avec ses nouvelles exigences. En ma détresse, j'ai pensé à toi, à ta bonne amitié. Si pendant de longues années nous avons cessé de nous suivre réciproquement, la faute ne m'est pas imputable. Sou-

vent ta douce pensée est venue me hanter. Mais tu me connais, je suis craintif et timide. Je n'ai pas osé rompre le premier le silence, de peur de t'importuner. Quand je te vis au presbytère d'Unelles venir à moi la main tendue, ma joie fut grande et mon cœur satisfait. N'était-ce pas la preuve de ton souvenir fidèle ? Maintenant, c'est moi qui viens à toi. Tu es bon et tu me comprendras. Je n'ai pas oublié tes délicatesses au petit séminaire et tes prévenances si fraternelles pour l'abandonné que j'étais. Certainement, tu n'as pas changé; le passé me répond du présent. Plus expérimenté que moi, plus instruit que moi, tu dois savoir ce qui, dans le cadre où je suis, peut fournir à mon intelligence, tout en respectant ma foi, des lectures intéressantes. Je m'en remets à ton jugement. Envoie-moi des livres, beaucoup de livres; je les lirai avec impatience en pensant à toi. En terminant cette lettre, j'élève vers Dieu mon ardente prière afin qu'il te rende la vie douce et longue, loin des chagrins et des douleurs.

Je te serre affectueusement la main en Notre-Seigneur.

Jacques Fidus,

Desservant à Val-Touffu canton de Landes-Fleury.

P.-S. — Je te prie de me faire l'envoi en gare de Landes-Fleury. J'irai moi-même prendre livraison.

Paris, 26 décembre 1887.

Mon cher ami,

Si j'ai été agréablement surpris de recevoir de tes nouvelles, j'ai vu, avec une peine profonde, que

tu étais plus malheureux que tu n'osais me l'avouer. Car, sans être grand clerc dans l'art de confesser, il est cependant facile de mesurer toute l'étendue de ta souffrance aux sous-entendus de tes aveux, à l'humilité même de ta soumission. En cette rude épreuve, j'aime à te dire encore que je te considère comme un très honnête homme au cœur généreux, mais d'une confiance imprudente. Tu vois les autres à ton image, et c'est une sottise, car les bons sont rares et les méchants nombreux. La clairvoyance te viendra, je l'espère, mais elle sera, hélas! la rançon de tes désillusions. Tu n'as pas changé. Tel je t'ai connu au petit séminaire, tel je te retrouve aujourd'hui, soumis, craintif, d'une probité inquiète, toujours victime. Pauvre Fidus ! Je te plains du fond de l'âme parce que tu souffres autant, sinon plus, de la vilenie de ton confrère, de l'injustice, de l'excessive sévérité de ton évêque que de toutes les conséquences de ta disgrâce. C'est ta première illusion qui s'en va et ta douleur est d'autant plus vive de la perdre que ta croyance dans la vertu des autres était plus ardente. Tu as cru en la bonté et tu as été trompé, tu as voulu respecter l'Evangile dans son esprit et dans sa lettre, et tu as vu que ceux qui étaient chargés de l'enseigner en répudiaient les principes. Tu as eu de la vie un sentiment de noblesse et d'équité, tu as voulu dans les rapports sociaux rester toujours digne, et tu as constaté les compromissions et les honteuses faiblesses de tes confrères. Chose inouïe ! tu as été frappé pour l'exagération de tes scrupules.

Mais revenons à la dure loi de ton isolement, dont je comprends toute la tristesse. Je l'évoque

d'autant plus fidèlement que je connais l'infinie mélancolie, à l'époque où nous sommes, de cette campagne déserte, rude et navrante en ses aspects dénudés, où les arbres sur les haies ont l'air de grands squelettes abandonnés, où les champs se déroulent en leur sombre couleur uniforme et grise. C'est l'exil amer, loin du bruit des choses et des gens. Ah! comme je saisis à ton appel la vérité de cette pensée morose d'un de nos écrivains : « La solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut autour de nous des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes. » Evidemment la lecture seule peut t'apporter le calme, la consolation et le courage dont ton esprit éprouve un impérieux besoin ! Mais là, je m'arrête très perplexe. Quel choix dois-je faire ? Quels ouvrages puis-je t'adresser ? Ecoute-moi. Dans notre unique entrevue au presbytère d'Unelles, nous n'avons pas eu le temps ni le désir d'échanger nos idées ou de discuter sur des questions religieuses. Heureux de nous revoir, nos cœurs allaient vers de communs souvenirs et n'ont guère songé aux sujets de plus large envergure. En ce moment, je pressens ta foi sereine, aussi absolue qu'à ta sortie du grand séminaire. Et mon embarras est extrême, car je t'avouerai sans détours que je ne partage aucune de tes croyances. Et cependant je ne veux en aucune façon t'influencer; il ne me convient pas de faire du prosélytisme, n'estimant rien de plus respectable que la liberté de conscience. Cet aveu de mon incrédulité te surprendra, ayant reçu la même éducation que toi. Je te dois cette rapide explica-

tion. Malheureusement pour la foi que j'avais, mais heureusement pour la paix de ma conscience, la philosophie m'a appris à raisonner. Doué d'un certain esprit critique, j'ai voulu analyser, discuter, en un mot me rendre compte. J'ai lu, beaucoup lu, j'ai voulu éclairer et rassurer mon intelligence inquiète. En cherchant la vérité, j'ai abandonné la foi, mais mon âme satisfaite a retrouvé le calme après l'oppression. Voilà. Si j'étais sûr de ne pas jeter le trouble ou le doute dans ton cœur, je t'adresserais des ouvrages de philosophie ou d'exégèse ou de critique historique pour lesquels certainement tu te passionnerais, mais en le faisant je craindrais d'ajouter à tes ennuis d'autres préoccupations plus graves encore et je m'abstiens. Je m'en tiendrai donc à des ouvrages qui respecteront ta croyance. Après avoir mûrement réfléchi, je t'envoie : *Les Girondins* de Lamartine, *Les Martyrs* de Chateaubriand, *Les Misérables* de Victor Hugo, en tout une vingtaine de volumes dont la lecture occupera tes longues soirées d'hiver. Après, nous verrons.

Mon cher Fidus, tu me permettras aussi de te rendre un autre service. Tu rappelles, dans ta lettre, les quelques attentions que j'ai eues pour toi au petit séminaire et tu m'en remercies encore. C'est un peu excessif, vraiment. J'étais suffisamment récompensé déjà par ton affection si fidèle et si vraie. Plus expérimenté que toi, (tu le reconnais toi-même), je sais quelles sont les charges, les exigences, parfois cruelles, de la vie matérielle. Et je pressens ta redoutable misère. Ne me démens pas surtout, puisque cela est vrai. La destinée m'a donné une aisance qu'elle t'a refusée. Laisse-

moi t'offrir ce billet de cent francs, accepte-le sans protester. Saint Paul n'a-t-il pas dit: que chacun de nous rende service aux autres selon le don qu'il a reçu ? Tu es le premier pauvre de ta paroisse et le plus honteux, je gage. Avec cette modeste somme, tu achèteras du bois et quelques bouteilles de bon vin. Alors devant un feu flambant, le verre en main, tu boiras à la santé de ton vieux compagnon, de ce parpaillot impénitent, mais toujours à ton service cependant. Et surtout, mets de la discrétion, je te prie, en tes remerciements. Je suis largement payé par la joie que je ressens de te procurer quelque bien-être.

Ma main dans la tienne,

Pierre ROMAIN.

P.-S. — Je t'adresse aujourd'hui la caisse de livres. Tu pourras la faire prendre en gare de Landes-Fleury.

IX

Un matin de janvier, à l'abri des morsures d'un froid intense, l'abbé Fidus était assis dans sa cuisine, les pieds sur les chenets devant un joyeux feu de bûches. *Les Misérables* à la main, il lisait, quand tout à coup un roulement de voiture s'arrêtant devant le presbytère vint l'arracher au charme de sa lecture. Brusquement, l'abbé se leva. Il courut à la porte. A sa grande stupéfaction, il reconnut la carriole de la ferme que conduisait son père:

— Quelle bonne surprise! Et qui donc vous amène ? dit-il.

Le père Fidus descendit de son siège:

— Jacques, j'vins t'cherchi ; nôt'tchuré est bi malade.

— Comment, Monsieur Denis ?

— Ah ! mais vère ! j'l'cré quasiment perdu.

L'abbé Fidus eut au cœur une pointe aiguë. Il blêmit et d'un ton suppliant:

— Parlez vite. Qu'a-t-il donc ?

— L'aut'jour, i ramassait un r'froid, comm' qui dirait une fluchion d'poitrine. L'méd'chin ervint, mais i' racont' ri d'bon.

— Ah ! mon Dieu! Partons vite, reprit le prêtre tout angoissé. Quelques minutes seulement. Je préviens le sacristain de mon absence.

Et l'abbé comme un fou, se mit à courir sur la route. Mais tout à coup il s'arrêta, obéissant à une force invisible. Il joignit les mains, dans un élan : « Seigneur Jésus, dit-il, faites que je le voie avant qu'il meure ! » Et il reprit sa course.

Le sacristain, une fois prévenu, l'abbé tout haletant revint vers son père. A la hâte, il fit une rapide toilette, jeta sur ses épaules sa douillette et sa pèlerine pour mieux se défendre contre le froid, puis sauta dans la carriole. De la voix, du geste, il excitait le cheval qui, vigoureusement fouetté, partit à grande allure sur la terre durcie. Deux heures après, à Guémanoir, les voyageurs s'arrêtaient au seuil du presbytère. Dans une angoisse indicible, l'abbé Fidus gravit l'escalier qui conduisait à la chambre du vieux curé. A travers la cloison, il entendait déjà la respiration sifflante du malade. Sur la pointe du pied, doucement, il pénétra dans la pièce. Au léger bruit qu'il fit en entrant, le regard de l'abbé Denis se tourna vers lui et sa physionomie s'éclaira subitement d'une joie voilée. L'abbé Fidus se précipita. Les mains du curé dans les siennes, il murmurait ardemment :

— Mon bon maître, mon cher grand ami, vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

L'abbé Denis se souleva sur un oreiller péniblement. D'une voix tendre, il lui disait:

— Jacques, mon bon Jacques !

— Comme vous souffrez !

— Que la volonté de Notre-Seigneur soit accomplie, répondit-il.

Et attirant le jeune prêtre, il l'embrassa:

— *Par tibi*, mon cher enfant.

L'abbé Fidus, suffoquant d'émotion, le questionnait. Le malade eut un geste évasif. Il fit signe qu'il ne pouvait parler. Alors, tout en secouant sa tête branlante, la vieille Mélanie, assise dans un fauteuil de paille, donnait à l'abbé des détails.

— Ç'a été un coup bruta! V'là deux jours, en rev'nant d'la messe à matin, M'sieu l'Tchuré s'trouvi malaise, si malaise qu'i fut obligi d's'couchi d'suite. D'puis, il étouffe; l'méd'chin ervint, j'avons mis des vexicatoueres, mais cha n'dégage pé, j'trouve qu'ça va pas bi.

Elle reprit en regardant l'abbé Fidus:

— V'là tantôt deux mois qu'not' bon maît' est mala. I n'est pus à s'naise d'puis qu'vous êtes parti d'Unelles. Allez, il a été bi en soin de vôs, tout l'temps, i' m'en prêchi; souvent i'tracassait: man pôur Jacques!

A ce récit fidèle, l'abbé Denis, se tournant vers l'abbé Fidus, essaya de parler, mais ces mots entrecoupés expiraient sur ses lèvres en syllabes indistinctes:

— Cou... rage, mon... cher... enfant... Jus... tice te sera ren... due... Dieu... qui... voit... tout... te... dédomma... gera.

Après cet effort, le malade laissa sa tête retomber défaillante sur l'oreiller. Alors l'abbé Fidus s'assit auprès du lit et se mit en prières. Dans le silence de la chambre, que troublaient seuls les sanglots de Mélanie, la respiration du moribond devenait plus courte, plus brève. Le halètement s'exaspérait. Des râles montaient plus sourds et plus sinistres. A la chute du jour, l'abbé Fidus donna au vieux prêtre l'absolution *in articulo mor-*

tis. Durant la nuit, il lui administra l'Extrême-Onction et récita les litanies des mourants. L'abbé Denis râla jusqu'à l'aube; puis après une crise de suprême étouffement, il s'endormit dans la paix du Seigneur. L'abbé Fidus, dévotement, lui ferma les yeux.

On lui fit des obsèques touchantes et simples. Toute la paroisse de Guémanoir y assista pieusement. Afin de lui rendre les derniers devoirs, les paysans chômèrent aux champs d'un commun accord. En foule, ils se rendirent au presbytère pour jeter l'eau bénite et beaucoup pleuraient. Un nombreux clergé vint faire la levée du corps. Dans le recueillement d'une sincère tristesse, la théorie des surplis, aux lugubres accents du *Miserere*, se déroula sous les arbres de l'avenue. Derrière le cercueil, porté par les membres du Conseil municipal, marchait tête nue, en soutane, un cierge à la main, l'abbé Fidus. Sa figure décomposée était d'une blancheur livide. Il semblait aller inconscient vers une fatalité inéluctable, dans une désolation muette. A l'église cependant, après la funèbre cérémonie, il voulut donner l'absoute et conduire son bienfaiteur au lieu du repos. Mais quand, sur le bord de la fosse, à la première pelletée de terre, il entonna l'*Ego sum*, son âme se fondit en un déchirant sanglot et toute la foule, attentive à sa douleur, frémit d'angoisse et d'émotion.

Le lendemain, quand son père, qui le ramenait à Val-Touffu, l'eut quitté et qu'il se vit seul en sa pauvre maison, tout son chagrin refoulé éclata sans mesure. Dans une crise de désespérance, il se jeta tout pantelant aux pieds de son Christ. Les

mains jointes, en un geste suppliant et douloureux, il s'écriait :

— Seigneur, pourquoi m'avez-vous pris si vite celui qui était ma force et ma tendresse ? Seigneur, pourquoi m'accablez-vous ?

Le vent qui, à travers les branches, chantait son éternelle plainte mélancolique, répondit seul à sa voix implorante, à son cri de détresse. Et son âme brisée, inquiète, à la dérive, frissonna comme au souffle d'une vague terreur.

A quelque temps de là, l'abbé Fidus, encore sous la vive impression de la mort du curé Denis, reçut la convocation de son doyen de se rendre au chef-lieu de canton à une date rapprochée afin d'assister à la conférence trimestrielle. On lui recommandait d'étudier la question suivante avec tout le soin désirable. Le cas de conscience devait faire l'objet d'une argumentation de la part de l'un de ses confrères. L'abbé Fidus se mit à lire le bulletin joint à la lettre :

« Titus, curé, doit baptiser un enfant ; mais il s'aperçoit que le parrain désigné est un certain Carolus, député, qui a donné à maintes reprises son vote aux lois républicaines et en particulier à la loi de laïcité. Pour ne pas communier avec un excommunié dans les choses saintes, Titus refuse d'accepter Carolus comme parrain. On demande : 1° Si réellement Carolus est sous le coup d'une excommunication ? 2° Si, dans l'affirmative, Titus a bien agi ? »

Quand l'abbé Fidus eut pris connaissance de ce document, il devint rêveur. « Encore cette maudite politique, se dit-il ; me poursuivra-t-elle donc

jusqu'à Val-Touffu ? » Le texte à la main, il s'abandonna inconsciemment à cette idée qui le ramenait fatalement vers les événements passés. Et il se mit à déplorer ces solutions bizarres de cas de conscience non moins étranges. Cette pensée l'obséda. Voilà maintenant que les considérations politiques envahissaient le sanctuaire qui ne devait être que l'asile de Dieu et le séjour de la paix. Il s'étonna de cet acharnement que l'on mettait à transformer ainsi l'esprit de l'Evangile. « Sans doute, se dit-il, l'ordre vient d'en haut. » Et il pensa justement que ce texte avait été choisi pour répondre aux préoccupations de l'Evêque, ce qui permettait ainsi à Sa Grandeur de se rendre compte des dispositions de son clergé, en même temps de veiller à la stricte application de son programme politique. Assis dans sa chambre, la tête entre ses mains, l'abbé Fidus longtemps réfléchit. Il n'eut pas cependant la moindre hésitation en ce qu'il devait choisir de l'une ou l'autre thèse. Sa pensée lucide saisit en cela les inspirations de sa conscience. Une fois sa résolution prise, il se mit à réciter son bréviaire.

Au jour fixé, il se rendit au siège du doyenné. Il y trouva un certain nombre de ses confrères, qui l'accueillirent avec une aménité et une bonhomie tout ecclésiastiques. Après de longs et inutiles bavardages, car nul enthousiasme ne semblait animer ces théologiens, tous les prêtres se réunirent dans une salle du presbytère sous la présidence du doyen. Après une invocation à l'Esprit-Saint, la séance fut ouverte. Un jeune curé des environs, l'abbé Fabien, de santé robuste, la physionomie satisfaite et forte en couleur, avec prétention déve-

loppa sa thèse : l'affirmative. Tantôt il lisait, tantôt il déclamait. En des gestes de prédicateur, il chantait ses phrases précieuses, d'un travail pénible, où l'effort était constant, vers une même pensée d'audacieuse affirmation. Se plaçant au seul point de vue de l'autorité de l'Eglise, qu'il considérait comme une émanation de la puissance divine, il déclarait que tout homme détenant une parcelle de pouvoir quelconque devait, dans toutes les manifestations de sa vie publique, se soumettre aux arrêts du *Syllabus ;* il déclarait que, non seulement il devait défendre et protéger tous les membres du clergé, les congrégations charitables ou enseignantes, mais aussi répudier les lois qui pouvaient porter atteinte aux prérogatives de l'Eglise. Et l'abbé Fabien, s'échauffant, fit de nombreuses excursions dans la politique, se montrant d'une violence agressive à l'égard des députés francs-maçons, suppôts de Satan qui avaient osé voter la loi de laïcité. Réclamant hautement pour l'Eglise le droit de punir, d'un ton doctrinal, l'abbé Fabien déclara que Titus devait refuser de procéder à la célébration du baptême.

Quand il eut fini sa solennelle argumentation, la parole fut successivement donnée aux auditeurs par rang d'ancienneté. Tous confirmèrent sans discuter la décision du grave docteur. On sentait dans les réponses la leçon apprise et fatale. Cependant, inopinément, un vicaire d'une paroisse voisine, l'abbé Renou, vint jeter une note discordante dans cette touchante harmonie. C'était un prêtre d'environ trente-cinq ans, aux cheveux grisonnants, au masque énergique. Sa physionomie exprimait l'intelligence et la volonté. Deux grands yeux, noirs

et profonds, avaient parfois un reflet sombre et douloureux. D'une voix ferme et convaincue, il déclara que l'abbé Fabien, en soutenant l'affirmative, avait méconnu l'esprit de l'Evangile. Froidement alors, en un langage d'une logique implacable, empreint d'une grande sincérité, l'abbé Renou, invoquant les textes, blâmait Titus. Et sa voix résolue claironnait comme un défi. Ses confrères l'écoutaient, surpris et intéressés.

— De quel droit, disait-il, dans l'accomplissement d'un sacrement, faites-vous intervenir des considérations étrangères, des raisons spécieuses, de mauvais prétextes, dont sans doute, vous voulez déguiser le pharisaïsme de vos pensées ? Le parrain devant vous fait le signe de la croix; devant vous, à haute voix, il récite le *Credo*, manifestant par cela même et sa croyance et son union dans le sein de l'Eglise. Par l'acte qu'il accomplit aux fonts baptismaux, il prend l'obligation de veiller à ce que son filleul, qu'il introduit au sanctuaire, observe la loi chrétienne. De plus, par sa présence, Carolus rend un public hommage à Jésus-Christ, en acceptant au nom de l'enfant, son évangile et sa doctrine. Il agit en pleine liberté avec la conscience certaine des devoirs qu'il assume. Et vous n'avez le droit de suspecter ni sa bonne foi ni ses intentions. A cette heure, il peut être sincère et votre refus de procéder au baptême constituerait, en même temps qu'un acte de violence inutile, une offense à Dieu. Souvenez-vous que l'apôtre a dit au nom du Seigneur : « Que chacun de vous soit lent à se mettre en colère, car la colère de l'homme n'opère point la justice de Dieu ! »

L'abbé Fabien voulut riposter, mais son argumentation péniblement échafaudée, n'avait pas prévu cette vigoureuse attaque. Il ne trouva d'autres raisons à opposer que les décisions de l'Evêque qui, à l'exemple de l'Eglise, avait le droit de punir et d'interdire l'accès des honneurs chrétiens à qui ne savait pas défendre ses prérogatives et ses droits. Sa réplique se perdit dans la banale réponse d'une étroite sentence : « Nous serions vraiment naïfs de tendre le cou à qui nous frappe. »

Sur l'invitation du doyen, le plus jeune des prêtres réunis se leva. C'était l'abbé Fidus. Il ne s'attarda pas aux préliminaires. Vaillamment, il fut droit au but, en un langage plein d'élévation.

— Dans le cas de conscience qui nous occupe, dit-il, je m'en référerai en tous points aux sentiments de mon confrère, monsieur l'abbé Renou. J'estime qu'au seuil de l'Eglise les dissentiments doivent cesser. Autrement, nous ne pourrions que nous compromettre et nous diminuer. Dans le sanctuaire, il n'y a plus que les fidèles. Carolus est un parrain qui demande l'onction sainte pour son filleul, et non pas un ennemi qui vient insulter à nos dogmes. Comme il convient à des élus de Dieu, ayez des entrailles de miséricorde et de bonté. Si vous avez le souvenir des offenses qu'il a pu vous faire pardonnez comme le Seigneur a pardonné et surtout ayez la charité qui est le lien de la perfection. Saint Paul, avec une insistance apostolique, nous en fait une loi douce et bienfaisante. Mes frères, ne soyez point sages à vos propres yeux. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ayez soin de faire le bien, non seulement devant Dieu,

mais aussi devant les hommes. Vivez en paix autant qu'il est en vous avec tous vos semblables. Ne vous vengez pas vous-mêmes, mes chers frères, mais laissez passer la colère. Car il est écrit : « La vengeance est à moi, et c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur. »

Et sa parole chaude, ses gestes expressifs accentuaient encore la noblesse de sa conviction. Les autres abbés, timorés, restaient silencieux dans ce débat contradictoire. Le doyen, sentant les adversaires résolus et craignant l'âpreté d'une discussion prolongée, s'en tira par une ingénieuse conclusion :

— Sa Grandeur, notre Evêque vénéré, digne successeur des apôtres, à qui la Providence a confié la lourde tâche de notre direction morale, s'est préoccupée à juste titre de la tristesse des temps et de la guerre faite à l'Eglise dans son enseignement. Mgr a songé à nous mettre en garde, mes chers confrères, contre toute faiblesse, contre toute concession à l'égard de nos persécuteurs. Il a justement pensé qu'en appelant notre attention en particulier sur ce cas de conscience, il éveillerait en nous de légitimes susceptibilités, il entretiendrait notre vigilance, au moment où la franc-maçonnerie, qui est l'esprit de Satan, se prépare à une lutte acharnée contre la foi. Evidemment Titus n'est pas strictement obligé d'aller jusqu'au refus de procéder au baptême, bien qu'il ait devant lui un député coupable, sous le coup d'une excommunication. Il peut y procéder en faisant des réserves mentales sur l'attitude du parrain. Cependant, j'estime, qu'en tout état de cause, il lui est permis d'administrer le sacrement, car aux fonts baptismaux se

présente un enfant qui demande à entrer dans le sein de notre Sainte Mère l'Eglise. Titus, frappant l'un, frappe l'autre également, l'innocent en même temps que le coupable. Et, dans le cas de mort, il peut priver cet enfant des délices du paradis. Je vous soumets ces considérations et je vous recommande en pareille matière une invocation à l'Esprit-Saint pour qu'il éclaire vos consciences. *Vigilate et orate. Amen.*

Et le doyen, avec une brusquerie voulue, pour éviter des complications, leva la séance. Sans se faire prier en aucune façon, les invités passèrent alors dans la salle du festin, vaste pièce qui occupait sur le jardin, tout le développement du rez-de-chaussée. Les convives, autour de la table, s'installèrent au hasard des sympathies. D'instinct, l'abbé Fidus vint se placer à côté de l'abbé Renou. Et, après un hâtif *benedicite*, le repas commença dans l'odorante sensualité d'un potage velouté. Inévitablement, la conversation tout d'abord tomba sur le sujet de la conférence; l'abbé Fabien, mécontent d'avoir vu son éloquence inefficace et dédaignée, essaya de rallumer le débat, mais sans succès. De tous côtés, les confrères absorbés par des occupations autrement savoureuses, protestèrent. « Assez, assez ! Carolus et Titus à la cuisine ! » criait-on de toutes parts. Sous la réprobation générale, il fut contraint de se taire. Dès lors, dans l'opulent bien-être du festin, les colloques prirent une allure de familiarité, curés et vicaires confondus. Cependant que les plats copieux circulaient sur la table de main en main ainsi que les bouteilles de vieux bordeaux, l'abbé Renou, très calme au milieu de cette turbulence, exprimait son con-

tentement à l'abbé Fidus. Et sa voix se faisait affectueuse.

— Il est vraiment trop rare de rencontrer des confrères comme vous. Dans l'affreuse banalité qui nous entoure, je me réjouis de cette bonne aubaine comme d'une réalité inespérée. J'en bénis Dieu du fond du cœur.

— Il m'est doux de vous entendre, mon cher confrère ; croyez que votre joie est partagée.

— Et depuis quand êtes-vous desservant à Val-Touffu ?

— Depuis quatre mois environ.

— Ce n'est sans doute qu'un passage ?

L'abbé Fidus esquissa un geste vague plein de doute.

— Je l'ignore. Dieu seul le sait.

L'abbé Renou avec une douce insistance :

— Mon cher confrère, vous m'avez fait un réel plaisir; non pas seulement pour la satisfaction que j'ai goûtée de ne pas me savoir isolé, mais surtout parce que j'ai senti en vous vibrer une conviction profonde. Ah ! que vous avez raison ! L'Evangile doit être notre guide et toute la casuistique la plus rigoureuse, la mieux échafaudée viendra se briser contre cette évidence.

— C'est bien mon véritable sentiment, et, en entendant notre contradicteur et les affirmations de nos confrères, je me demandais si vraiment ils avaient jamais lu les épîtres de saint Paul, d'où rayonne un inaltérable esprit de charité et de sagesse.

— Je les connais assez pour affirmer qu'ils les ignorent. Ils ont peut-être murmuré les phrases du bout des lèvres, mais leur âme est restée étrangère

à la sublime morale de l'apôtre, le second fondateur du christianisme.

Et tandis que les deux abbés, deux amis maintenant, échangeaient leurs idées et leurs impressions, le dîner continuait dans une allure joyeuse. Les convives, mis en belle humeur par de copieuses libations, excités par un incessant bavardage, se racontaient complaisamment leurs bonnes fortunes. L'abbé Fabien, qui tenait à prendre sa revanche, parlait haut, accaparait la conversation, s'attardait à des histoires égrillardes, vantait la générosité de ses paroissiennes ou se moquait des dévotes qui l'obsédaient. Ah ! il fallait entendre avec quelle ironie méprisante il cataloguait ses pénitentes !

L'abbé Fidus, arraché au charme de l'aparté par le verbe sonore de son confrère, écoutait, douloureusement surpris. Le cynisme de l'abbé Fabien le blessait dans ses fibres intimes. Encore une fois, le hasard le forçait à constater cette étrange possession de la femme dans un but de lucre et de vanité dédaigneuse. Mais, tout à coup, il sentit sur lui le regard gouailleur de l'abbé Fabien qui brusquement l'interpellait :

— Eh bien ! cher orateur, pourquoi donc cette réserve à table ? Seriez-vous de mœurs aussi sévères que votre doctrine est raisonneuse ?

— Que voulez-vous dire ? répliqua sèchement l'abbé Fidus.

— Tout beau, mon jeune séminariste ; soyez aimable. Voyons, faites-nous des confidences. C'est le moment, entre deux verres de cet excellent vin. Monsieur le Doyen vous y autorise. N'avez-vous pas autour de vous quelque « bonne

demoiselle » bienfaisante au pauvre desservant ? Saint Paul n'en sera pas jaloux.

— Vraiment, je suis étonné de votre question. Votre insistance est au moins indiscrète. Je ne m'occupe de mes paroissiennes que le dimanche à l'église ; au confessionnal, rarement je les y vois.

— Allons donc, c'est une gageure. Quand on s'installe, on ne professe pas ainsi un pareil dédain pour ses anciennes pénitentes. C'est l'heure, au contraire, de provoquer leurs petits services et leurs utiles cadeaux. Elles s'y prêtent de tout cœur, les nobles dames. Vous ont-elles, au moins, procuré une aimable servante.

— Vous êtes décidément mal inspiré, mon cher confrère, je n'ai point de servante.

— Vraiment ! vous voulez rire !

— Je ne plaisante jamais.

— Mais, mon cher abbé, ce n'est pas Val-Touffu qu'il vous faut. C'est la Trappe, et au plus tôt. Certainement, vous vous êtes trompé de direction.

Et dans un éclat de rire, l'abbé Fabien ajoutait froniquement :

— Que faites-vous donc l'hiver, tout seul, au coin du feu ?

L'abbé Fidus avec une courtoisie affectée :

— Je m'absorbe en des livres fort intéressants qu'un de mes amis m'a procurés.

— Oh ! je ne vous envie pas. La lecture m'ennuie. La *Revue Catholique*, à laquelle nous sommes abonnés par ordre, me suffit amplement. Je préfère entreprendre des parties de dominos avec ma servante, c'est autrement captivant. Tous les deux, les pieds sur les chenets, nous nous chauffons en échangeant le double six. Et ma foi,

Julie est une solide gaillarde qui a parfois bien de l'agrément.

Et tous les confrères, amusés par ces détails équivoques, d'éclater de rire.

— Ce Fabien, — criaient-ils, — quel joyeux confrère !

— Mais c'est tout naturel. Les apôtres en faisaient bien autant. Ils ne jouaient peut-être pas aux dominos, mais sûrement, ils devaient aimer les belles filles et ils n'allaient pas, comme vous autres, les pincer dans les coins.

Ce fut un tolle général, un tapage assourdissant. Quand un calme relatif survint, le doyen hasarda :

— Si Monseigneur vous entendait !...

— Oh ! je suis bien tranquille. Ce n'est pas dans une cure de village, même un jour de conférence, que Sa Grandeur viendra prendre ses quartiers d'hiver. Elle ne se plaît que chez les comtesses. A propos, vous savez la nouvelle qui va sûrement assombrir notre Evêque. L'abbé Cléry, notre voisin, vient de quitter le diocèse. C'est le deuxième vicaire qui déménage dans le cours de cette année.

Au prononcé du nom de Cléry, l'abbé Fidus prêta une oreille attentive.

L'abbé Fabien continuait :

— Il est parti pour Paris, la Babylone moderne.

— Je m'en doutais depuis longtemps, dit un abbé. Il ne faisait nul mystère de son ennui dans sa paroisse entre un curé maniaque et une servante maîtresse. Figurez-vous que cette créature l'avait pris en aversion. Pourquoi ? je l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'elle lui a fait subir d'incessantes tracasseries, pour tout et à propos de tout.

Son curé, qui ne l'aimait pas, s'en désintéressait.

— Depuis quelque temps déjà, reprit le doyen, l'abbé Cléry était sombre ; il semblait préoccupé. Et puis, je crois aussi qu'il lisait beaucoup trop, certainement. Il faisait des lectures inconsidérées dans les œuvres sataniques de M. Renan, un tas de livres bizarres et défendus par notre sainte discipline. Je ne sais vraiment qui pouvait les lui procurer.

Une voix de protestation s'éleva énergique et indignée :

— Au moins, vous n'accuserez pas l'abbé Cléry d'avoir recherché les faveurs de ses paroissiennes ou d'avoir eu une faiblesse quelconque ! C'était un chaste et un laborieux, un prêtre instruit et vraiment bon.

— Bah ! — reprit l'abbé Fabien — qu'en savez-vous ? Je me défie des confrères qui quittent ainsi le diocèse.

D'un ton sentencieux :

— Il y a toujours une anguille sous roche.

— C'est étonnant ce que vous êtes charitable ! repartit l'abbé Renou. — Alors vous préféreriez que, même coupable, ce qui n'est pas, il fût resté dans sa paroisse.

— Certainement. Et que m'importe ce qu'il a fait pourvu qu'il n'y ait point scandale. Nous devons toujours sauver les apparences.

Etrange morale que la vôtre ! hasarda l'abbé Fidus.

La conversation, née de cet incident entre ces confrères, tournait à l'aigre. Les autres se taisaient et la gêne planait sur le festin. Tandis qu'on ser-

vait le café, les apartés reprirent à demi voix de voisin à voisin, mais sur un ton de chuchotement mystérieux.

L'abbé Fidus interrogeait l'abbé Renou :

— Vous connaissiez beaucoup l'abbé Cléry ?

— Certes, j'ai eu avec lui de longues conversations en de semblables occasions. Nous échangions aussi de fréquentes correspondances. C'était une âme droite, inquiète et malheureuse.

— Moi aussi je l'aimais sincèrement. Il fut mon camarade préféré au grand séminaire. Nous avons reçu la prêtrise le même jour. Jadis, nous fûmes investis ensemble des fonctions de bibliothécaires. *Quantum mutatus ab illo !...* Depuis nous nous sommes perdus dans la vie. Au début, il m'écrivait quelquefois, mais tristement, m'avouant ses ennuis. Puis mes lettres restèrent un jour sans réponse. Et la nouvelle que je viens d'apprendre me déconcerte. Où est-il en ce moment ?

— A Paris, à la suite du clergé dans une paroisse, situation infime, aléatoire, difficile, mais il aurait tout affronté plutôt que de rester ici. Il souffre moins maintenant qu'il est plus libre. Pourquoi le plaignez-vous ? Qui sait ? Peut-être moi-même irai-je bientôt le rejoindre.

L'abbé Renou n'acheva pas. Dans un tumulte de chaises remuées, le repas prit fin. Tournés vers le mur, en des poses d'habitude, machinalement les convives aux faces enluminées murmurèrent les Grâces. Et la plupart d'entre eux se rendirent au jardin, dans une flânerie désœuvrée. Seuls l'abbé Renou et l'abbé Fidus, après avoir salué le doyen, se hâtèrent vers leurs paroisses respectives. Ils partirent ensemble ayant une assez

longue route à fournir sur le même chemin vicinal. La conversation, un instant interrompue, reprit entre eux avec un parfait abandon.

L'abbé Renou disait :

— Voilà les conférences. C'est navrant. Depuis quatre ans que j'y assiste, j'en sors plus déçu à chaque réunion. L'ignorance, la prétention se disputent l'honneur de ces séances d'où toute doctrine intelligente et saine est proscrite. Vous avez pu juger de quelle façon nos confrères comprennent et enseignent l'Evangile.

— En effet, répliquait l'abbé Fidus, c'est un pénible spectacle, moins douloureux encore cependant que le sujet des conversations pendant le repas. On dirait vraiment que le souci d'une vie facile est l'unique but et la raison même du sacerdoce.

— Hélas ! nos confrères sont inconscients, croyez-le bien. Pris individuellement, ils ne sont pas méchants ; ils seraient même capables d'un certain dévouement. Ils ne deviennent injustes et malhonnêtes que par désœuvrement, par paresse. Et cela souvent, sans s'en rendre compte. Est-ce bien de leur faute ? Non, assurément. La responsabilité doit en remonter à ceux qui les formèrent, à nos maîtres qui furent de déplorables éducateurs. La foi et la vertu de nos confrères sont des produits factices, un monde dans lequel on les a emprisonnés, et non le développement normal, progressif de leurs aspirations ou de leurs aptitudes. On leur a fait des habitudes, mais non pas un tempérament. La plupart d'entre eux n'ont jamais pensé par eux-mêmes ; ils n'ont jamais réfléchi; leur sacerdoce n'est qu'une série d'exer-

cices de piété enseignée, purement extérieure, à laquelle ils se livrent machinalement. Une fois installés dans leurs presbytères, ils vivent entre eux, suivant les traditions immuables. Ils ne songent qu'à une chose: mener une existence agréable, loin des soucis et des luttes qu'ils ne soupçonnent même pas. Comment les soupçonneraient-ils ? ils n'ont d'eux-mêmes qu'une demi-conscience ! Evidemment, il y a des exceptions. Autour de nous, il y a aussi des saints, tout au moins d'excellents prêtres, attachés à leur devoir, préoccupés de faire le bien. Mais je parle pour les médiocres qui, dans notre diocèse, sont légion.

— Vous êtes vraiment sévère, mon cher ami.

— Je suis juste, parce que j'ai beaucoup observé. Aussi les prêtres qui comme vous, imbus de l'esprit de l'Evangile, ont la conscience du rôle qu'ils jouent dans la vie sont extrêmement rares, et souvent restent incompris. L'isolement se fait autour d'eux. La médiocrité les dédaigne ou les jalouse. Parfois leur âme inquiète, désorientée, s'attarde en des méditations cruelles qui, fatalement, provoquent des crises morales. Alors les malheureux se jettent tout pantelants aux pieds de leur crucifix. Ils prient comme prient les désespérés, mais leur oraison, si ardente qu'elle soit, ne suffit pas toujours à ramener le calme en leur être torturé. »

L'abbé Fidus écoutait son compagnon avec une anxiété grandissante. Ces confidences, soulignées d'un intraduisible accent de tristesse, commençaient à l'émouvoir. Il regardait de ses yeux étonnés l'abbé Renou qui, affectueusement prenant son bras, continuait :

— Et vous, vous n'avez jamais éprouvé de défaillances ?

— Depuis mon installation à Val-Touffu, j'ai beaucoup souffert de l'isolement d'abord, et de cette espèce d'impuissance à me créer tout travail intellectuel. Cela prenait parfois l'allure d'une douleur suraiguë. Comme vous, c'est au sentiment profond de ma détresse que j'ai reconnu l'insuffisance de l'enseignement qui nous fut donné. De quelque côté que mon esprit se tournât, il ne rencontrait que le vide. Aucune idée, aucune direction ne venait au secours de ma pensée vagabonde. En mon désarroi, je revins vers mes classiques, mais mon intelligence voulait un autre aliment ; mon imagination cherchait un dérivatif plus puissant. Certes, on devrait prévoir cette angoisse qui nous laisse dans une incertitude douloureuse, dans une désolante oisiveté. Comme la solitude est pour le plus grand nombre d'entre nous l'inévitable destinée, on devrait nous fournir au moins les éléments d'un travail à nos heures de loisirs. On devrait au moins nous mettre entre les mains des livres de doctrine, de philosophie ou d'exégèse, ce qui nous fournirait, en même temps qu'un sujet d'étude, le moyen d'oublier avec profit pour notre intelligence la décevante réalité de notre isolement, au fond de nos presbytères.

— Vous demandez l'impossible. Nos directeurs, qui ont redouté pour nous, comme le pire des maux, toute tendance à l'esprit critique, ne veulent rien laisser à notre initiative intellectuelle. Ils redoutent avec raison, dans le seul but de notre tranquillité morale, les lectures étrangères aux manuels que nous apprenions au grand séminaire.

— Il me semble cependant que notre foi est trop absolue, trop sûre d'elle-même pour avoir quoi que ce soit à craindre d'études sérieuses et approfondies dans le domaine de la vérité catholique, bien entendu. Ainsi la philosophie...

— Mon cher ami, halte-là ! Vous frôlez le danger sans vous en rendre compte. La philosophie, c'est fatalement l'observation, l'analyse, la réflexion, la comparaison. Il en est de cette science comme de l'exégèse ; il n'y faut toucher qu'avec la plus extrême prudence, car l'interprétation des textes est parfois si différente de ce qu'on nous a enseigné que cela peut devenir une perpétuelle menace contre l'authenticité du dogme. Et je vous le dis en toute loyauté, c'est l'acheminement vers le doute.

— Que voulez-vous dire ?

L'abbé Renou s'arrêta brusquement, fixant sur son compagnon un regard pénétrant.

— Dites-moi franchement si vous n'avez jamais eu la moindre inquiétude au sujet de la théologie objective, du dogme enfin ?

— Jamais. Mais vous ?

Et la voix de l'abbé Fidus se faisait impatiente et nerveuse.

— Je ne sais vraiment si je dois vous répondre; je vais jeter peut-être le trouble dans votre âme.

— De grâce, parlez.

Lentement, ainsi qu'un terrible aveu, mais d'un accent résolu :

— Je ne crois plus à l'Eglise !

L'abbé Fidus demeura immobile. Stupéfait, fixé au sol, les bras ballants, il blêmit. Sans reproche, avec une infinie tristesse, il murmura :

— Vous ne croyez plus !

— Oui, je doute, — reprit l'abbé Renou, — non pas certes de l'incomparable beauté de l'Evangile, mais de la Révélation, du dogme et des mystères, de tout enfin.

Un silence solennel et lugubre se fit subitement entre eux. Ils marchaient côte à côte, sans un mot, sans un geste. Brusquement, comme obéissant à une irrésistible impulsion, l'abbé Fidus entoura le bras de son compagnon en un geste plein de compassion. A ce contact inattendu, l'abbé Renou, très ému :

— Mon cher ami!... Laissez-moi vous appeler ainsi. Cela m'est doux en ce moment.

— Si vous saviez comme je vous plains !

L'abbé Renou reprit :

— Dans quelques jours, je partirai. J'irai vers des cieux plus cléments, mais à vous qui m'avez écouté sans anathème et sans injure, je ferai ma dernière confession. J'ai trente-deux ans. Voilà huit ans que je suis prêtre. Il y aura bientôt quatre ans que j'ai senti les premières atteintes du doute. Ma vie, jusqu'à cette époque, fut un peu la vôtre ; toutes nos existences, soumises aux mêmes fluctuations, à la même éducation se ressemblent, car elles s'agitent dans le même cadre, vers les mêmes aspirations. Quand je quittai le grand séminaire, quelques années avant vous, j'étais dans une parfaite sérénité intellectuelle. Il ne pouvait guère en être autrement. Tous les fondements de la doctrine de l'Eglise étant acceptés par un acte de foi, l'ensemble du dogme catholique présente une telle puissance d'affirmation, un tel enchaînement logique, que la confiance est absolue, que le

moindre doute est banni de l'esprit. Si mes connaissances théologiques étaient modestes, en revanche, j'avais une piété exemplaire, une crédulité allant jusqu'à la superstition. Comme j'avais fait d'excellentes études classiques, je fus nommé tout d'abord professeur dans un petit séminaire. Ce fut avec une vive satisfaction que j'appris cette nouvelle. Je restai dans mes fonctions quatre ans, quatre années bienfaisantes de quiétude morale absolue. C'était vraiment la félicité: absorbé chaque jour par le souci de ma classe que j'aimais, à laquelle je m'intéressais de toute mon âme et mes devoirs de prêtre, le temps passait rapide, agréablement, sans heurt d'aucune sorte. Afin de perfectionner mon enseignement et de soumettre mon esprit à une discipline utile, m'imaginant naïvement que je devais vivre ainsi toujours dans le même cadre, j'eus l'idée téméraire de préparer ma licence ès lettres. Dans ce but, je sollicitai une audience de Monseigneur et je lui demandai l'autorisation de me rendre à Paris afin d'y suivre durant une année, comme élève des Carmes, les cours de la Sorbonne. Ce fut ma perte. Sa Grandeur me reçut fort mal, l'ironie aux lèvres, et me déclara que je n'avais pas reçu la prêtrise pour aller à l'aventure conquérir des diplômes. Sur-le-champ, je réintégrai le petit séminaire. A la fin de l'année scolaire, d'office, je fus nommé dans le clergé séculier, vicaire à la paroisse voisine.

L'abbé Renou, après une pause, continua :

— J'y arrivai profondément affligé, désorienté, étonné, ne saisissant pas la raison de ce déplacement que je comprends maintenant. Mon désir de savoir avait inquiété mes chefs. Je fus accueilli

au presbytère avec bienveillance par mon curé, âme simple, ignorante, rude mais bonne. Je rencontrai des paroissiens semblables aux vôtres assurément. Mon ministère était facile et mes loisirs nombreux. Et le désœuvrement qui en résulta me poussa fatalement vers la lecture. Au petit séminaire, pendant mon professorat, je m'étais lié d'amitié avec certains laïques, gens estimables, intelligents, cultivés même. J'avais remarqué, sous les dehors de leur courtoisie, les réticences et les réserves qu'ils faisaient quand par hasard la conversation tombait sur certains dogmes : l'infaillibilité du pape, la Sainte Trinité, la Transsubstantiation. L'un d'eux, en particulier, m'avait un jour demandé si je m'étais livré au grand séminaire à des études approfondies sur les sources du christianisme, sur l'authenticité du quatrième Evangile. Je n'attachai tout d'abord qu'une importance relative à ces questions ; cependant je dois dire qu'elles m'étonnèrent, et cette impression autrefois fugitive me revint plus nette et plus obstinée. Je me ressouvins des citations qui m'avaient été faites d'un exégète et théologien allemand, Strauss. Cela, je ne l'avais nullement oublié. A peine installé au presbytère, je ressentis l'impérieux besoin de me créer des occupations, car je m'ennuyais. Les heures me semblaient si longues dans ma chambre! Dès lors je pensai à me procurer des livres. Par des moyens détournés, bien que mon curé fût d'une parfaite tranquillité à mon endroit, je me trouvai bientôt en possession de tous ceux que je désirais. Sans plus tarder, je me mis à lire, le soir, la nuit en particulier, tandis que la maison était engourdie de silence et de sommeil. Je vécus

avec nos penseurs modernes. Peu à peu, en raisonnant, en étudiant, en analysant les souffrances intellectuelles de ces grands esprits, le doute s'infiltra dans mon âme. « Pourquoi leur scepticisme si railleur, si ironique, — me disais-je, — si la vérité de nos dogmes était si claire, si limpide, si imposante ? Pourquoi donc la Révélation ne leur offrait-elle aucune garantie, aucune force de conviction ? Pourquoi donc leur acharnement à saper les bases d'une religion si la foi était vraiment une émanation divine ? »

Ah ! mon cher ami ! quelles luttes, quelles tortures ! quelles agonies j'ai endurées ! Par un effort héroïque de ma volonté, je me rejetai dans la foi, mais ce ne fut qu'un répit à ma douleur. La soif de connaître, l'impatience fiévreuse de la vérité furent plus fortes que mon vouloir d'ignorer. Au risque de tout perdre, jusqu'à la raison, je m'abandonnai tout entier à d'insatiables études.

L'abbé Renou s'arrêta. Il passa sa main sur son front, et, se tournant vers l'abbé Fidus :

— Dois-je continuer ? J'ai conscience que je vous verse un poison mortel, mais je ne devance, hélas ! que de quelques heures la crise que vous subirez fatalement. Aurez-vous le courage de tout entendre ? Dois-je vraiment tout vous dire ?

L'abbé Fidus, pâle, haletait d'angoisse :

— Continuez, murmura-t-il.

Et ils se remirent en route. Lentement, ils allaient, sans souci du chemin parcouru, indifférents au monde extérieur, l'un ravagé du besoin d'avouer, l'autre terrifié de la confession.

— Alors, reprit l'abbé Renou, je me livrai pieds et poings liés aux exégètes. Avec une attention

d'halluciné, je lus *La Vie de Jésus*, de Strauss, dont la force irrésistible de critique, la pénétrante sagacité, le sens droit m'entraînèrent. A sa suite, dans le lumineux exposé de son érudition, dans la souveraine clarté de ses affirmations, je parcourus tout le cycle de l'histoire depuis l'annonciation de Jean-Baptiste jusqu'à la mort de Jésus.

L'âme meurtrie je dus constater les contradictions et les divergences des récits évangéliques entre eux et avec les incontestables données des documents de cette époque. Ce furent d'abord les différences choquantes des généalogies de Jésus établies par Luc et Mathieu où rien ne concorde, où tout s'entremêle. Et ces dissemblances d'appréciations je les retrouvai partout, dans la façon même de nous raconter la conception de Jésus. A mesure que j'approfondissais, l'obscurité des évangiles m'apparaissait plus profonde et plus étrange. Là où j'espérais, où je devais trouver la certitude qui s'impose, la communauté parfaite des affirmations, je ne voyais qu'hypothèses et discordances. Et dans ma douleur je fus obligé de reconnaître que les récits évangéliques ne s'entendaient pas plus sur la résidence originaire des parents de Jésus que sur les lieux où se développa son rôle public, sur le théâtre et la durée de ses prédications et de son influence. Tout ainsi me sembla plein d'incohérence et d'invraisemblance. Aussi ce fut avec une fébrile impatience d'esprit que je saisis l'origine, l'ingéniosité et la raison des légendes messianiques, dans les explications du savant exégète. Je restai anéanti à la constatation de l'existence des frères et des sœurs de Jésus que nul ne peut mettre en doute en dépit des affirma-

tions des Pères de l'Eglise qui, pour les besoins de la cause, font de Joseph un vieillard décrépit et impuissant à qui la mère de Notre-Seigneur avait été confiée pour qu'il la surveillât et la protégeât.

Dès lors, au crible de cette critique puissante, les évangiles m'apparurent tels qu'ils étaient : des narrations d'événements amplifiés par la vive imagination des Orientaux. Ce n'était plus le récit des témoins oculaires, mais l'évocation de faits ou de légendes embellis qui se déroulèrent ou se formèrent longtemps avant d'être relatées. Si l'évangile de Mathieu en effet, rédigé en langue hébraïque, fut presque contemporain du Christ, celui de Marc ne fut écrit que trente ans après sa mort en langue grecque ; il en est de même de l'évangile de Luc. Quant à celui de Jean, dont la fausseté est maintenant reconnue, il est, hélas, en contradiction avec les autres récits évangéliques sur la Pâques même et l'heure du crucifiement.

L'abbé Renou, d'une voix ferme, sans défaillance, avouait toute sa souffrance. Les yeux voilés, l'abbé Fidus le regardait avec une infinie compassion.

— Ce n'était hélas, reprit l'abbé Renou, que le début de ma torture. Dans un état de fièvre et d'exaspération mentale je continuai. Renan, incomparable écrivain, philosophe d'un scepticisme attendri, m'offrit dans l'enchantement de son style harmonieux et de sa pensée chrétiennement mystique la douce personnalité de Jésus en toutes les manifestations de son existence terrestre. Je n'y trouvai que la confirmation de mes premières impressions. Jésus m'apparut alors comme un homme de génie, comme un prophète puissant en

œuvres et en paroles qui incarna en lui-même jusqu'à la croix, qui donna en sa personne une vie réelle à toutes les nobles aspirations de sa race vers une réformation sociale et religieuse. Le christianisme devint à mes yeux une grande association de pauvres, un effort héroïque contre l'égoïsme. Il m'apparut comme la résultante de tout ce qui l'avait précédé, comme la synthèse de tout le travail des siècles antérieurs. Par sa loi d'amour et de charité, ne venait-il pas consoler ceux qui souffraient, mettre l'homme en rapport avec un Père céleste plein d'indulgence et de bonté, auteur de toutes les harmonies, de toutes les splendeurs de l'univers. Jésus fut dès lors pour moi un moraliste supérieur qui sut donner l'impulsion définitive à toutes les grandes et nobles idées qui, depuis des siècles, transmises par les philosophes grecs, nées de l'ésotérisme asiatique, planaient dans l'humanité. Ne fut-il pas le disciple des Esséniens qui gardaient jalousement dans leurs austères confréries la beauté des éternelles vérités, la noblesse des sentiments, la grandeur du désintéressement, l'invincible croyance en un seul Dieu. Ce fut vraisemblablement au milieu d'eux que l'âme si douce et si tendre de Jésus, à l'exemple de celle de Jean-Baptiste, se forma lentement, impressionnée par la majesté des rites. De bonne heure, notre Maître aimé fut initié à leurs communautés sévères dont il subit profondément les influences et les lois. Toute sa doctrine s'en inspire partout, toujours, jusque dans la Cène, image symbolique et mystique des agapes fraternelles des Esséniens.

L'abbé Fidus à ces affirmations hardies dont

chaque phrase le pénétrait ainsi qu'une lame d'acier poussait un gémissement plaintif. Il ne répondait pas, il n'interrogeait pas. Son âme à la dérive était sans défense, sans protestation. Silencieusement il pleurait.

L'abbé Renou maintenant élargissait le cadre de sa confidence. Dans l'exaltation de son esprit il se livrait à d'amères critiques. Il disait:

— L'histoire en main, j'ai reconstitué la marche et l'élaboration du dogme qui n'était au début peut-être qu'une conception naïve dont l'Eglise a fait un symbole.

Le Christ en mourant n'avait laissé que la simplicité de son enseignement, mais cela ne suffisait pas aux philosophes chrétiens de cette époque qui, cherchant des raisons surnaturelles et voulant élargir le domaine de la pensée religieuse, s'efforcèrent de rattacher Jésus à une préexistence antérieure, en conformité avec le quatrième évangile. Et cette idée, d'origine égyptienne, dont les esprits étaient imbus, demeurait une tradition de l'antiquité. Dans le monde ancien en effet on avait une tendance à se représenter les grands hommes comme fils des Dieux. La divinité de Jésus cependant ne fut pas établie dès les premiers temps du christianisme, elle ne se forma que peu à peu sous l'influence prépondérante des préoccupations populaires. Ce n'est que le Concile de Nicée qui lui donna la formule officielle et orthodoxe. Au IIe siècle déjà Jésus était devenu le Verbe incarné, ce qui devait amener la virginité de la Vierge et toutes les conséquences qui en découlent. Ce sont les évangiles apocryphes qui ont créé toutes les légendes sur Marie. Les évangiles de Mathieu et

de Luc ne nous parlent d'elle que pour nous dire qu'elle était fiancée à un homme de sa tribu, nommé Joseph. Ni les épîtres, ni les écrits apostoliques ne nous entretiennent de sa personnalité. Les premiers chrétiens n'avaient aucune idée, ni de la présentation au temple, ni de l'immaculée conception, ni de son vœu de virginité perpétuelle; ils s'en tenaient aux enseignements des apôtres.

Et l'abbé Renou reprenait plus âprement encore:

— Il est un fait historique, indéniable: les apôtres ne consacraient point. Les Pères de l'Eglise eux-mêmes ignoraient le sacrifice de la Messe. Ils célébraient la Sainte Cène selon l'institution de Jésus. La Cène était considérée par eux comme un symbole de l'union mystique des chrétiens avec leur Maître. Aucun d'entre eux n'a vu dans la Cène un sacrifice propitiatoire. C'est une idée empruntée au paganisme. Dans toutes les religions anciennes en effet, pour apaiser la divinité on immolait des êtres humains ou des animaux. Fatalement à l'idée d'apaiser les Dieux par le sang vint s'ajouter bientôt l'idée de l'expiation, de la rédemption. Ce fut l'origine du dogme catholique. La première fois qu'on parla de la transsubstantiation, ce fut au VIIIe siècle. Jusqu'à cette époque la question fut comme réservée. Et pour cause, car les Pères de l'Eglise professaient en cette matière délicate des opinions contraires. Les uns admettaient dans l'eucharistie la présence réelle, d'autres au contraire et parmi eux saint Augustin, ne croyaient qu'à la présence mystique et spirituelle. Et ce ne fut que pour éviter les conséquences d'une désorganisation fatale qu'un Concile proclama au XIIe siècle la doctrine et le dogme

de la transsubstantiation, avec les terribles sanctions qu'il comportait.

— Mais alors, hasarda l'abbé Fidus, vous ne dites plus la Messe ?

— Je sauve les apparences en montant à l'autel, mais il y a longtemps que toute ma prière n'est qu'une vaine formule.

— Et le culte extérieur ! Et nos cérémonies si harmonieuses et si belles ?

— Elles nous viennent du paganisme. Les apôtres et les chrétiens des trois premiers siècles les ignorèrent; elles ont été introduites dans l'Eglise lorsque les païens y pénétrèrent en masse. Ce sont les Gnostiques qui apportèrent à l'Eglise les mystères antiques, empruntés aux religions de l'Inde et de l'Egypte, ce sont eux qui lui donnèrent l'idée des sacrements, les ornements, les autels, les statues, jusqu'au moindre symbole de dévotion populaire, tout son art religieux enfin. Et voilà le culte en esprit et en vérité dont parlait Jésus à la Samaritaine !

Et l'abbé Renou étendit les bras dans un geste de noble indignation. Il se tut, las et découragé.

En voyant le visage de l'abbé Fidus inondé de larmes et ses yeux de reproche, il eut comme un remords.

— Mon cher ami, je vous torture, j'aurais dû fuir et laisser votre âme dans la douce illusion de la foi. Pardonnez-moi le mal que je viens de vous faire. Mais la vérité est si belle que j'en subis toujours l'invincible force. La Vérité ! n'est-elle pas « le salut du monde. C'est l'amie de tous, même de ceux qu'elle frappe. Les blessures qu'elle nous fait nous guérissent et nous purifient. » Je vous

ai ouvert mon cœur. Je vous ai fait le cher confident de ma souffrance, car on ne gravit pas un tel calvaire sans de profondes douleurs. Mais vous demeurez le seul juge de vous-même et de votre conscience. Et si, emporté par ma conviction, je vous ai montré la réalité triste et nue, pardonnez-moi cet excès de loyauté. Devant Dieu qui m'entend, je ne suis pas coupable.

— Mon cher ami, mon âme est terrifiée, ma foi est ébranlée ! Est-il possible vraiment que notre sacerdoce ne soit qu'une beau rêve et notre *Credo* qu'un mirage trompeur pour endormir notre misère ? Est-il possible que Jésus ne soit qu'un prophète et que sa sublime morale ne soit pas celle d'un Dieu ?

— Maintenant, je ne le crois pas. L'essence du christianisme n'en persiste pas moins. N'est-il pas fait des plus nobles élans de l'humanité ? Sachez bien que je voudrais m'être trompé, mais, hélas! la certitude est là. Ma foi me fut aussi chère que la vôtre. Morceau par morceau, lambeau par lambeau, atome par atome, elle s'est désagrégée et il ne reste plus en moi-même que l'amour de Dieu, source de tout bien, éternel symbole de l'idéal vers lequel mon cœur meurtri élève sa suprême espérance.

— Alors, nous ne sommes donc que le jouet d'une illusion charmeuse ?

— Je le crois. Mais il nous reste une incomparable consolation, l'Evangile, qui chante toujours dans nos cœurs.

Tout à coup, au détour d'un chemin, un calvaire rustique s'offrit à leurs regards. L'abbé Fidus s'avança et se découvrit. L'abbé Renou

l'imita. En un geste suppliant et tendre, l'abbé Fidus joignit les mains: « Seigneur, Seigneur, je crois en vous. Si ma foi dans l'Eglise s'obscurcit, tout mon être vous reste fidèle. »

— Mon Dieu ! consolez-le ! implorait l'abbé Renou.

Et ils se remirent en route. Dans l'obsession de leur souffrance, ils marchaient mornes et silencieux. Devant eux, le soleil couchant déjà s'était enfoncé à l'horizon, derrière la masse grise des bois. De tous côtés, le crépuscule voilait les lointains et la nuit à grands pas s'acheminait apportant avec elle l'effroi de ses ombres flottantes. Le sentiment de la réalité revint à l'abbé Renou:

— Il faut nous quitter, dit-il comme à regret. L'abbé Fidus sembla sortir d'un songe. Ce fut une parole d'inquiète affection qu'il prononça:

— Quand partez-vous ? Qu'allez-vous devenir ?

— Dieu, répondit l'abbé Renou, ne peut refuser le pain à l'ouvrier qui peine. Dans quelques jours, je m'en irai, sans bruit. Nul ne saura que vous-même la raison de mon départ. Nous devons le silence et le respect toujours à ceux que nous avons aimés, ne fût-ce qu'un seul jour.

— Vous reverrai-je ?

— Je l'espère, vous connaîtrez ma retraite.

— Mais ces livres, où vous dites que la vérité se trouve, je veux les lire.

— Soit. Demain vous les aurez. Au revoir. *Pax tibi*, mon cher ami.

— *Pax tibi*, répondit l'abbé Fidus, en rendant à son confrère le baiser de paix.

Et brusquement ils se quittèrent sans se retour-

ner, allant l'un et l'autre vers des directions opposées.

A son arrivée au presbytère, l'abbé Fidus trouva, glissée par le facteur, sous la porte d'entrée, une lettre portant le cachet de l'Evêché. Avidement, il la décacheta. Il lut ces mots:

« Monsieur le Curé,

« Sur les démarches pressantes de Monsieur l'Archiprêtre de Saint-Nicolas en votre faveur, Monseigneur, revenant sur sa décision, se propose de vous appeler prochainement à une cure importante... »

L'abbé Fidus n'en lut pas davantage; la lettre lui échappa, tomba sur le sol.

— Trop tard ! murmura-t-il.

Bien vite, comme pour mieux s'isoler, il se réfugia dans sa chambre et s'assit à sa table. Brisé, anéanti, la tête entre ses mains, absorbé par l'effroyable confession, il se remémora, phrase par phrase, toute la genèse des désolantes vérités. Durant la nuit entière, en proie à l'horrible cauchemar, il songea, et son esprit affolé allait à la dérive, acceptait et rejetait tout à la fois la possibilité des affirmations hardies qu'il avait entendues. Et dans l'obscurité profonde, aux sinistres hululements de la chouette, se mêlèrent bientôt, lugubres et obstinés, les sourds gémissements du prêtre qui durèrent jusqu'à l'aube.

X

A l'heure ordinaire, l'abbé Fidus se rendit à l'église, d'un pas nerveux et saccadé. Au seuil du portail, il apparut si pâle, ses traits convulsés par l'angoisse et la fièvre gardaient si fidèlement l'empreinte de sa souffrance, que le sacristain, saisi d'effroi, s'empressa vers lui, inquiet et sympathique. Dans sa rudesse dévouée, il lui faisait des reproches en son rustique patois de vouloir dire sa messe alors qu'il paraissait si fatigué.

— Ce n'est rien, mon ami, répondit le prêtre; une indisposition passagère.

A la sacristie, contrairement à son habitude, l'abbé Fidus mit une lenteur étrange à se vêtir. Les mains tremblantes, agitées d'un mouvement fébrile, s'embarrassaient dans les cordons ou les plis des étoffes. Quand il eut passé la chasuble, il se hâta vers l'autel. L'église était vide. Il respira. D'une voix éteinte, il récita l'*Introïbo*, cependant qu'une émotion terrible le secouait des pieds à la tête. Se raidissant contre lui-même, il gravit néanmoins les marches et se dirigea vers le missel. Mais le trouble de son âme était tel qu'il feuilletait le livre sacré sans voir les prières liturgiques. Ainsi qu'un être inconscient, il récita l'épître, puis l'évangile, allant aux deux extrémités de l'autel machinalement, les gestes brusques et précipités.

Quand, à l'offertoire, il se trouva devant le tabernacle, il resta un moment le regard perdu, comme hébété. Et ses lèvres se mirent à murmurer des mots inintelligibles. Après la préface, au moment de procéder à l'offrande du pain, son corps frissonna de terreur. Se dominant par un effort suprême il se pencha sur l'hostie; entre ses doigts, il la saisit, mais aussitôt, il la laissa retomber sur la patène. Son cœur subitement se comprima. Il eut à l'âme une douleur si aiguë qu'il chancela. Instinctivement, il se cramponna à la nappe d'autel pour ne pas tomber. Le sacristain se précipita vers lui:

— Donnez-moi votre bras, dit l'abbé Fidus. C'est un éblouissement sans doute.

A la sacristie, il se laissa choir sur une chaise comme un homme blessé. Après quelques instants de repos, il se dépouilla de ses ornements, puis revint à l'autel. Lentement il replia le corporal, plaça la patène et l'hostie sur le calice qu'il emporta et qu'il enferma lui-même dans son étui. Sentant la faiblesse grandir, accompagné du sacristain, il retourna au presbytère. Défaillant, il se jeta sur son lit où une violente crise de larmes sembla l'apaiser.

Quelques heures après, un paysan pénétrait à la cure. Il était porteur d'une petite caisse qu'il remit à l'abbé Fidus et d'un court billet de l'abbé Renou ainsi conçu:

« Mon cher ami,

« A cette heure où vous souffrez, je vous assure de la fidélité de ma pensée affectueuse et douloureuse. Je pars ce soir. Nul que vous ne le sait. Je

me réfugie à Paris dans une communauté dont l'adresse est jointe. Je vais essayer d'y refaire ma vie. Vous trouverez dans la caisse la *Vie de Jésus* de Strauss, la *Vie de Jésus* de Renan, d'autres ouvrages de critique et d'exégèse.

« Dieu vous garde ! »

L'abbé Fidus, après un léger repas, se mit au travail. Il lut tout le jour, sans trève ni repos. La nuit le surprit encore à sa table, où sa pensée s'acharnait dans une fièvre ardente vers la Vérité.

Le lendemain, il écrivit deux lettres: l'une à son père pour le prévenir de son absence, l'autre à son doyen de Landes-Fleury pour lui annoncer son départ de Val-Touffu.

Au crépuscule, n'ayant d'autre bagage que sa malle contenant des livres et quelques souvenirs, sous le prétexte d'un voyage urgent, il quitta la cure dans une carriole que conduisait le sacristain. A la station la plus rapprochée, il monta dans le premier train en partance, non sans avoir embrassé avec une émotion poignante son rude compagnon.

Dix heures après, il était à Paris. Dans la gare il attendit le jour qui tardait tant à venir. Puis il se fit conduire au domicile de Pierre Romain, qui habitait aux abords du Luxembourg. La voiture s'arrêta. La rue était déserte. L'abbé Fidus gravit trois étages précipitamment. Il sonna. Pierre lui-même vint ouvrir. En apercevant son ami, il ne put retenir un cri d'étonnement:

— Toi ? ici ?

Pour toute réponse, le prêtre se jeta dans ses bras:

— Pierre, sauve-moi ! suppliait-il.

— Mais quel danger te menace ?

— Je ne crois plus.

— Mon pauvre Jacques ! Tes yeux se sont ouverts à la lumière. Ta souffrance m'est chère. Sois ici le bienvenu !

Paris, janvier 1902.

FIN

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire. — 14248